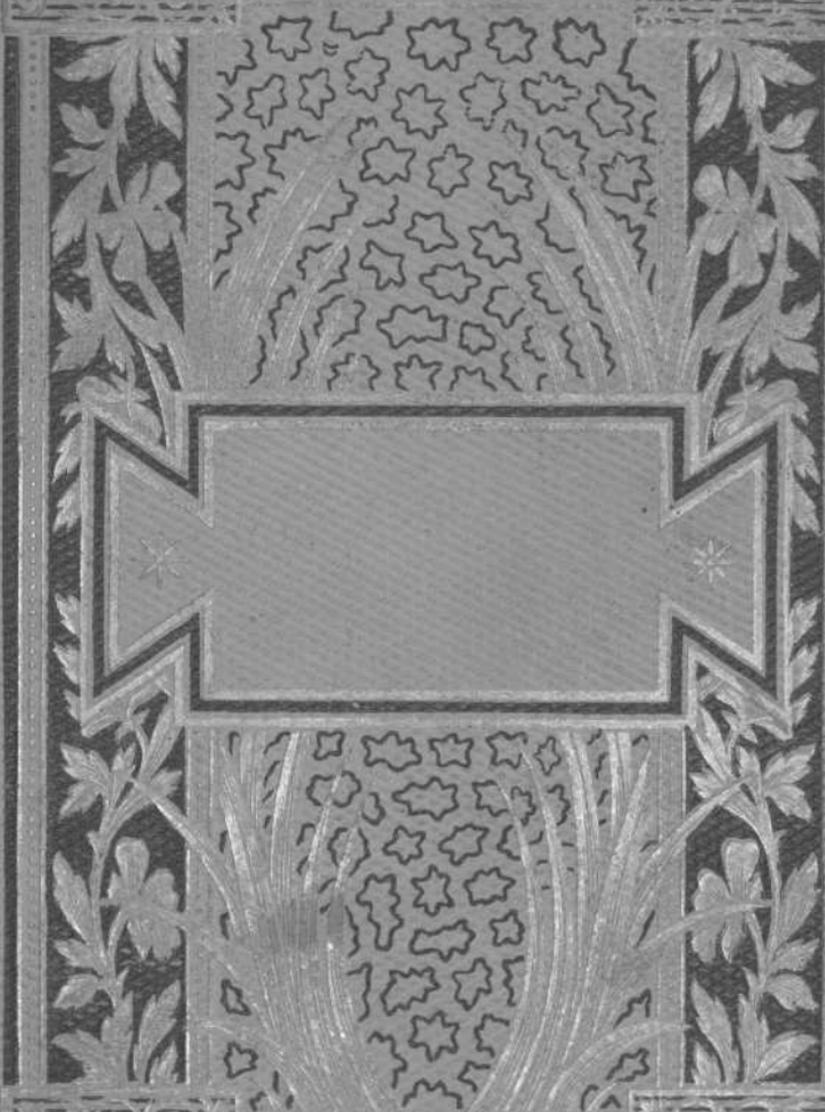
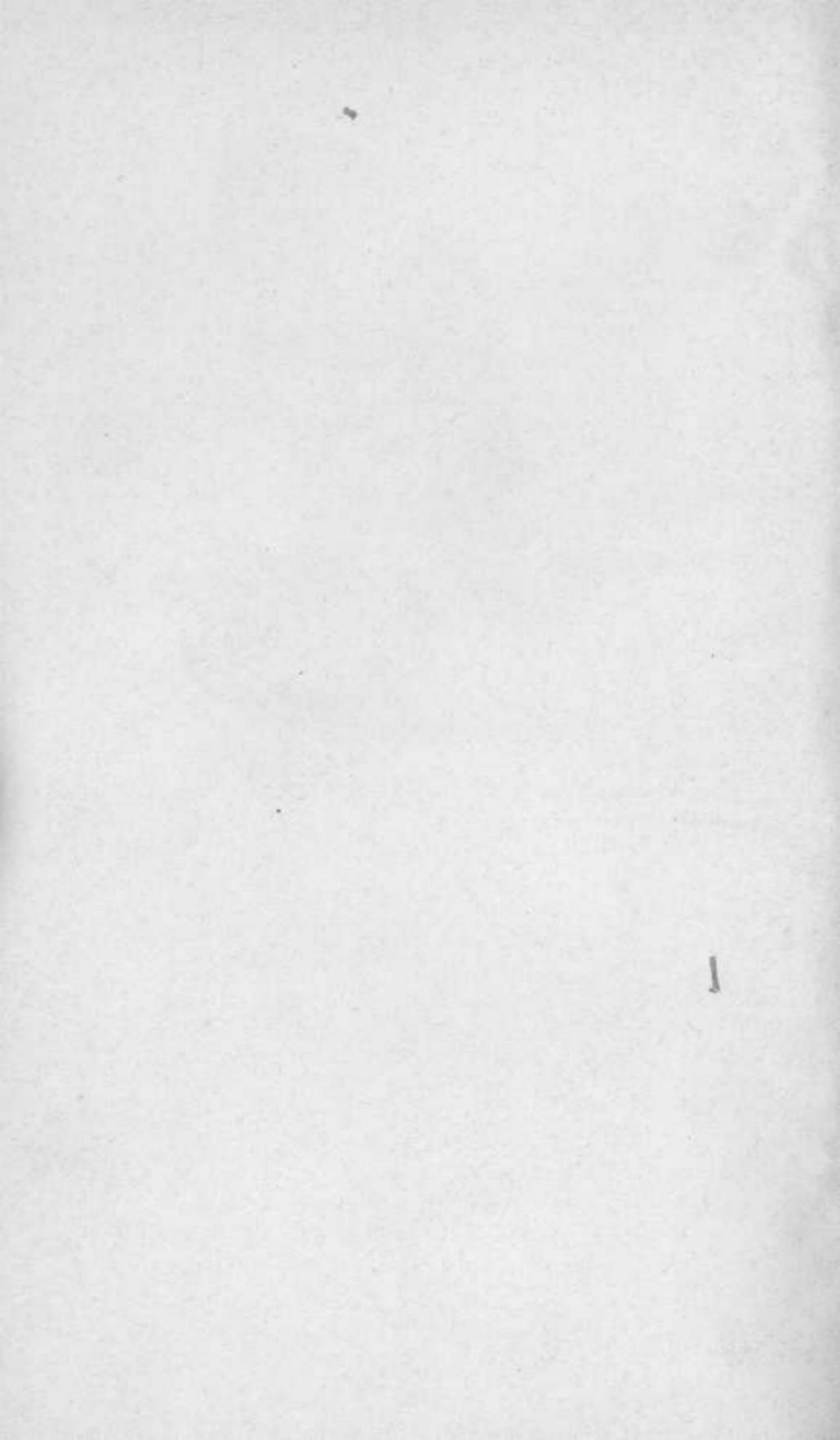


LIBRAIRIE
KISTANTE



LIBRAIRIE
KISTANTE





VIE
DE
SAINTE THÉRÈSE

3^e SÉRIE IN-12

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS



Sainte Thérèse en extase.

VIE
DE
SAINTE THÉRÈSE

D'APRÈS LES AUTEURS ESPAGNOLS
ET
LES HISTORIENS CONTEMPORAINS

PAR
M. DE VILLEFORE

NOUVELLE ÉDITION
Revue, corrigée et entièrement refondue.



TOURS
ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

1894

V I E
D E
SAINTE THÉRÈSE



LIVRE PREMIER

Naissance de sainte Thérèse. — Son enfance. — Son désir du martyre. — Son portrait. — Sa ferveur diminue. — Elle est envoyée dans un couvent. — Sa maladie. — Son retour à la piété. — Elle embrasse la vie religieuse. — Nouvelle maladie. — Cruelles douleurs. — Ses relations avec le monde incompatibles avec la perfection. — Ses combats. — Son retour à Dieu. — Son désir d'une vie plus austère et plus parfaite.

Sainte Thérèse naquit le 28 mars 1515, à Avila, dans la Vieille-Castille.

Ses parents y vivaient avec toute la distinction que méritaient leurs vertus et leur naissance. Son père était un gentilhomme, et s'appelait Alphonse de Cépède. Quoiqu'il vécût dans le monde, il aimait naturellement la solitude et la lecture, et consacrait la meilleure partie de son temps à la retraite et à la prière. Il eut un grand nombre d'enfants, trois de sa première femme et neuf de sa seconde, et les aimait tous, mais il eut pour Thérèse une prédilection particulière; elle était la troisième du second lit; sa mère s'appelait Béatrix d'Ahumade, et n'eut que deux filles, dont Thérèse était l'aînée. Les sept garçons, un seul

excepté, s'engagèrent tous dans la profession des armes, où ils se distinguèrent par leur valeur et leur fidélité à leurs devoirs.

Thérèse ne connut pas plus tôt les mystères de la foi, qu'elle les goûta, et crut que ce n'était point assez aimer Jésus-Christ que de ne lui pas sacrifier sa vie.

Parmi ses frères, il y en avait un nommé Rodrigue, pour lequel une conformité de goûts lui donnait plus d'affection. Elle faisait avec lui de pieuses lectures, et admirait les exemples des premiers chrétiens. Leurs jeunes cœurs s'enflammaient au récit des souffrances et des victoires de tant de martyrs, et l'envie de marcher sur leurs traces croissait en eux de jour en jour. Après avoir bien conféré sur la meilleure manière de servir Dieu, dans les transports de leur ferveur, ils prirent la résolution d'aller chez les Maures, en demandant l'aumône, s'offrir à la persécution de ces barbares, et donner leur vie pour le nom de Jésus-Christ. Ils se préparèrent du mieux qu'ils purent à l'exécution de ce dessein, et amassèrent pour leur voyage autant de petites provisions que leur faiblesse leur put permettre d'en porter, s'abandonnant pour les suites à la Providence. Thérèse avait sept ans quand elle se mit ainsi en chemin avec son frère. Ils sortirent de la ville par la porte d'Ajada, et bientôt un de leurs oncles les rencontra sur le pont : il leur demanda où ils allaient, et ils répondirent sans façon qu'ils allaient se faire martyriser chez les Maures, et que rien ne leur paraissait égal au bonheur de mourir pour Jésus-Christ. Il les ramena au logis, où leur mère était dans la désolation. Elle les gronda fortement ; Rodrigue rejeta la faute sur sa sœur, et dit que c'était elle qui l'avait pressé de faire ce voyage.

Thérèse, affligée du peu de succès de son entreprise, ne changea pas pour cela de sentiment, et continua de vivre séparée du monde. Les bagatelles de l'enfance ne la touchaient pas ; les entretiens qu'elle avait avec son frère sur la béatitude éternelle faisaient

ses délices. Pour se consoler de n'avoir pu souffrir le martyre, ils bâtissaient ensemble de petits ermitages, et s'y retiraient, sans être rebutés par les injures des vents et des orages. Dans ces premiers temps, Thérèse était très exacte à remplir les devoirs de piété qu'elle s'était prescrits; elle faisait de longues prières et compatissait beaucoup aux misères des pauvres, qu'elle assistait autant qu'elle le pouvait.

Son père lui faisait lire de bons livres. Elle recevait aussi d'excellents avis de sa mère, qui lui inspira une fervente dévotion à la sainte Vierge, et qui mourut âgée seulement de trente-sept ans.

Thérèse en fut extrêmement affligée, et dans l'excès de sa douleur elle alla, selon sa coutume, se jeter aux pieds de la mère de Dieu, qu'elle pria d'être la sienne désormais.

Quoique cette dame eût une piété très éclairée, sa tendresse excessive pour ses enfants l'avait rendue trop indulgente en beaucoup de petites choses, importantes pour leur éducation. Comme elle était habituellement très souffrante, surtout quelques années avant sa mort, pour donner à ses maux quelques distractions agréables, elle se permettait la lecture des romans. Ses filles, se croyant autorisées par son exemple, en lurent aussi, et ces livres firent sur Thérèse des impressions qui affaiblirent sa vertu. Elle déplore dans sa Vie ces condescendances indiscrettes des parents pour leurs enfants, faiblesses qui apportent plus tard les plus grands obstacles à leur salut éternel.

Thérèse n'avait que douze ans quand sa mère mourut, et néanmoins ces dangereux livres avaient déjà surpris son cœur. Cependant, quelque soin qu'elle ait pris d'exagérer ses infidélités, tout se réduisit à de légères transgressions.

Thérèse avait l'esprit juste, étendu, un génie propre aux grands desseins, l'âme noble et supérieure aux événements, un jugement solide, incapable de se laisser prévenir ou de se fier témérairement à ses

lumières; un cœur fidèle, généreux, sensible au mérite, à l'amitié, à la justice, au devoir; une humeur égale et flexible. Tout plaisait en elle, la conversation, les manières, la politesse, la modestie, la droiture; et toutes ces qualités, jointes aux grâces extérieures de sa personne, rendaient délicieux les rapports avec elle.

Comme son père aimait peu le monde, il n'attirait guère de visites chez lui; il craignait d'ailleurs de voir s'introduire dans sa famille une dissipation qui eût détourné ses enfants des exercices auxquels il les voulait assujettir pour les former à la pratique des vertus chrétiennes. Il ne put néanmoins éviter de recevoir quelques proches parents du même âge que Thérèse, entre autres une cousine dont l'esprit vif et léger plaisait fort. Cette jeune fille avait beaucoup de goût pour les amusements profanes. Elle lisait avec avidité les aventures de chevalerie, et venait s'en réjouir avec Thérèse, qui prenait beaucoup de plaisir à les entendre, et lui racontait aussi ses lectures. Après des entretiens de cette nature, il n'est pas surprenant que son cœur n'eût plus de goût pour les vérités célestes. Dès qu'elle était seule, elle se plongeait dans ces lectures, y employait la plus grande partie des jours et des nuits, et recommençait ensuite à s'en entretenir, plus touchée que jamais de ses illusions.

Bientôt toutes les lumières de la grâce s'éclipsèrent, et les restes de sa ferveur s'éteignirent. Elle commença dès lors à prendre un soin particulier de sa personne, surtout de sa coiffure et de ses mains; elle étudia son langage, sa contenance, sa démarche: en un mot, la parure devint pour elle une occupation sérieuse.

Un tel changement ne pouvait être ignoré de son père. L'aversion qu'il témoigna toujours pour les lectures profanes avait engagé Thérèse à lui cacher soigneusement cette inclination déréglée qu'il avait sans cesse combattue dans sa femme, et qu'il n'aurait eu

garde de souffrir dans ses enfants. Enfin la dissipation de sa fille le frappa; il voulut en savoir l'origine, et il ne l'eut pas plus tôt apprise qu'il résolut d'y mettre ordre. Il agit néanmoins avec prudence; et pour ne rien faire qui pût mortifier Thérèse, il attendit le mariage de sa sœur aînée, et se servit de ce prétexte pour faire entrer Thérèse dans un couvent.

Elle avait alors quinze ans. Comme il y avait eu dans sa conduite moins de malice que de légèreté, elle ne souffrit pas beaucoup de cette séparation du monde et de ses habitudes. Elle comprit d'ailleurs que, puisqu'on en venait avec elle à une précaution si sévère, il fallait qu'elle l'eût bien mérité, et qu'elle se fût exposée au danger de perdre l'estime des gens sages; et cette réflexion la consolait un peu d'être dans le cloître. Elle déteste dans sa Vie les illusions qui l'avaient rendue sensible au jugement des hommes, tandis qu'elle était si peu touchée de l'état où l'avaient mise devant Dieu les infidélités de son cœur. Le couvent d'Avila, de l'ordre de Saint-Augustin, où elle fut placée, s'appelait *Notre-Dame-de-Grâce*.

Thérèse, n'y étant entrée que par obéissance, s'y ennuya d'abord; les huit premiers jours furent assez tristes.

La maîtresse des pensionnaires s'aperçut de son ennui, et Thérèse, ne sachant à qui s'adresser, s'ouvrit volontiers à elle. Cette sage religieuse profita de cette circonstance pour lui représenter ce qu'il y a de faux et de funeste dans les joies profanes, et combien il est amer à une âme d'avoir abandonné Dieu. Ces entretiens, si différents de ceux qu'elle avait quittés, lui rappelèrent fréquemment le souvenir des douces impressions que la grâce faisait sur son cœur avant que l'amour du monde les eût effacées. Son âme fut livrée à de violents combats, jusqu'au moment où l'on mit un terme à des rapports qu'elle avait conservés avec le monde, et qui n'étaient pas sans danger pour elle.

Bientôt, rien ne la détournant plus des voies du salut, elle sentit sa ferveur se rallumer; la vie religieuse, qu'elle n'avait auparavant jamais goûtée, lui parut même l'état le plus souhaitable et le plus sûr. Elle commença donc à y penser, mais vaguement et sans suite : tantôt elle délibérait si elle serait ou religieuse ou mariée; tantôt elle ne voulait prendre ni l'un ni l'autre parti. Enfin la régularité des religieuses la touchant peu à peu, elle se recommanda à leurs prières; elle devint plus tranquille, parut moins s'ennuyer, et l'on vit bientôt renaître la sérénité de son humeur.

Ses irrésolutions fatiguèrent longtemps son esprit, lui causèrent une agitation si vive, qu'elle tomba dans une maladie fort grave, qui contraignit son père à la retirer au bout d'un an et demi, et à la reprendre chez lui, où elle demeura quelque temps très languissante. Il crut que sa santé se rétablirait mieux à la campagne, et résolut de la conduire chez sa fille nouvellement mariée, pour qui Thérèse conservait toujours une tendre affection. Ils s'arrêtèrent chez don Sanchez de Cépède, frère de don Alphonse, et oncle de notre sainte. Don Sanchez les retint, et ne les voulut pas laisser aller plus loin. Ce gentilhomme était veuf, et vivait retiré dans une de ses terres, où le retenaient l'amour de la solitude et le désir de son salut. Les saintes lectures, la prière, les travaux de la vie champêtre partageaient son temps. Don Alphonse, obligé de retourner à Avila, laissa sa fille chez son oncle, qui promit d'en prendre autant de soin que si elle eût été la sienne. Fort attaché à la régularité de ses pratiques, il proposa à sa nièce de s'associer à ses œuvres de piété. Thérèse, à qui ce genre de vie plaisait peu, ne voulut pas néanmoins refuser. Peu à peu elle se rétablit, et trouva une satisfaction particulière à lire les livres que son oncle lui confiait. Elle en lut quelques-uns sur la vie spirituelle qui lui donnèrent beaucoup d'attrait pour marcher dans les voies de la

perfection évangélique. Comme le désir de se faire religieuse commençait à se former en elle quand elle quitta Notre-Dame-de-Grâce, son cœur s'affermir de plus en plus dans la résolution de quitter le monde. Cependant elle ne pouvait adopter un parti définitif; elle fut trois mois à combattre. Ce furent enfin les Lettres de saint Jérôme qui déterminèrent son sacri-



Avila.

fice; elle lisait avec une extrême consolation les avis que ce Père de l'Église donnait à toutes ces dames romaines qui, pour s'y conformer, renonçaient courageusement à leurs richesses et à tous les avantages de leur naissance. Elle se proposa donc d'entrer dans le couvent aussitôt qu'elle aurait dit à son père son dessein.

Dès qu'elle fut revenue chez lui, elle s'expliqua sans aucun détour, mais rencontra une opposition qu'elle n'avait pas prévue. Elle employa auprès de lui la médiation de quelques personnes qui ne purent

obtenir son consentement. Il aimait sa fille avec excès, et ne pouvait se résoudre à s'en séparer pour toujours. Mais Thérèse se défiait trop de son cœur pour s'exposer davantage aux illusions du monde qui l'avaient déjà séduite. Elle fit part de son projet à un de ses frères, qu'elle prit avec elle pour l'accompagner, et qu'elle avait aussi engagé à se retirer du monde, et alla se renfermer dans le monastère de l'Incarnation d'Avila, de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. A peine avait-elle dix-huit ans quand elle exécuta ce dessein.

Comme ce n'était pas un amour de Dieu bien dominant qui la déterminait à ce qu'elle faisait, l'éloignement du monde et la séparation de son père se firent vivement sentir. La description qu'elle fait elle-même de l'état où elle fut alors donne une idée bien terrible de ce qu'elle souffrait. « Il me sembla, dit-elle, que, « sortant du logis, tout mes os se déboîtèrent, et « que mon cœur se déchira en mille pièces. »

Elle fit choix de cette maison plutôt que d'une autre, parce qu'elle y avait une intime amie nommée Jeanne Suarez, et que d'ailleurs on y vivait avec une parfaite régularité. En arrivant au monastère, elle dissimula si bien son agitation, que personne ne s'en aperçut. Elle y entra avec un air gai et un visage serein. Toute la communauté la reçut avec beaucoup de joie, et son père, qui la vit persévérer si courageusement, ne s'opposa plus à ce qu'elle voulait, et fit à Dieu le sacrifice de tous les mouvements de sa tendresse.

Thérèse commençait le sien, éclairée seulement d'une foi pure, sans que les douceurs de la grâce répandissent la joie dans son cœur; mais elle ne s'arrêta point aux idées tristes qui l'effrayaient; elle espéra toujours que Dieu n'établirait jamais mieux en elle le règne de son amour que sur les débris de l'amour-propre. Elle ne fut pas trompée dans sa confiance; car dès qu'elle eut pris l'habit, toutes ses frayeurs se dissipèrent, toutes ses peines s'évanouirent.

Dieu semblait avoir attendu qu'elle exécutât ce qu'il lui avait inspiré, pour la remplir de consolations célestes, et pour lui faire connaître combien il favorise une âme qui combat ses propres inclinations pour lui plaire. Les pratiques les plus humiliantes de la religion devinrent ses délices. « Lors, dit-elle, « que je balayais dans la maison aux mêmes heures « que j'avais auparavant employées aux divertissements et à la parure, je me plaisais à penser combien j'étais heureuse d'être délivrée de ces vanités « séduisantes, et je sentais une joie si vive à me « souvenir de mon affranchissement, que j'en étais « surprise moi-même, et ne pouvais comprendre d'où « cela venait. »

Tant il est vrai que, quand Dieu nous inspire quelque chose pour son service, les répugnances ne doivent jamais être écoutées, et que plus on les méprise, plus on en connaît ensuite l'illusion.

Elle passa l'année de son noviciat dans une ferveur toujours égale, malgré les diverses incommodités que lui causa le changement de vie et de nourriture. Les occupations les moins propres à sa délicatesse ne la rebutaient point. Il y avait dans ce monastère une religieuse attaquée d'une si dégoûtante maladie, que toutes les sœurs l'abandonnaient: Thérèse se montra assidue auprès d'elle, et lui rendit avec joie toutes sortes de services.

Cependant le démon fit de nouveaux efforts pour ébranler sa constance; car avant le temps de sa profession, qui approchait, il lui vint quelques doutes sur la faiblesse de son tempérament, dont ses infirmités continuelles lui apprenaient assez à se défier. Elle craignit de succomber sous les austérités de la règle, et sentit chanceler sa résolution. Mais un rayon de la grâce lui découvrit le piège de l'ennemi, et, se souvenant aussitôt des violents combats qu'elle avait soutenus à sa prise d'habits, et qui avaient été suivis de tant de faveurs du Ciel, elle fit les vœux de son

engagement à l'âge de dix-neuf ans avec une humilité courageuse, et fut ensuite si contente et si parfaitement détachée, qu'elle croyait, dit-elle, en certains moments voir tout l'univers sous ses pieds.

Il n'y eut personne dans cette communauté qui ne lui témoignât de l'affection : et il eût été bien difficile de faire autrement et de ne pas l'aimer ; car elle avait toutes les qualités convenables à la vie religieuse. Jamais elle ne murmurait ni contre les bizarreries des humeurs, ni contre la sévérité des pratiques ; nulle aversion, nulle prédilection ne la divisait, et cette conduite lui mérita si bien l'estime de ses sœurs, qu'elles s'adressaient souvent à elle, et la faisaient dépositaire de leurs inquiétudes.

Thérèse, qui déplorait sans cesse les dissipations de sa première jeunesse, ne se lassait point d'en gémir ; quand elle avait accompli tous ses devoirs, elle employait le temps qui lui restait à demander à Dieu ses miséricordes. Elle vivait ainsi dans une si profonde solitude, que quelques religieuses à qui sa grande retraite ne plaisait pas l'accusèrent de singularité. Elle se conduisit d'une manière si sage en cette occasion, qu'il ne lui échappa ni justification ni plainte ; elle ne mécontenta pas une de ses sœurs, et ne parut aussi mécontente de personne. Elle laissa croire sur sa grande retraite tout ce qu'on voulut imaginer, même le soupçon qu'elle s'ennuyait dans l'état religieux.

Cependant les mortifications qu'elle s'était imposées, au delà même des règles communes, la mirent enfin dans un tel épuisement, qu'elle en fut accablée ; ses défaillances augmentèrent ; elle sentit de violents maux de cœur, elle eut de fréquents évanouissements, et plusieurs autres incommodités qui lui firent passer l'année de sa profession dans des souffrances continues. Elle supporta tous ces maux avec patience, bénissant toujours la main divine qui la frappait. On employa toutes sortes de remèdes pour la soulager.

Sa communauté, à qui elle était extrêmement chère, n'oublia rien pour y réussir; et son père, qui ne l'avait jamais tant aimée, après avoir consulté tous les médecins d'Avila, voulut la conduire à une femme qu'on disait fort habile.

Thérèse prit avec elle, pour l'accompagner, son amie Jeanne Suarez, religieuse de grande vertu, et déjà avancée en âge. Comme dans leur monastère, quoique assez régulier, on ne faisait pas profession de clôture, leur sortie n'eut rien qui pût scandaliser le public. Les remèdes que devait prendre Thérèse ne pouvant avoir leur vertu qu'au commencement du printemps (on était alors à la fin de l'automne), son père la conduisit chez sa sœur pour leur donner à toutes deux la joie de se voir. Ils s'arrêtèrent encore, comme la première fois, à la maison de son oncle, qui trouva sa nièce dans des dispositions qui réjouirent beaucoup sa piété, et lui prêta des livres propres à lui donner du goût et des facilités pour la prière, qu'elle emporta chez sa sœur.

Ce fut alors que Dieu commença à lui découvrir les trésors immenses de sa grâce, et lui fit goûter quelque chose de ces dons sublimes d'oraison qui l'ont si fort élevée au-dessus des voies communes, et l'ont si étroitement unie à Jésus-Christ.

Dans cette maison de campagne, où la solitude lui donnait les moyens de réfléchir sur les vérités divines qu'elle commençait à goûter plus que jamais, elle éprouva combien le Seigneur est doux à une âme dégagée des liens de la vanité. Elle resta chez sa sœur jusqu'au mois d'avril, et au commencement du printemps elle fut menée au village où demeurait la femme qui devait la traiter. On lui fit prendre pendant un mois des remèdes violents, beaucoup trop forts pour la délicatesse de sa complexion. Elle en fut tellement fatiguée, que la fièvre la reprit; elle ne dormait ni la nuit ni le jour; toute nourriture la dégoûtait; ses nerfs commencèrent à se contracter,

ce qui lui causa d'extrêmes douleurs : jusque-là, dit-elle, qu'il lui semblait qu'on lui arrachait le cœur avec des dents aiguës. Et de plus elle tomba dans une profonde mélancolie qui la dévorait encore plus que la fièvre.

Après s'être soumise durant trois mois à toutes les prescriptions de la villageoise empirique, elle revint à Avila chez son père beaucoup plus malade que lorsqu'elle en était partie. On la mit entre les mains des médecins de la ville, qui n'espéraient presque pas la guérir, et la regardaient comme atteinte d'une fièvre étique. Ses maux redoublèrent encore sous l'influence des remèdes, sans néanmoins affaiblir sa patience et son courage. Le souvenir de l'histoire de Job l'encourageait à souffrir, et elle se soutenait avec ces paroles : *Si nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrons-nous pas aussi les maux ?*

La fête de l'Assomption approchait; se sentant de plus en plus faible, elle demanda les sacrements. Son père, par une tendresse mal éclairée, ne voulut pas qu'elle les reçût; il dit qu'elle serait effrayée par cet appareil, et que dans sa ferveur elle ferait, pour s'y préparer, des efforts dangereux dans son état.

Déjà six semaines s'étaient écoulées depuis son retour, lorsque, le jour même de l'Assomption, pendant le redoublement d'un accès de la fièvre, elle tomba dans une profonde léthargie qui lui ôta tout mouvement. Elle fut ainsi près de quatre jours sans donner aucun signe de vie, malgré tous les tourments qu'on lui fit souffrir pour la réveiller.

Dans la crainte de la voir expirer, on lui donna l'extrême-onction, et enfin peu de temps après on ne douta plus qu'elle ne fût morte. Le bruit s'en répandit partout. On fit même un service pour elle dans un des couvents de son ordre. On avait creusé sa fosse dans son monastère, d'où quelques religieuses furent députées, selon l'usage, pour venir enlever le corps.

Le père, sentant battre son pouls, soutint qu'elle n'était pas morte, et s'opposa à son enterrement. Enfin, au bout de quatre jours elle ouvrit les yeux, et se plaignit qu'on l'eût éveillée. Elle dit que, durant ce long évanouissement, Dieu lui avait montré la félicité des saints dans le ciel et les supplices de l'enfer, et lui avait révélé beaucoup d'événements futurs non seulement sur les affaires générales, mais sur la réforme particulière de son ordre. Les suites ont confirmé la vérité de ces prédictions.

Dès que l'usage des sens lui fut rendu, elle redemanda les sacrements, se confessa, et reçut le saint viatique. Elle demeura jusqu'à Pâques dans la maison de son père, où elle souffrit des douleurs très vives, que suivit une paralysie universelle.

Mais dès qu'elle se sentit un peu soulagée, elle voulut retourner à son monastère. Elle y fut tourmentée pendant huit mois par des convulsions et des contractions de nerfs qui lui faisaient souffrir des maux incroyables. L'impuissance de se mouvoir était ce qui l'affligeait le plus; et lorsqu'elle commença peu à peu à se traîner sur ses pieds et sur ses mains, elle devint un peu moins triste. Elle ne fut cependant tout à fait guérie qu'au bout de trois ans, après s'être recommandée à saint Joseph, à qui elle se reconnaît redevable de sa guérison. Depuis lors elle conserva une dévotion si vive et si fervente pour ce grand saint, qu'en toute occasion elle eut recours à lui, sans avoir jamais employé vainement son intercession; aussi n'a-t-elle rien négligé pour propager son culte.

Cependant, dès qu'elle fut guérie, sa piété se ralentit insensiblement. Beaucoup de personnes qui l'avaient souvent visitée pour faire quelque diversion à ses souffrances continuèrent à la voir après son rétablissement. Thérèse, touchée de l'empressement qu'on lui témoignait, crut y devoir répondre, et peu à peu sa politesse la conduisit plus loin qu'il ne fallait. Il est certain qu'elle avait adopté sur la reconnais-

sance des idées trop générales, et que l'horreur qu'elle avait de l'ingratitude lui causa quelquefois de dangereuses illusions; aussi les a-t-elle bien déplorées dans la suite de sa vie. « Oh ! quel aveuglement, mon Dieu ! » s'écrie-t-elle; que n'ai-je été toujours ingrate au monde, et jamais à vous ! »

Ainsi les conversations venant à se multiplier, les liaisons agréables se formèrent, le cœur s'amollit, et le goût de la prière cessa. C'en fut assez pour faire bientôt cesser la prière même; car, sous prétexte que ses infidélités la rendaient indigne de s'entretenir avec Dieu, elle n'osait plus s'en approcher.

Après avoir secoué ce joug sous lequel elle se fût bien moins égarée, elle se livra tout à fait à la dissipation. Après avoir franchi cette barrière, elle se sentait trop combattue par des sentiments opposés. L'oratoire et la grille la partageaient; l'un détruisait ce que l'autre faisait. Lorsqu'elle était au parloir, le souvenir des faveurs célestes venait mêler de l'amertume à ses joies mondaines, et lorsqu'elle était en oraison, les images des vains plaisirs venaient l'y troubler et faire évanouir sa ferveur.

Ce fut pour éviter ces agitations violentes et ces reproches secrets qu'elle abandonna l'exercice de la prière mentale. Elle s'en abstint encore par une autre raison prise de sa sincérité même, qui lui tendit un piège en cette circonstance : tant il est vrai que les vertus morales, si la religion ne les dirige, ne suffisent pas pour nous conduire.

Comme elle comprenait toute la malice de son égarement, elle s'imagina que dans une vie aussi dissipée que la sienne, c'était en imposer au monde que d'observer les pratiques des âmes les plus intérieures : ainsi dans son erreur, pour agir de meilleure foi avec Dieu et avec les hommes, ou plutôt pour se mettre plus en liberté, elle devint entièrement esclave de ses désirs.

Toutes ces liaisons indiscretes avaient de part et

d'autre tant d'agrément, qu'elles devenaient de jour en jour plus difficiles à rompre. Chacun contribuait à les rendre plus attachantes, à prolonger la durée des visites et à former par conséquent de nouveaux obstacles au retour des réflexions.

Cependant, comme les yeux de la divine miséricorde étaient toujours ouverts sur Thérèse, au milieu d'un entretien qu'elle eut un jour avec une personne dont la familiarité lui devenait plus dangereuse que celle de toute autre, Jésus-Christ se présenta intérieurement à elle accablé sous les tourments de la flagellation, et lui faisant connaître combien cette conversation lui déplaisait. Cette idée la retint sur le bord du précipice, mais ne fut pas suffisante pour l'en éloigner ni pour la soustraire au péril.

Au seul souvenir de ces conversations séduisantes, elle en est encore effrayée quand elle en fait le récit. « Hélas ! dit-elle, Seigneur, que ne puis-je rapporter « toutes les occasions dangereuses que vous m'avez « fait éviter lorsque j'y étais le moins attentive, et « durant ces tristes années où je m'exposais à perdre « tous les jours non seulement votre grâce, mais en « même temps ma réputation et mon innocence ! »

Une de ses parentes, ancienne religieuse du même couvent, lui donnait souvent des avis sur son peu de vigilance ; mais ils la fatiguaient et l'ennuyaient. Elle passa ainsi une année entière, errant dans les voies de la vanité sans recourir à l'oraison.

Lorsqu'elle était le plus dissipée, son père tomba malade. Elle sortit pour l'assister à la mort et lui rendre tous les soins qu'exigeaient d'elle le devoir et la tendresse ; il était toute sa consolation en ce monde. Elle le trouva qui s'affaiblissait beaucoup, et le servit au delà de ses forces ; car dès lors elle était sujette à ces maux de cœur et à ces vomissements qui furent pendant vingt années ses infirmités habituelles.

Elle encouragea son père à souffrir par les motifs les plus pressants et les plus élevés. Le malade, ne

soupçonnant pas qu'elle eût le cœur ailleurs occupé, l'interrogea sur le progrès de sa ferveur. Thérèse lui avoua qu'elle avait quitté l'oraison, sans néanmoins lui en découvrir la vraie cause, mais l'attribuant à sa santé languissante. Quand le moment d'une séparation si pénible arriva, elle en fut extrêmement touchée; mais du moins son affliction la fit réfléchir un peu plus sur sa conduite.

Pendant son séjour chez son père, elle avait pris pour son confesseur un religieux de Saint-Dominique, à qui elle découvrit toutes les dispositions de son âme; et ce sage directeur lui persuada de reprendre la pratique de l'oraison. Il lui fit si bien voir à quel danger elle s'était exposée en la quittant, qu'elle n'a jamais cessé depuis de s'y appliquer tous les jours, malgré le silence de l'Esprit-Saint, qui durant dix-huit ans l'a privée de ses lumières, et ne lui a pas rendu les dons célestes dont il l'avait autrefois favorisée dans cet exercice.

Dieu l'avait prévenue par tant de grâces et par de si touchants témoignages de son amour, qu'il n'est pas étonnant qu'après avoir été oublié, il lui ait fait sentir les rigueurs de sa jalousie pour la purifier et la mettre en état de recevoir les nouvelles faveurs qu'il lui destinait, et qui surpassèrent de beaucoup celles qu'elle avait déjà reçues.

Cette longue suite d'années, où pendant sa prière elle a toujours trouvé le Dieu de consolation sourd à sa voix, nous fournit, dans ses actions extérieures, peu d'événements et peu de faits à rapporter, mais nous découvre dans son cœur une grande diversité de sentiments à décrire et beaucoup d'opérations divines à admirer.

Thérèse, après la mort de son père, était rentrée dans son couvent, résolue, à la vérité, de chercher fidèlement du secours dans l'oraison, mais nullement déterminée à faire divorce avec les compagnies mondaines. Comme le charme de la vertu ne l'entraînait

point à la prière, et qu'elle y portait le goût des créatures, dont elle ne pouvait s'éloigner, elle y allait d'ordinaire comme au supplice, ou du moins avec beaucoup de répugnance et d'ennui. Dès qu'elle y était, Dieu lui donnait un grand sentiment de ses péchés, dont il lui faisait de vifs reproches qui étaient suivis de beaucoup de larmes, et un moment après il l'abandonnait à son insensibilité, au désordre de ses pensées et à la guerre de ses passions.

Lorsque le temps de sa prière était fini, et qu'elle allait de nouveau se livrer aux amusements profanes, la voix de Dieu recommençait à crier au fond de son cœur et l'appelait d'un côté, tandis que de l'autre elle suivait la voix du monde. Elle dit, en racontant ses anciennes agitations, qu'elle est encore étonnée d'avoir pu résister à ces différentes attaques, et combattre si longtemps contre Dieu et la créature, sans se soumettre tout à fait à l'une ou à l'autre.

Durant ces heures fixes et réglées qu'elle s'était inviolablement prescrites pour venir chercher dans l'oraison la force et la lumière qui lui manquaient, l'esprit de Jésus-Christ n'agissait sur elle que comme un Dieu jaloux qui se venge, et la laissait accablée sous le poids de ses misères. Mais en d'autres temps, et lorsqu'elle s'y attendait le moins, une clarté soudaine se répandait dans son âme et lui montrait l'éternel amour de Jésus-Christ pour elle, la fidélité de ses promesses, et l'imposture des biens sensibles.

Ces faveurs imprévues l'affligeaient au lieu de la consoler, et elle ne pouvait être, en effet, punie plus rigoureusement que par ces redoublements de tendresse. Elle dit qu'elle en était tourmentée, confondue, anéantie, et c'était le genre de supplice le plus cruel pour un cœur comme le sien.

« O Dieu de mon âme, dit-elle, où trouverai-je
« des termes assez forts pour expliquer toutes les
« grâces que dans le cours de ces années vous me
« faisiez, en me disposant tout à coup par un grand

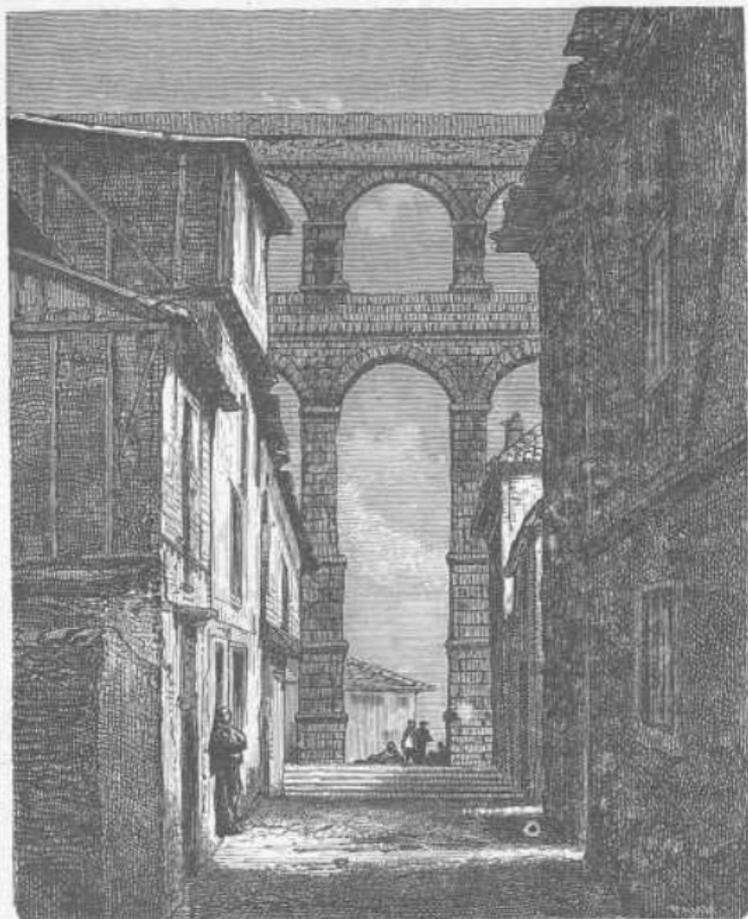
« repentir, et dans le temps où je vous offensais le
« plus, à goûter de vos douceurs les plus précieuses ?
« Il est vrai, Seigneur, que, pour vous venger, vous
« vous serviez de la plus rude, mais de la plus déli-
« cate punition que vous puissiez exercer contre moi,
« et que vous saviez me devoir être la plus sensible;
« car vous me punissiez de mes fautes par des bontés
« encore plus tendres. »

Cependant les entretiens frivoles l'amusaient toujours. Ce qu'ils avaient de séduisant pour elle amollissait tellement sa vertu, qu'elle n'avait pas la force de se soutenir sur le penchant où elle était. Les remords les plus pressants lui offraient en vain la victoire; ses résolutions les plus sérieuses et les plus fermes s'évanouissaient au moment où il fallait les mettre en pratique. « Je retombais, dit-elle, dès le soir dans les
« fautes que j'avais pleurées le matin. »

Sa situation était assurément digne de compassion. Elle ne goûtait de joie pure ni dans le commerce du monde, ni dans le service de Dieu. De quelque côté qu'elle se tournât, elle y portait un cœur partagé, déchiré par des sentiments contraires; tantôt les remords suspendaient le cours de ses divertissements, tantôt ses amies l'y engageaient encore plus; mais tant que durèrent ces vicissitudes d'égarements et de retours, elle ne quitta point l'exercice de la prière, malgré tout le dégoût qu'elle en avait et tout l'ennui qu'elle en ressentait.

Pour bien concevoir le caractère de ses agitations et de ses peines, il faut se la représenter de deux manières. D'un côté, c'est une jeune religieuse de vingt-sept ans, éclairée dès l'enfance sur l'excellence de la religion, sur les grandes vérités éternelles, sur le néant des choses humaines, et dans la suite prévenue par les dons les plus sublimes de la grâce et par les témoignages les plus sensibles de l'amour de Jésus-Christ. De l'autre, c'est une personne généralement estimée par les gens du monde, dont elle fait

les délices; ardente pour ses amis, tendre par excès à la reconnaissance, plus propre que nulle autre à former des liaisons nobles et flatteuses, à les soutenir, à les animer, et aussi capable d'en faire tout l'agrè-



Porte de ville à Avila.

ment que de le sentir. Ce fut sur de telles dispositions que Dieu voulut exercer ces longues épreuves qui firent éprouver au cœur de Thérèse de si terribles tourments.

Elle savait pourtant par expérience que l'âme est tout autrement émue par les vives impressions de la

foi que par celles des sens. Lorsqu'elle les comparait les unes aux autres, son irrésolution l'accablait de honte; elle sentait, dit-elle, son esclavage, mais elle ne pouvait comprendre en quoi il consistait : car on ne lui faisait aucun scrupule de ces conversations amusantes, qui néanmoins lui ôtaient entièrement le goût des choses divines, et nourrissaient en elle ses sentiments de tiédeur.

Elle se trouva enfin fatiguée de tant de vains efforts, qui n'avaient pu la faire parvenir au repos qu'elle souhaitait. Un jour, plus qu'à l'ordinaire déchirée par ses remords, elle entra, selon sa coutume, dans un oratoire, et vit dans un coin un tableau qu'on avait emprunté pour quelque solennité : c'était une image de Jésus-Christ couvert de sang et de plaies. En y jetant les yeux, elle se rappela combien elle se montrait ingrate pour tous les tourments que son Sauveur avait endurés, et cette réflexion lui causa une si vive douleur, qu'elle crut, dit-elle, que son cœur allait se briser. Frappée par ce coup salutaire, elle se prosterna devant cette image, elle répandit des torrents de larmes, et protesta qu'elle ne se relèverait point qu'auparavant elle n'eût obtenu la force de n'être plus infidèle à Dieu. Sa prière fut écoutée; elle se sentit en peu de moments plus de courage et plus de ferveur que jamais; et non seulement elle ne tomba plus dans ses grandes dissipations, qu'elle eut toujours depuis en horreur, mais elle fit des progrès étonnants en toutes sortes de vertus.

Avant la fin de ces années orageuses, où la main du Seigneur s'appesantissait sur elle, elle avait commencé de lire les Confessions de saint Augustin. Elle y examina les rapports qu'il y avait entre les égarements de ce grand homme et les siens, mais se trouva beaucoup plus infidèle que lui, parce qu'il n'avait jamais quitté Dieu depuis le moment de sa conversion, au lieu qu'elle était retombée plusieurs fois. L'heureux instant où la grâce avait triomphé de

ce saint docteur la touchait particulièrement, et cette voix qu'il entendit dans un jardin lui paraissait frapper ses oreilles. Elle s'y arrêta longtemps, les yeux baignés de pleurs, et lorsque, dans la suite, elle fait le récit de cet événement, et qu'elle se représente les révoltes de son cœur et les violents combats dont elle était alors agitée : « O grand Dieu, s'écrie-t-elle, qu'une
« âme souffre quand il s'agit de perdre la liberté
« qu'elle a d'être toujours maîtresse d'elle-même!
« que de tourments elle endure ! J'admire encore
« aujourd'hui comment j'y pouvais résister. »

Ce fut donc d'abord après son divorce avec les compagnies mondaines qu'elle fut élevée à cette contemplation sublime dont elle parle quand elle décrit les différents degrés d'oraison par lesquels elle est parvenue à de si hautes connaissances et à de si grands sentiments d'amour.

Elle traite cette matière avec étendue, et explique les diverses opérations de l'Esprit de Dieu. Ce serait interrompre le cours de notre histoire que de rapporter ici tout ce qu'elle dit sur ce sujet, ou défigurer toute sa doctrine que d'en faire simplement l'analyse.

Il n'appartient pas d'ailleurs à des profanes de parler le langage des saints et de sonder des mystères réservés aux âmes pures et choisies. De plus, il faut bien considérer par quels motifs sainte Thérèse écrit sur ces sortes de choses. Elle le fit par ordre exprès de son confesseur, qui, voulant s'éclairer sur les dispositions de son âme, dont les théologiens de ce temps jugeaient fort diversement, l'avait engagée à lui faire un ample détail de tout ce qui lui était arrivé depuis sa naissance.

Tout ce qu'elle nous apprend de ces communications intimes qu'elle eut avec Dieu est au-dessus de l'intelligence humaine, mais du moins nous laisse juger que, depuis qu'elle eut renoncé aux conversations dangereuses, la prière n'eut plus pour elle que des charmes et des douceurs.

Cependant le Seigneur ne lui accorda pas un repos fixe et inaltérable. Il y avait encore en elle des infidélités à punir.

Tandis qu'elle marchait à grands pas dans les voies de la sainteté la plus éminente, sans que rien fût capable de l'en détourner, elle commença à se sentir agitée par une humble frayeur que ces douceurs excessives qu'elle goûtait dans la prière ne fussent des impostures du démon, qui voulait la détourner d'une plus utile et plus sérieuse application à demander à Dieu ses miséricordes. Elle fut violemment tourmentée de cette crainte, et pensa qu'elle ne trouverait de repos qu'après avoir consulté des gens habiles. Elle s'adressa d'abord à un gentilhomme de ses parents nommé François de Salcède, qui faisait son séjour à Avila; c'était un homme de bien, engagé dans le mariage, mais qui menait une vie intérieure. Thérèse le pria de conférer sur ces incertitudes avec un directeur de la ville, bon théologien, célèbre par ses lumières et par sa sainteté. Ces deux personnes examinèrent tout mûrement, et, après l'avoir approfondi, jugèrent que Thérèse était dans l'illusion, et voulurent un peu brusquement la faire renoncer à de légères imperfections qui ne paraissaient pas s'accorder avec ces dons sublimes dont elle était continuellement favorisée.

Il est vrai qu'elle avait renoncé sans réserve à tous ces entretiens frivoles qui avaient si longtemps amusé son cœur; mais elle n'était pas indifférente à la conversation des gens d'esprit, elle s'y prêtait encore quelquefois et n'en fuyait pas les occasions. Cela peut ne pas s'appeler une faiblesse dans les âmes communes; mais dans celles que Dieu traite avec autant de distinction, il est difficile de l'appeler autrement. Voilà sur quoi se fondaient les doutes de ces personnes et des autres qui la croyaient trompée; car il y avait dans Avila de saintes âmes, beaucoup plus parfaites et plus détachées qu'elle n'était alors, à

qui Dieu ne communiquait point ces sortes de grâces extraordinaires.

Une des plus sensibles mortifications que Thérèse ait jamais souffertes, c'est d'avoir vu les faveurs particulières qu'elle recevait de Dieu devenir publiques, et de n'avoir pu les ensevelir dans un éternel silence. Les uns s'en entretenaient pour la rassurer ensuite dans ses doutes, qui n'étaient pas mal fondés, car en ce même temps il était arrivé à quelques femmes de grandes illusions sur ces matières; les autres en parlaient pour la blâmer. On disait qu'elle voulait passer pour sainte, et qu'elle inventait des pratiques nouvelles, quoiqu'elle n'accomplît pas encore sa règle et qu'elle fût bien au-dessous de beaucoup de religieuses de la maison. Thérèse n'en voulait de mal à personne, et même justifiait ses accusateurs auprès de Dieu, lui représentant qu'ils n'avaient pas tort. Cependant ses deux amis, qui l'avaient pressée un peu plus vivement, s'aperçurent que leurs décisions l'avaient effrayée, et lui conseillèrent avec prudence de s'adresser à quelqu'un des pères de la compagnie de Jésus, très expérimentés sur les voies intérieures, et nouvellement établis dans Avila.

Thérèse, à qui la grande réputation de ces pères avait déjà donné pour eux beaucoup de respect et de confiance, ne manqua pas de suivre ce conseil. Elle eut le bonheur de trouver un homme fort propre à guérir les plaies de son cœur. Aussi les lui découvrit-elle entièrement, et elle lui fit une confession générale de toute sa vie. Ce père, ayant appris que jusqu'alors elle n'avait point eu de directeur fixe, lui inspira sagement de renoncer à de petites choses qui, n'étant pas des fautes essentielles, la retardaient néanmoins beaucoup dans les voies de Dieu. De plus, il lui ordonna de méditer sur la vie et sur les mystères de Jésus-Christ, mais en même temps de résister à ces sentiments de joie qu'elle avait en priant, jusqu'à ce qu'il lui eût donné d'autres règles. Enfin il

l'exhorta à mortifier ses penchans plus qu'elle n'avait fait.

Ces manières douces l'encouragèrent ; elle prit les armes contre elle-même ; elle s'abandonna sans s'épargner à toutes les rigueurs de la pénitence, et joignit à cela plus de recueillement, plus de silence et de retraite. La prudence de ce père parut en ce qu'il ne soumit point d'abord Thérèse à des lois trop dures. Il laissa quelque chose à faire à son zèle ; il suivit l'ordre de Dieu ; il étudia le naturel et les habitudes de la personne qu'il conduisait, et peu à peu, sans prévenir les mouvements de la grâce, il la fit avancer davantage. Quoiqu'elle eût beaucoup de docilité pour ses conseils, elle dit pourtant qu'il lui imposait certaines pénitences qui n'étaient pas de son goût, mais qu'elle les faisait. Elle fut deux mois à résister à l'impression de l'esprit de Dieu, suivant que son confesseur le lui avait ordonné ; mais plus elle combattait, plus Dieu la comblait de faveurs.

En ce temps-là, le père François de Borgia, alors provincial, et depuis général des jésuites, vint à Avila. Le confesseur de Thérèse l'engagea à consulter sur ses doutes ce grand homme, bien plus illustre par son généreux renoncement au monde et par ses connaissances dans les choses divines, que par les titres et par l'éclat de sa naissance. Il la vint voir, et avec sa franchise naturelle elle lui découvrit le fond de son âme. Saint François de Borgia lui répondit sans hésiter que ce qu'elle éprouvait était véritablement l'opération de l'Esprit-Saint ; il lui recommanda fort de ne plus résister à son attrait, de commencer son oraison par la considération des souffrances de Jésus-Christ, et ajouta que si Dieu l'élevait à une contemplation plus sublime, elle ne devait point s'opposer à son mouvement. Très satisfaite de cette réponse, elle se prescrivit les plus grandes austérités, et les pratiqua toute sa vie avec beaucoup de constance et de courage. Ni la faiblesse de son tempérament ni

ses infirmités continuelles ne l'empêchaient de porter toujours un rude cilice, et elle ne se guérissait des plaies de la pénitence qu'en s'en imposant de nouvelles.

Cependant son confesseur ayant été obligé de s'éloigner d'Avila, elle en fut fort affligée, dans la crainte de n'en pas trouver un autre qui lui fût si convenable. Quand il partit, son âme se trouva, dit-elle, comme dans un désert, éperdue, agitée d'alarmes, et sans savoir où chercher du secours. Une de ses parentes demanda la permission de la mener chez elle ; aussitôt elle y consentit, afin d'avoir le moyen d'aller à la maison des jésuites pour tâcher d'y trouver un confesseur qui pût remplacer le sien. Elle eut occasion chez sa parente de se lier avec une dame veuve distinguée et d'un très grand mérite, qui menait une vie sainte, et qui connaissait ces pères, auprès de qui elle logeait.

Thérèse prit le confesseur de cette dame, et alla passer plusieurs jours chez elle pour le voir plus commodément. Il se nommait Balthazar Alvarez : c'était un religieux sage et très propre à remplacer celui que Thérèse avait perdu. Il reconnut aussitôt que, malgré les grandes grâces qu'elle recevait et toutes les austérités qu'elle pratiquait, elle était encore faible et peu affermie dans la vertu, et remarqua que, par une certaine noblesse de sentiments, elle ne pouvait s'empêcher de témoigner beaucoup d'amitié à ceux qui en avaient pour elle. Comme il s'aperçut que cela devait ralentir sa ferveur dans les choses divines, il lui dit que, pour contenter Dieu, il fallait lui sacrifier tout et renoncer à toutes les liaisons amusantes. Ce conseil lui parut sévère, et elle sentait beaucoup de répugnance à le suivre. La tendresse naturelle qui l'attachait aux personnes qu'elle voyait la préoccupait de telle sorte, qu'elle ne croyait pas pouvoir honnêtement rompre ces engagements, et elle disait à son confesseur que, puisqu'il ne voyait point de mal dans

cette sensibilité qu'elle avait pour ses amis, elle ne comprenait pas quelle raison il avait de l'en vouloir séparer, et de la faire passer pour inconstante et pour ingrate. Le père Alvarez lui dit de recourir à la prière et de réciter pendant quelques jours l'hymne du Saint-Esprit pour obtenir d'être éclairée. Elle lui obéit avec ferveur. Un jour, après avoir longtemps gémi, selon sa coutume, Dieu tout à coup s'empara de son esprit plus fortement qu'il n'avait fait encore, jusqu'à lui ôter même presque l'usage de ses sens ; et elle entendit au fond de son cœur comme une voix qui lui disait : *Je veux désormais que vous n'ayez plus de commerce avec les hommes, mais avec les anges.* Ce peu de paroles eut tant d'efficacité, qu'elle se trouva déterminée sur l'heure à faire ce que bien des conseils et bien des efforts n'avaient pas eu le pouvoir d'obtenir d'elle ; et les résolutions qu'elle prit firent même beaucoup de bien aux personnes que leurs conversations lui avaient rendues si chères.

Thérèse ne tenait plus désormais aux créatures, et l'Esprit-Saint, qui se plaisait dans cette âme parfaitement purifiée, ne cessait de la combler de ses faveurs ; mais elle ne se trouva pas pour cela délivrée de ses peines.

Ces dons rares et sublimes dont Dieu la prévenait à tout moment servait à la critique et à la curiosité de bien des gens. On s'en entretenait dans les écoles et dans les conférences des théologiens ; quelques-uns même, par un zèle officieux, se mêlaient gratuitement ; et sans aveu, de vouloir apporter remède à ce qu'ils appelaient des illusions. En sorte que six personnes qui faisaient profession de spiritualité, après avoir conféré ensemble sur les dispositions de la sainte, décidèrent qu'elle était trompée. Ils en parlèrent à son confesseur, et l'engagèrent à faire semblant d'être de leur opinion, pour pouvoir mieux, disaient-ils, éprouver la sainte. Le père Alvarez, qui était fort humble, se fiait peu à ses lumières, et sou-

vent en consultait d'autres sur l'état de Thérèse, ce qui la mettait, et lui-même aussi quelquefois, dans de très grands embarras. Il fut donc résolu qu'elle communierait plus rarement, qu'elle vivrait moins retirée, et qu'elle ne prolongerait plus ses oraisons au delà du temps prescrit par la règle. Il n'en fallut pas davantage pour renouveler ses inquiétudes et ses frayeurs. Quand son confesseur lui eut annoncé cette décision, elle en fut pénétrée de douleur ; on la mettait dans une situation bien cruelle.

Elle avait fait à Dieu le sacrifice non seulement de toutes les liaisons qui pouvaient partager son cœur, mais encore de toutes celles qui pouvaient faire dans son esprit la diversion la plus légère ; et dans le temps où Jésus-Christ, pour la récompenser de tant d'efforts, lui fait éprouver tout ce qu'il y a de plus doux et de plus vif dans les opérations de sa grâce, on l'oblige à y renoncer, et on la réduit à tenir entre le ciel et la terre, sans objet et sans soutien, le cœur le plus sensible et le plus tendre qui fut jamais !

Ce qui la touchait pourtant plus que toutes choses, c'était de n'avoir pu soustraire à la connaissance des hommes ces mystères de miséricorde et d'amour qui s'étaient passés dans son âme, et de voir les faveurs divines les plus secrètes exposées à la censure publique et soumises à la discussion de l'intelligence humaine.

Elle ne découvrit l'excès de sa tristesse à personne qu'au père Alvarez, qui l'aimait beaucoup, quoiqu'il eût pour elle des manières un peu sèches. Mais comment ne se fût-il pas impatienté quelquefois ? On lui reprochait à tout moment d'avoir trop de crédulité, de regarder comme solide et véritable tout ce que Thérèse lui disait de ses dispositions. Il avait de plus à répondre à tout ce qu'on lui objectait pour détruire la bonne opinion qu'elle avait d'elle, et d'ailleurs il fallait la consoler sur tous ces bruits qui l'affligeaient, et travailler sans cesse à la calmer sur toutes ses frayeurs.

Comme on ne pouvait défendre à Thérèse de gémir

en secret, elle offrait à Dieu ses soupirs, et se plaignait tendrement à lui des calomnies qu'on faisait contre elle et des persécutions qu'elle souffrait. Un jour qu'elle était fort occupée de son affliction, elle sortit de l'église et se retira dans un oratoire, sans avoir personne avec qui elle pût soulager ses peines, incapable de lire ou de prier, dans une désolation totale, le cœur plongé dans l'amertume et dans l'ennui, l'esprit agité par la crainte que le démon ne la trompât, et près de succomber sous le poids qui l'accablait, sans savoir que devenir. Elle demeura quatre à cinq heures en cet état, sans recevoir de consolation ni de la terre ni du ciel, et abandonnée à mille autres peines. Au moment où elle était abîmée dans sa douleur, elle vit s'évanouir toutes ses inquiétudes à ce peu de paroles, qu'elle entendit intérieurement : *Ne craignez point, ma fille, c'est moi, je ne vous abandonnerai pas.* « O Seigneur, s'écrie-t-elle en cet endroit, qu'il « parait bien que vous êtes le véritable et puissant « ami ! vous pouvez tout ce que vous voulez, et vous « ne cessez jamais d'aimer ceux qui vous aiment. »

La joie fit couler de ses yeux des torrents de larmes ; elle ne pouvait assez admirer le changement soudain de son cœur, qui tout à coup se trouva dans une paix si profonde. Elle dit qu'à en juger par le déplorable état où elle était auparavant, elle aurait cru que pour la disposer à la tranquillité il aurait fallu plusieurs heures, et que rien n'était comparable à la force de ce peu de paroles, qui lui donnèrent en un instant tant de courage, tant d'assurance, tant de calme et tant de lumière, qu'elle se sentit prête à soutenir contre le monde entier que c'était Dieu véritablement qui lui avait parlé. « Que tous les savants, dit-elle, « s'élèvent contre moi, que toutes les créatures me « persécutent, que tous les démons se déchainent « pour me tourmenter, je sais, Seigneur, que vous « êtes le Dieu puissant et fidèle, et qu'après avoir « fait tant de fois l'expérience de ce que l'on gagne

« à ne se fier qu'à vous seul, vous ne me manquerez
« nulle occasion. »

Dès lors elle ne s'inquiéta plus des jugements des hommes. On continua néanmoins à interpréter désavantageusement tout ce qui lui arrivait. On alla même jusqu'à dire qu'elle était possédée ; et elle fut trois ans à soutenir de la part des gens de bien toutes sortes de railleries et de soupçons qui l'affligeaient à la vérité, mais qui ne la décourageaient point.

Les dons célestes augmentaient toujours, et se répandaient sur elle avec une évidence qui l'affranchissait de plus en plus de toutes ses incertitudes. Cependant Dieu la soumit encore à une épreuve bien rigoureuse. Un religieux, qui la confessait lorsque le père Alvarez était absent, lui dit un jour, par on ne sait quelle inspiration, qu'elle était assurément abusée, et que quand Dieu, suivant ce qu'elle croyait, se manifesterait à elle dans la prière, elle ne manquât pas de s'en moquer et de s'armer même du signe de la croix. L'ordre était dur ; aussi lui parut-il qu'on lui enfonçait un poignard dans le cœur. Doit-on attribuer tant de faux jugements faits sur son état à son peu de facilité à s'expliquer ? Elle était la première à dire quelle ne pouvait se faire entendre quand elle parlait de ces effets surnaturels que Dieu opérait en elle : et cela n'est pas surprenant, puisque elle-même ne comprenait pas comment cela se faisait.

Comme le père Alvarez fut quelques jours sans revenir, elle obéit à l'ordre qu'on lui avait donné ; et le signe de la croix lui paraissant une insulte sacrilège qu'elle faisait à Jésus-Christ, elle lui en demandait pardon quand elle le faisait. On vit par la suite combien le mérite de son obéissance était agréable à Dieu ; car il ne cessa de la combler de ses dons les plus excellents, et il lui promit qu'un jour la vérité se découvrirait, et que ceux qui jugeaient d'elle désavantageusement reviendraient de leur erreur.

Cette promesse l'enflamma d'un nouvel amour

encore plus ardent, et souvent il lui semblait que son âme allait se séparer de son corps. Le désir de voir Jésus-Christ la dévorait tellement, que dans ses transports elle se croyait près d'expirer. Elle aimait à répéter ces paroles du Prophète : *Mon âme soupire après vous, ô mon Dieu, avec autant d'ardeur qu'un cerf altéré après la source des eaux.*

A ces mots, elle se sentait emportée hors d'elle-même ; et Dieu permettait quelquefois qu'elle ne pût se modérer devant le public, afin que la vérité commençât à se découvrir.

On est surpris de l'entendre dire qu'après ces faveurs signalées elle retombait encore de temps en temps dans les mêmes incertitudes, et ne pouvait concevoir comment des sentiments si contraires pouvaient se rencontrer dans le même cœur. Lorsque les troubles revenaient, c'était pour elle un rude assaut ; car toutes les grâces qu'elle avait reçues s'effaçaient alors de sa mémoire, ou, comme si elles n'eussent été qu'un songe, il ne lui en restait qu'un léger souvenir qui ne servait qu'à la tourmenter ; et ses lumières s'obscurcissaient de telle sorte, qu'elle se laissait aller aux doutes et aux défiances sur tout ce qui lui arrivait intérieurement. Mais Dieu ne la laissa plus que peu de moments dans de telles agitations.

Après une vision de l'enfer, dont la pensée la pénétrait encore de frayeur bien des années plus tard, tout lui parut facile dès qu'elle le comparait aux peines éternelles, dont les livres et les discours des hommes lui avaient donné des idées si faibles et si peu proportionnées avec ce qu'elle avait éprouvé dans cette occasion. « A quoi pensais-je, mon Dieu, s'écria-t-elle, « lorsque je me laissais enchanter par les fausses « joies du monde ; et comment pouvais-je prendre « du plaisir à des choses qui me conduisaient à ce « lieu funeste et dans cette affreuse demeure pour « toujours ? »

La Providence divine lui avait envoyé fort à propos

saint Pierre d'Alcantara pour la tirer entièrement de ses perplexités, et pour en effacer toutes les traces de son esprit. Ce saint vint à Avila comme commissaire général de son ordre et visiteur de cette province. La même dame qui avait fait connaître les pères jésuites



Saint Pierre d'Alcantara et sainte Thérèse.

à Thérèse voulut lui faire connaître ce grand homme, et, sans en rien dire à notre sainte, elle demanda au père provincial des carmes la permission de la mener chez elle pendant huit jours, afin que l'homme de Dieu pût lui parler et l'examiner plus commodément. Thérèse lui fit grande pitié lorsqu'elle lui raconta toutes les contradictions qu'elle avait souffertes de la part des gens de bien. Il lui dit que c'était une des plus grandes peines de cette vie; et lorsqu'il eut

étudié avec soin ses diverses dispositions, il les approuva si fort, qu'il déclara qu'après les vérités de la foi rien ne lui paraissait plus certain que l'action de Dieu sur cette âme. Il fit donc tout ce qu'il fallait pour la rassurer ; mais il ne laissa pas de lui annoncer qu'elle n'était pas au terme de ses peines.

Thérèse fut ravie qu'un homme doué de si grandes lumières eût ramené le calme dans son âme. Pressée du désir de se donner à Dieu plus qu'elle n'avait fait jusqu'alors, elle s'engagea par un vœu à faire en toutes choses ce qu'elle connaîtrait être le plus parfait et le plus agréable aux yeux du Seigneur. Il y eut dans ce vœu un grand excès d'amour et de courage ; toutes les vertus les plus héroïques de la religion, tous les exercices les plus nobles de la piété en sont les suites : car c'était s'engager à donner toute son attention pour n'avoir que des idées pures et célestes, pour ne parler que du royaume de Dieu, et pour consacrer ses moindres actions à sa gloire. Elle observa fidèlement ce vœu pendant cinq années ; mais ses confesseurs et ses supérieurs, jugeant qu'il pouvait avoir un grand nombre d'inconvénients, l'en relevèrent au bout de ce temps. Sa vision terrible de l'enfer lui revenant sans cesse à l'esprit, elle forma un autre plan de vie et la résolution de se séparer entièrement du monde. Elle était sur cela dans une agitation continuelle, sans trouble néanmoins et sans inquiétude ; et ce qu'il y avait de douceur dans ces nouveaux désirs lui persuadait qu'ils avaient pour principe une inspiration divine.

LIVRE DEUXIÈME

Projet de réforme. — Obstacles. — Voyage de sainte Thérèse à Tolède. — Elle écrit sa vie. — Son retour à Avila. — Bénédiction du nouveau monastère. — Peines intérieures de la sainte. — Soulèvement général dans la ville. — Calme succédant à la tempête.

Thérèse était dans une maison où, depuis ses derniers projets de retraite et de pénitence, il lui eût été difficile de suivre toute l'impulsion de son zèle; ce qui s'opposait à la parfaite régularité de ce monastère aurait mis obstacle à ses desseins. Durant les jours de sa dissipation, elle ne s'était pas aperçue que cette demeure n'était pas convenable; mais dès qu'elle se fut proposé des pratiques et des maximes plus sévères, elle ne s'accommoda plus des libertés qu'on y tolérait.

La règle qu'on y observait alors était celle qui fut donnée aux ermites du mont Carmel par Albert, patriarche de Jérusalem; mais elle n'était plus dans sa première vigueur depuis qu'en l'année 1431 Eugène IV l'avait adoucie; or cette mitigation ne contentait pas la ferveur de notre sainte.

Comme les revenus ne suffisaient pas pour plus de quatre-vingts religieuses alors réunies dans ce couvent, les unes s'adressaient à leurs parents, les autres à leurs amis, pour en recevoir ce qu'exigeaient leurs

besoins. Ces relations au dehors attiraient beaucoup de visites, qu'on recevait d'abord par honnêteté, et ensuite avec plaisir ; de là peu d'exactitude dans l'observation de la règle, peu d'uniformité dans les sentiments. On se divisait, et l'on conversait librement avec ses amis, sans respecter les lois du silence. Mais ce qui déplaisait surtout à Thérèse, c'était le défaut de clôture.

Avant la défense du concile de Trente, on sortait avec l'agrément du provincial non seulement pour des raisons graves, mais pour des motifs frivoles. Thérèse était celle que cette facilité dégoûtait le plus, parce qu'elle aimait mieux que les autres la solitude, et qu'elle en était souvent enlevée par des dames du premier rang, qui obtenaient des supérieurs la permission de l'emmenner avec elles pendant plusieurs jours.

Cependant, sans se découvrir à personne, elle formait dans son esprit de grands desseins depuis cette terrible vision de l'enfer où elle avait connu les supplices qui lui étaient préparés si elle eût continué à vivre dans le même relâchement. Elle était sans cesse occupée du désir d'entreprendre quelque chose qui pût témoigner à Dieu sa reconnaissance ; elle méditait incessamment sur les voies qu'elle pourrait prendre pour y réussir.

On avait mis une de ses nièces entre les mains de ces religieuses ; mais les soins qu'on prit de son éducation n'empêchaient pas qu'elle n'eût beaucoup de penchant pour les vanités mondaines, et qu'elle n'employât presque tout son temps à la parure. Un soir qu'elle s'entretenait avec sa tante et avec une jeune religieuse de leurs amies, Thérèse, sans faire semblant de songer à rien, commença tout à coup à dire gaiement, comme à son ordinaire, que la vie qu'on menait dans cette maison n'était plus de son goût, que le nombre des religieuses était trop grand, et que cela lui déplaisait. « Eh bien, dit aussitôt sa nièce,

« retournons-nous-en toutes trois, et commençons
« un genre de vie plus austère et conforme à celui
« des anachorètes. » Cela ne fut pas dit en vain ; elles
passèrent toute la nuit à raisonner sur ce projet, et,
après n'avoir fait qu'en rire d'abord, elles vinrent
peu à peu à s'entretenir sérieusement et à pen-
ser aux moyens de l'exécuter. La nièce, qui était
fort vive, offrit à sa tante mille ducats. Thérèse lui
sut bon gré de cette offre, mais fut encore plus ravie
de voir qu'au milieu de ses vains amusements elle
montrât tant de zèle pour une œuvre qui semblait
devoir si peu l'intéresser. Il parut bien dans la suite
que Dieu la touchait dès lors, puisque après que la
réforme fut établie, elle se fit carmélite, et vécut si
saintement, qu'étant prieure à Valladolid, le roi et
la reine d'Espagne vinrent la visiter au lit de la mort
et lui demandèrent part à ses prières.

Le lendemain de cet entretien, la sainte fut visitée
par une dame de ses amies, fille du gouverneur de
la ville de Toro. Elles s'aimaient toutes deux tendre-
ment, et Thérèse savait que cette veuve pouvait con-
tribuer à son dessein. Comme elle voulut découvrir
ses sentiments : « Voilà, lui dit-elle en lui montrant
« sa nièce et la religieuse, qui étaient présentes, deux
« jeunes personnes qui parlaient hier de l'envie
« qu'elles auraient de fonder un monastère, et elles
« m'ont fait passer la nuit à raisonner sur ce projet
« si bien concerté ; car elles ne veulent pas moins
« que réformer l'ordre du Mont-Carmel. » La dame
goûta fort cette pensée, et insista beaucoup sur cette
fondation. Elle leur indiqua les moyens d'en assigner
les revenus, et il fut résolu qu'avant de prendre
aucune mesure on recommanderait à Dieu cette
affaire, et que l'on ferait de ferventes oraisons pour
connaître sa volonté. Elles s'y engagèrent toutes
quatre de bon cœur, et un jour la sainte, après avoir
communié, fut intérieurement éclairée de manière à
ne plus douter que Jésus-Christ ne voulût qu'elle

travaillât à cette entreprise. Elle fut excitée à ne rien épargner pour le succès de cet établissement, et à le mettre sous l'invocation de saint Joseph. Elle sentit aussitôt son courage s'animer pour tout entreprendre, quoiqu'elle prévît toutes les contradictions qui s'élèveraient contre elle ; et ce n'était pas sans frayeur qu'elle pensait que la paix dont elle jouissait allait lui être enlevée, et qu'elle serait bientôt exposée à toutes les agitations des affaires.

Les obstacles ne la rebutaient nullement, mais elle n'était pas moins ingénieuse à se les représenter dans tout ce qu'ils avaient de plus difficile ; et ce fut toujours la manière dont Dieu la conduisit, soit pour la convaincre de ses faiblesses, soit pour donner plus d'éclat à ses victoires.

La maison qu'il fallait quitter était dans la plus belle situation du monde ; elle y avait, dit-elle, une cellule très propre et tout à fait à son gré ; de bonnes amies avec qui elle avait été élevée dès sa jeunesse ; l'estime de toutes les religieuses qui s'empressaient pour avoir part à la sienne, et mille commodités de toutes sortes. C'est pourquoi, comme elle reçut pour cette entreprise des inspirations réitérées, elle se sentit combattue lorsqu'elle vint à considérer qu'il n'était plus question de s'arrêter à de simples désirs, mais que le temps de mettre la main à l'œuvre était arrivé ; qu'il fallait enfin exécuter ce grand dessein, et produire au dehors ce qui n'avait été jusque-là qu'un entretien de pieuses pensées ; qu'il ne s'agissait pas de suivre le mouvement d'une inspiration douteuse, ou de se laisser conduire à quelques lumières incertaines, mais d'obéir à un commandement exprès que Dieu lui avait fait plus d'une fois.

Elle alla donc dire tout au père Alvarez. Comme il était fort prudent, il ne voulut pas rejeter sa proposition avec aigreur, quoiqu'il crût que la chose ne pourrait jamais réussir ; mais il l'avertit d'en parler à son provincial, homme sage et très éclairé. Thérèse

conféra, sur la réponse de son confesseur, avec la dame son amie, qui s'intéressait à l'œuvre, et avec sa nièce, et il fut résolu que M^{me} Guyomar (c'était le nom de cette dame) se chargerait de parler au père provincial. « C'est une chose assez surprenante, dit Palafox, de voir trois femmes enfermées dans une chambre du monastère de l'Incarnation d'Avila, dont l'une est une pauvre religieuse, l'autre une jeune fille pensionnaire dans ce couvent, la troisième une veuve de qualité de la ville de Tore, se consultant sur les moyens de réformer un ordre comme celui du Mont-Carmel, composé de tant de gens illustres, et cela avec mille ducats offerts par la nièce de Thérèse, et le crédit d'une veuve de ses amies. »

Cependant on alla trouver le père provincial des Carmes. Ce religieux, dont la piété était très solide, approuva leur dessein : il les assista même de ses conseils et de ses soins, et leur promit de recevoir le nouveau monastère au nombre de ceux qui étaient sous sa direction.

Avant que le provincial se fût déclaré si favorablement, Thérèse avait écrit à saint Pierre d'Alcantara, qui la confirma fortement dans sa résolution, et en avertit l'évêque d'Avila. Elle en écrivit aussi au père Louis Bertrand, de l'ordre de Saint-Dominique, qui demeurait alors à Valence, et il l'encouragea fort à cette entreprise.

De si beaux commencements effrayèrent le démon, et il répandit partout l'esprit de discorde. On sut bientôt dans la ville le nouveau projet, et dès que la chose fut publique, on n'entendit de toutes parts que railleries sur l'extravagance de l'entreprise, et médisances contre celles qui l'avaient formée. Cela même alla si loin, que M^{me} Guyomar étant allée le matin du jour de Noël trouver son confesseur, il la renvoya comme indigne de recevoir l'absolution, étant la cause d'un si grand scandale.

Thérèse comprit que pour apaiser ces murmures

il fallait recourir à l'autorité de quelque grand personnage. Ainsi, craignant que les pères de la compagnie de Jésus, nouvellement établis à Avila, peu connus encore, ne fussent molestés s'il paraissaient protéger ce nouveau projet de réforme, elle alla avec M^{me} Guyomar trouver le père Yvagnez, de l'ordre de Saint-Dominique, homme illustre par sa doctrine et par sa vertu, l'esprit le plus éclairé qu'il y eût en ce lieu et peut-être dans tout son ordre, et dont la réputation devait être d'un très grand poids sur ceux qui s'opposaient à l'entreprise. On ne lui parla point des inspirations particulières qui avaient fait connaître les volontés divines ; car elles voulaient être déterminées par les lumières ordinaires des théologiens.

Ce religieux était déjà prévenu par plusieurs personnes qui s'étaient bien attendues qu'on le consulterait, et on l'avait averti de ne pas donner son approbation à ce dessein. Le père Yvagnez était lui-même persuadé que l'exécution en était impossible ; mais, pour ne point d'abord contrister ces dames, il se chargea d'examiner cette affaire, et leur demanda huit jours pour y penser plus à loisir, très résolu néanmoins à les en détourner ensuite. Outre le peu de vraisemblance que ce père voyait au succès de l'entreprise, il considérait encore combien Thérèse avait d'obstacles à combattre : les plaintes du monastère de l'Incarnation, les contradictions des pères carmes, la résistance de la noblesse, l'opposition des magistrats et les murmures du peuple. Cependant, dès qu'il eut réfléchi, ce projet lui parut une inspiration divine, et quand Thérèse vint le retrouver avec son amie, il leur dit qu'elles devaient suivre ce dessein, et que si quelqu'un s'y opposait, on n'avait qu'à le lui envoyer.

Cette réponse encouragea ces dames. On fixa le prix d'une maison pour l'acheter, et l'on en devait signer le contrat le lendemain ; mais les oppositions de la ville et du couvent de l'Incarnation firent un si

grand éclat, que le père provincial, effrayé de tant d'ennemis, sous prétexte que les revenus seraient trop modiques et trop peu assurés, refusa la permission qu'il s'était engagé à donner et retira sa parole.

Quoique Thérèse eût essuyé bien des combats et bien des peines pour en venir là, dès qu'elle eut appris par M^{me} Guyomar le refus du provincial, elle se tint en repos sans plus se donner aucun mouvement pour cette négociation, ce qui fut une belle preuve de son obéissance.

Alors tout le monde commença à parler d'elle avec moins d'estime; on la regarda comme une femme sans jugement. Toutes les religieuses de l'Incarnation s'irritèrent contre elle, comme si leur réputation eût été attaquée par cette nouvelle entreprise, et il y en eut qui allèrent jusqu'à dire qu'elle devrait être enfermée dans une prison. On lui venait dire en tremblant que les temps étaient fâcheux, qu'on pourrait bien lui susciter quelque méchante affaire, et donner avis aux inquisiteurs de sa conduite.

Elle souffrit tout avec patience, croyant avoir obéi à Dieu; cette pensée suffisait pour la calmer et même pour la réjouir. Ainsi, quoiqu'elle se désistât de toutes poursuites, elle ne perdit néanmoins jamais la confiance que la promesse de Jésus-Christ s'accomplirait. Toutes ses plaintes se réduisirent à dire à Dieu dans sa prière : « Pourquoi, Seigneur, me commandez-vous des choses qui paraissent impossibles ? Encore, « toute femme que je suis, si j'avais la liberté ! mais, « enchaînée de tous côtés, sans argent, et sans savoir « où en prendre, que puis-je faire, Seigneur ? »

Le père Alvarez n'avait pas paru d'abord opposé à Thérèse; mais, dès qu'il sut le refus du provincial, il se déclara contre ce qu'elle voulait entreprendre, et lui écrivit qu'elle devait être maintenant persuadée par le mauvais succès que tout son projet n'était qu'une rêverie, et que cela devait l'instruire pour l'avenir

à ne plus penser à de telles entreprises, et à ne plus parler jamais de celle-là, dont toute la ville avait été scandalisée. Cette lettre la toucha vivement; elle commença à craindre d'avoir été une occasion de péché pour quelqu'un, à douter des inspirations qu'elle avait eues, et à hésiter même sur la vérité de toutes les révélations de sa vie passée. Dieu la consola dans ses inquiétudes; il la combla de faveurs nouvelles; mais il lui ordonna de se soumettre à son confesseur pendant quelque temps.

Pendant le père Yvagnez et M^{me} Guyomar, qui, sur cette affaire, n'étaient soumis à l'obéissance de personne, poursuivaient conjointement et sans relâche le projet de la fondation, tandis que Thérèse, obéissant à ses supérieurs, se tenait tranquille dans son couvent, où Jésus-Christ la fortifiait, et répandait sur elle toutes les douceurs de sa grâce.

Ces négociations demeurèrent suspendues pendant six mois. Au bout de ce temps, il vint au collège des jésuites un nouveau recteur, plus favorable au dessein de Thérèse que le précédent, qui avait engagé le père Alvarez à s'y opposer. Celui-ci s'appelait le père Gaspard Salazar, dont la sainte parle en plusieurs occasions comme d'un homme d'un très grand mérite. Il goûta d'abord l'avis du père Alvarez; mais il changea bien vite quand il eut bien examiné la chose, et non seulement il fut un des plus empressés pour le succès de cette entreprise, mais il amena le père Alvarez à son sentiment; en sorte que trois ordres de l'Église contribuèrent à la réforme des carmes: celui de Saint-François, par le père Pierre d'Alcantara; celui de Saint-Dominique, par le père Yvagnez; et celui des Jésuites, par le père Salazar, recteur d'Avila.

Dès que Thérèse vit son confesseur dans son sentiment, elle amassa le plus d'argent qu'elle put; et pour ne pas faire éclater imprudemment sa négociation, elle écrivit à sa sœur d'envoyer son mari à Avila pour y faire l'achat de la maison comme si elle devait

être pour lui. Son beau-frère lui rendit volontiers ce service. Il vint d'Albe, où il demeurait avec sa famille, et l'édifice fut commencé le 10 août 1561. Thérèse engagea sa sœur à venir peu de temps après; mais, pour ne donner aucun soupçon, elle recommanda à cette dame de laisser entendre aux habitants qu'elle venait fixer son séjour à Avila, et qu'on disposait cette maison pour elle. De cette sorte elle put hâter le travail des ouvriers.

Thérèse ne laissait pas d'être incertaine à qui elle obéirait, ou à son provincial ou à l'évêque; mais Dieu lui inspira de suivre plutôt ce que lui prescrirait son prélat, Avare de Mendosse, qui entraît sérieusement et ardemment dans cette affaire, et qui envoya au pape pour obtenir qu'on lui en laissât l'administration. Ainsi elle se calma sur ce point, et crut que dans les commencements il fallait ne se déclarer à personne de suspect; car quoiqu'on n'aperçût plus de mouvement au dehors pour cette entreprise, on ne l'avait pas oubliée, et l'on en blâmait toujours Thérèse dans l'occasion.

Tandis que l'œuvre s'avancait et se poursuivait avec ferveur, une haute muraille bâtie sur d'excellents fondements, et soutenue par des arcs-boutants solides, fut renversée durant une nuit; et comme on ne put jamais connaître la cause de cet accident, on ne l'attribua qu'au démon, qui ne pouvait souffrir les progrès de cette entreprise. Le beau-frère de la sainte, qui présidait au travail des ouvriers, leur reprocha d'avoir mal travaillé, et se préparait à les contraindre à refaire le mur à leurs frais; mais la sainte l'avertit de ne pas les y obliger, et lui dit que ce malheur était l'effet de la colère et de la malice du démon.

Cet accident découragea beaucoup M^{me} Guyomar; elle vint trouver la sainte et lui dit que peut-être Dieu n'approuvait pas leur entreprise, puisqu'une muraille si solide et si bien bâtie s'était renversée contre toute apparence. Thérèse, sans s'émouvoir,

lui répondit d'un air gai, mais sérieux : « Si la muraille est renversée, il faut la relever. » Aussitôt la dame fut calmée, et elle envoya un courrier à sa mère pour lui demander l'argent nécessaire au rétablissement de ce mur.

Rien ne faisait perdre courage à Thérèse ; elle craignait seulement que le père provincial, par quelque voie indirecte, n'eût connaissance de ce qu'on négociait, et ne lui défendît d'aller plus loin ; mais Dieu même fit cesser cette crainte.

Avias Parlo, un des premiers seigneurs de la Castille, mourut à Tolède. Sa femme, qui était sœur du duc de Medina-Cœli, en fut si vivement affligée, que rien n'était capable de la consoler. Elle entendit parler de Thérèse comme d'une personne éminente en vertu, aimable à tout le monde et qui devait être très capable de contribuer au soulagement de ses peines. L'envie qu'elle eut de la voir la fit écrire au provincial des carmes, pour le prier de donner à la sainte la permission de venir passer quelques jours avec elle. Ce père, ravi d'avoir une occasion d'obliger cette dame, écrivit du lieu où il était à Thérèse pour qu'elle allât la trouver au plus tôt. Elle reçut la lettre la veille de Noël, et tous ceux à qui elle la montra, et qui savaient le secret de ses affaires, lui dirent qu'elle allait les ruiner entièrement si elle partait, et que sa présence était absolument nécessaire à Avila. Thérèse, qui crut voir la volonté de Dieu dans l'ordre de son supérieur, ne s'arrêta pas à ces raisonnements. Jésus-Christ d'ailleurs l'avait intérieurement avertie de partir avec confiance, et l'avait instruite que son absence était nécessaire au succès de son entreprise jusqu'à ce que les nouvelles de Rome fussent arrivées. Ainsi l'après-dîner du lendemain, propre jour de la fête, elle partit avec son beau-frère, qui l'accompagna.

Les gens qui n'entraient point dans les mystères de la négociation, la voyant entreprendre un voyage de plus de quatre-vingts kilomètres, crurent qu'elle

ne pensait plus à son œuvre, et l'on commença de nouveau à railler sa conduite. Cependant elle arriva heureusement à Tolède, où elle fut affectueusement reçue par cette dame, qui ne fut pas longtemps à s'apercevoir combien la compagnie de la sainte lui était utile. Sa naissance et le commerce du grand monde lui avaient donné des manières nobles et



Tolède.

polies qu'elle mettait à tout moment en usage pour prévenir Thérèse par mille témoignages d'une tendre amitié. La sainte en était confuse et s'en trouvait embarrassée. Cependant sa conversation et ses exemples firent beaucoup de bien dans cette maison. Les personnes qui venaient souvent y rendre visite étaient, dit la sainte, d'un si haut rang, que j'aurais dû tenir à honneur de les servir ; je vivais néanmoins, et je parlais avec elles aussi librement que s'il n'y eût point eu de différence entre elles et moi.

Thérèse était bien éloignée de flatter cette dame par des discours qui pussent la nourrir dans une

fausse idée de son élévation. « Quelquefois, dit-elle, « je l'entretenais des réflexions que je faisais sur les « avantages de mon état au-dessus du sien. Je consi- « dérais qu'elle était femme comme moi, sujette, « au milieu de sa grandeur, aux mêmes faiblesses « et aux mêmes passions, et je concluais de là, devant « elle, combien peu l'on doit être touché de ces « grands titres du siècle, puisque plus on est élevé, « plus on a d'inquiétudes et de peines. La seule ap- « plication à soutenir la dignité de son état ne laisse « pas vivre un moment en repos. »

Tout ce qu'il y avait de personnages au service de cette dame, depuis les premiers officiers jusqu'aux domestiques les plus subalternes, profitèrent du séjour que Thérèse fit à Tolède; elle leur inspira le goût de la piété, régla les heures de leurs loisirs, et leur donna des occupations sanctifiantes.

Dieu continuait à répandre sur elle ses faveurs, comme il l'avait fait dans son monastère; et, pour satisfaire à la reconnaissance qu'elle en avait, elle ne manquait aucune occasion de porter les âmes à la vertu.

Une personne très dévote et très attachée aux religieux du Mont-Carmel, qui s'en allait à Rome pour demander la permission de fonder un monastère de carmélites réformées, ayant appris que Thérèse était à Tolède, se détourna de sa route pour venir la voir. La sainte, qui n'était pas encore bien instruite des anciennes constitutions de son ordre, ne savait pas, avant d'avoir entretenu cette personne, que la règle ordonnait, avant la mitigation, que les maisons n'eussent pas de revenu. Cette ouverture lui fit plaisir, et dissipa l'erreur où elle avait été de croire que des rentes assurées dissipent les inquiétudes, au lieu, dit-elle, de considérer les grands soins et les embarras que la propriété entraîne avec elle. Elle en écrivit à ses amis d'Avila, qui s'opposèrent fort à sa résolution; mais elle fut confirmée dans son senti-

ment par Pierre d'Alcantara, qui l'exhorta fort à ne pas faire autrement, et lui exposa avec éloquence tous les avantages de la pauvreté. D'ailleurs elle eut sur cela des inspirations si fortes, et qui la convainquirent si clairement que c'était la volonté de Dieu, qu'elle ne s'arrêta plus aux raisonnements qu'on lui faisait pour l'en détourner.

Depuis longtemps Thérèse, pour obéir à un de ses confesseurs, avait commencé à écrire toutes les particularités de sa vie, mais n'avait pas continué. Se trouvant un peu plus libre à Tolède, et fortement pressée par le père Yvagnez, elle acheva ce travail. Le célèbre dominicain lui avait rendu de si grands services sur les perplexités de son âme et pour le nouvel établissement, qu'elle ne put lui résister.

Elle retoucha cet ouvrage dans la suite, y mit un peu plus de méthode, et l'écrivit tel que nous l'avons aujourd'hui, par ordre du père Garcie de Tolède, alors son confesseur.

Quand Thérèse eut passé plus de six mois chez cette dame, la permission lui fut accordée de revenir à Avila, ou de demeurer encore à Tolède. Comme on s'occupait en ce moment de l'élection d'une prieure au monastère de l'Incarnation, elle craignait qu'on ne jetât les yeux sur elle; et ce n'était pas sans raison, car tous les suffrages se réunissaient pour l'élire.

Elle voulait différer son retour; mais Dieu lui fit connaître dans l'oraison que rien ne devait la retarder; qu'elle était nécessaire à Avila; qu'à la vérité elle devait se préparer à une croix bien pesante, mais qu'elle prit courage, et qu'il ne l'abandonnerait pas.

Elle alla trouver son confesseur, lui dit son inspiration, et ajouta qu'elle craignait que cette pesante croix ne fût la supériorité de son monastère. Ce père lui conseilla de partir sans délai.

Quand la dame chez qui elle demeurait vit qu'elle était résolue à partir, sa douleur fut si vive, que ce fut pour Thérèse un nouveau tourment. Lorsqu'elle

réfléchit, dit-elle, à l'attachement que cette dame avait pour elle, la permission qu'elle obtint de la quitter lui paraît un miracle.

Après avoir surmonté toutes les peines que lui causait ce départ, elle se mit en route pour Avila. « J'avançais gaiement, dit-elle, fort résolue à tout ce que Dieu voudrait. » Elle arriva très promptement. Si elle eût différé, ou si elle se fût arrêtée, elle eût tout à fait perdu l'occasion de fonder son établissement.

Les lettres du pape qui donnaient à l'évêque l'administration de cette affaire arrivèrent à Avila le même jour qu'elle. Saint Pierre d'Alcantara y était alors; par son autorité, et surtout par la déférence que l'évêque avait pour lui, il donna un grand élan à cette entreprise.

Ce grand saint survécut peu à l'achèvement de cette œuvre; au bout de quelques jours il alla recevoir dans le ciel la récompense de ses austérités et de ses vertus. Il semble n'avoir été retenu sur la terre que jusqu'au retour de Thérèse. Elle eut une connaissance particulière de son éminente sainteté, dont elle rapporte quelques circonstances dans l'histoire de sa propre vie. Elle avait appris de lui-même qu'il passa quarante ans sans dormir plus d'une heure et demie par jour, et que de toutes les austérités qu'il avait pratiquées, celle de vaincre le sommeil lui avait paru dans le commencement la plus grande; que, pour y parvenir, il était toujours debout ou à genoux, et que durant le peu de temps qu'il s'asseyait pour dormir, il appuyait sa tête contre un morceau de bois scellé dans le mur. Il ne pouvait se coucher, car sa cellule n'avait qu'un mètre cinquante centimètres de long. Pendant tout ce temps il ne couvrit jamais sa tête, et la tint toujours exposée aux ardeurs du soleil, à la pluie et au froid. Il marchait toujours les pieds nus, ne portait qu'un habit de bure fort étroit, avec un manteau de la même étoffe. Il ne mangeait ordi-

nairement que de trois en trois jours, et il disait à la sainte, qui s'en étonnait, que cela n'était pas impossible quand on s'y accoutumait durant sa jeunesse. Il passa trois ans dans un monastère de son ordre sans connaître aucun des religieux autrement qu'à la voix, parce qu'il ne levait jamais les yeux pour les regarder.

Lorsque Thérèse le connut, il était déjà fort âgé, et si exténué, si décharné, que sa peau ressemblait à une écorce d'arbre desséchée. Il parlait peu, à moins qu'on ne l'interrogeât; mais sa parole était fort douce et fort agréable. Thérèse comprenait combien il importait de presser les travaux; mais elle n'aurait pu les achever si un de ses frères, qui demeurait aux Indes depuis trente-quatre ans, ne lui eût envoyé une somme considérable lorsqu'elle s'y attendait le moins. Elle reçut ce secours comme un présent du ciel.

Le bref de Rome avait été expédié au nom de M^{me} Guyomar, par ordre du pape Pie IV, en 1562; quelques personnes soupçonnaient toute cette négociation; mais comme on n'en avait pas de preuves sûres, on ne pouvait s'y opposer.

Quand tout fut en bon ordre, Thérèse commença à s'occuper encore plus de l'édifice spirituel que de l'édifice matériel; elle choisit quatre filles privées, à la vérité, des biens de la fortune, mais très riches en vertu, pour être les quatre colonnes de ce temple; et le 24 août 1562, accompagnée de deux religieuses de l'Incarnation, ses parentes, qui se trouvaient alors hors de leur couvent, elle fit donner l'habit à ces quatre filles par le docteur Dace, après qu'il eut solennellement consacré l'église, et qu'il y eut mis le saint Sacrement. Voilà l'origine du premier monastère des carmélites réformées, qui fut consacré sous l'invocation de saint Joseph, dont nulle autre église ne portait encore le nom. La sœur et le beau-frère de la sainte, Gonzalès Daranda, Julien d'Avila, François de Salcède, et ses autres amis particuliers qui connais-

saient son dessein, furent présents à cette cérémonie.

Après avoir mis tout en ordre, Thérèse ne songea plus qu'à retourner au monastère de l'Incarnation, dans l'espérance de revenir à celui de sa réforme quand le provincial le lui aurait permis. Comme elle n'avait rien entrepris que par le conseil et après l'examen des plus célèbres théologiens, elle avait lieu d'espérer que son supérieur ne lui refuserait pas son agrément. Quand elle considérait l'heureux accomplissement de ses désirs, à peine pouvait-elle contenir les transports de sa joie : mais Dieu permit que tout à coup son esprit fût enveloppé d'épais nuages. Elle se sentit agitée de craintes, de soupçons, d'ennuis et de mille autres sentiments affreux. A cela vint se joindre une incertitude cruelle : n'avait-elle point agi contre l'intention de son provincial ? la vertu d'obéissance n'avait-elle point été méprisée ? ces jeunes filles pourraient-elles supporter une si grande austérité de vie ? auraient-elles de quoi se nourrir ? elle-même, infirme comme elle était, pourrait-elle subsister sans être secourue par les autres religieuses de son premier couvent ? Toutes les promesses et toutes les faveurs de Jésus-Christ, toutes les décisions des hommes sages, tous les témoignages de la divine miséricorde étaient évanouis de sa mémoire aussi entièrement que si jamais elle n'en eût fait l'expérience. C'est ainsi que le Seigneur éprouve les grandes âmes ; aussi Thérèse eut-elle presque toute sa vie à combattre, afin que les grâces extraordinaires qu'elle recevait ne lui fissent point perdre de vue les misères de la condition humaine, et qu'elle ne pût pas dire : Je ne serai jamais ébranlée.

Elle fut une demi-journée dans cette situation douloureuse ; mais au milieu de ces perplexités cruelles un rayon de lumière divine vint à paraître, et dissipa l'orage.

Elle se souvint alors de sa première fermeté, et de cette résolution qui lui avait fait désirer de servir

Dieu au milieu des peines et des obstacles; ainsi, pour s'affermir encore plus, elle promit, aux pieds de Jésus-Christ, qu'après avoir fait auprès de son supérieur tous ses efforts pour obtenir de lui de se renfermer au plus tôt dans le monastère nouvellement construit, elle y ferait vœu de garder fidèlement la clôture. Dès qu'elle eut fait cette prière, la sérénité revint dans son âme; l'ennemi s'enfuit avec honte; elle se félicita de s'être ainsi engagée, et la joie qu'elle en eut ne la quitta plus.

Dès qu'on sut que le monastère était établi, on en loua Dieu; mais au bout de quelques jours il s'éleva partout un grand murmure; les habitants les plus considérables regardèrent cet établissement comme d'un mauvais augure, et crurent que leur ville serait renversée si le monastère n'était abattu.

Thérèse, qui ignorait ce qui se passait, fatiguée des travaux de la nuit précédente et des peines d'esprit qu'elle avait endurées, voulut se reposer un peu après le dîner: cela lui fut impossible; car dès qu'on sut ce qui était arrivé le matin, le prieur de l'Incarnation, pour apaiser le bruit, envoya ordre à Thérèse de revenir sur-le-champ dans son monastère. A peine eut-elle reçu cet ordre, qu'elle dit adieu à ses quatre novices, désolées de la voir partir, en nomma une pour être à la tête des trois autres, et se rendit à son couvent. Elle crut qu'on allait la mettre en prison, mais elle ne s'en inquiéta pas beaucoup. Dès qu'elle eut pourtant rendu compte de ses actions, la prieure s'apaisa.

On avait envoyé un courrier au père provincial pour lui apprendre ce que Thérèse avait fait; il vint aussitôt, et la fit appeler. Elle dit qu'allant retrouver ce bon père, elle repassait dans son esprit les différents artifices dont elle s'était servie pour lui cacher sa négociation, et qu'à cette idée elle ne pouvait s'empêcher de rire quand elle parut devant lui.

Le provincial la réprimanda sévèrement; Thérèse

ne répondit rien, suivant la résolution qu'elle avait prise. Mais enfin le provincial l'obligea à parler; elle fit le récit de toute cette affaire si ingénument et si franchement, que ni le père ni les religieuses n'eurent plus rien à lui objecter.

La ville fut durant trois jours dans une aussi grande agitation que si elle eût été assiégée par les ennemis. L'artisan quittait sa boutique, le bourgeois sa maison; les oisifs couraient de rue en rue. Voilà donc une pauvre fille livrée à la contradiction d'une ville entière, devenue la fable du public et la risée de tout le monde. « Je ne comprends pas, dit-elle, comment on pouvait s'imaginer que trois ou quatre religieuses enfermées pussent porter un si grand préjudice à toute une ville. »

Le gouverneur, l'alcade, les principaux habitants, les théologiens, les jurisconsultes s'assemblèrent pour conférer sur cet événement, qu'ils regardaient comme une des plus importantes affaires; les chefs de chaque communauté, les députés du chapitre de la cathédrale, deux religieux de chaque couvent se trouvèrent à la conférence. Ils résolurent, dans leurs délibérations, que pour le salut de la ville il fallait renverser ce monastère, après en avoir enlevé l'eucharistie; et ils auraient sur l'heure exécuté leur jugement, si le père Bagnez, l'un des plus graves religieux de l'ordre de Saint-Dominique, et qui ne connaissait point alors Thérèse, ne se fût levé au milieu de l'assemblée, où il harangua après le gouverneur, pour s'opposer seul à cette décision, et faire entendre qu'il ne fallait pas tant se presser; qu'on devait réfléchir prudemment à ce qu'on ferait; qu'on avait le temps d'attendre, et que cela regardait l'évêque. Il apporta plusieurs raisons, qu'il exposa avec beaucoup de sagesse, et avec tant de douceur, que le dessein d'abattre ce monastère ne fut pas exécuté.

Cependant durant tout l'orage Thérèse levait les mains au ciel, et disait à Dieu : « Seigneur, cette

« maison n'est pas à moi, c'est pour vous qu'elle a été faite; maintenant qu'il n'y a personne qui en prenne soin, c'est à vous de le faire. »

La ville était toujours fort émue : l'esprit de discorde se répandait dans tous les quartiers pour y exciter de nouveaux troubles; le gouverneur, croyant que tout lui serait ouvert, vint au monastère, où il commanda aux quatre jeunes novices de sortir, menaçant de faire enfoncer les portes. Ces filles, que la sainte avait instruites à ne pas trembler, répondirent honnêtement que ce n'était point au gouverneur, mais à l'évêque de donner un tel ordre, et que dès que le prélat le leur ordonnerait, elles sortiraient.

Cette réponse calma le gouverneur. Il se retira, fit écarter la populace, et apaisa le tumulte. Cependant personne ne voulait se charger des intérêts de ce monastère. Jean d'Avila, très saint prêtre et très éclairé, se déclara son défenseur; et comme on en avait appelé à Madrid pour les religieuses, on envoya un commissaire du conseil royal sur les lieux pour examiner les raisons des deux partis.

Tandis que toute la ville se déchainait contre cet établissement sans que personne eût assez de crédit pour le protéger, Thérèse, du fond de sa solitude, poussait des gémissements vers le Ciel, et demeurait aussi tranquille que si elle eût eu la protection de tout l'univers.

Cette tempête dura six mois : c'était la croix que Jésus-Christ avait prédite à la sainte lorsqu'elle était à Tolède, et qu'elle porta si courageusement.

Le père Yvagnez revint à Avila, où il était en grande réputation. Il employa son autorité pour ramener à la raison un grand nombre de personnes prévenues, et leur inspira de meilleurs sentiments. Dès qu'il fut parti, on sollicita fortement l'évêque de faire avoir à Thérèse la permission de son provincial pour retourner au monastère de Saint-Joseph. Cela paraissait alors bien difficile; néanmoins cette permission lui fut

accordée: Ainsi, vers la fin de l'année 1562, elle revint au couvent de sa réforme, et amena même avec elle quatre autres religieuses de l'Incarnation, dont une fut élue prieure, car Thérèse ne voulait pas l'être.

Le prélat, ayant remarqué dans la suite combien Thérèse était propre au gouvernement, l'obligea à se mettre à la tête de ses sœurs. Dieu lui fit dans cette charge mille grâces nouvelles. Ce fut alors qu'on eut occasion de mieux connaître sa profonde sagesse. Elle donna à ses filles la forme de vie qu'elles devaient mener, et ne fit rien sans la participation de l'évêque. Elle y mit pour fondement de sa règle l'exercice de l'oraison et la mortification des sens. Elle établit la clôture exacte, ferma les parloirs, défendit les entretiens et les communications avec le dehors, et rendit les conversations du dedans fort courtes et fort rares. Elle ne permit à ses religieuses, pour se soulager dans leurs peines, que le recours aux consolations divines, qui ne leur manquèrent pas. Elle établit la pratique de vivre d'aumônes et sans revenus. Elle réforma l'habillement, changea l'étamine en grosse serge, les souliers en sandales, les matelas en paillasses, et la délicatesse des aliments en nourriture grossière.

Lorsque tout eut été réglé de la sorte, la ville commença à se désister de ses poursuites, et le procès tomba de lui-même; ceux qui s'étaient élevés contre cette fondation avec plus d'emportement y devinrent les plus affectionnés, et chacun avoua que la victoire ne pouvait être que l'ouvrage de Dieu.

Mais ce qui étonna le plus, c'est que plusieurs jeunes personnes riches, et très attachées au monde, vinrent se renfermer dans cette pauvre maison : entre autres deux nièces de la sainte, dont l'une lui avait offert mille ducats quand elles commencèrent à parler de ce projet.

LIVRE TROISIÈME

Sainte Thérèse écrit le livre du *Chemin de la perfection*. — Multiplication des monastères de la réforme. — Fondation de Médière-du-Champ. — Projet de réforme des couvents de carmes. — Le père Jean de la Croix. — Établissement des monastères de Malagon et de Valladolid.

A cette époque, par ordre du père Dominique Baigne, son confesseur, sainte Thérèse composa le livre du *Chemin de la perfection*. Le style en est simple, mais soutenu; les règles de la vie spirituelle y sont exposées nettement et solidement. Tout y exhorte à la pratique des vertus les plus sublimes, mais surtout à l'amour de l'oraison.

Nous regrettons vivement de ne pouvoir citer ici quelques passages, soit de ce livre admirable, soit des lettres ou d'autres ouvrages de cette grande sainte, tous écrits avec tant de sagesse et de si saintes lumières, que jamais aucun théologien n'a eu à y corriger même une expression peu exacte.

Sainte Thérèse, renfermée dans son petit désert de Saint-Joseph, y jouissait d'un profond repos, après toutes les tempêtes qu'elle avait essuyées. Ce lieu était un paradis de délices non seulement pour elle, mais pour Jésus-Christ lui-même, qui le lui fit souvent connaître. Rien de mortel, rien de passager ne détour-

nait ces ferventes solitaires de leur continuelle application à méditer les choses divines. Toutes disputaient à l'envi à qui retracerait mieux dans ses mœurs, sous une maîtresse si éclairée, la sainteté de leurs anciens pères. On y cultivait avec soin toutes les vertus. On y faisait une profession exacte de la pauvreté des apôtres.

Voici les principales observances qui se pratiquaient dans ce monastère naissant. En été, les religieuses se levaient à cinq heures, durant l'hiver à six; elles commençaient leur journée par une heure d'oraison mentale, qu'elles faisaient indifféremment, ou dans leurs cellules, ou dans le jardin. On régla depuis qu'elles s'assembleraient en commun pour cet exercice, afin de se donner mutuellement bon exemple. Après l'oraison, on récitait les quatre petites heures du Bréviaire, ou l'on en chantait quelques-unes, selon la fête. Ensuite les religieuses allaient dans leurs cellules ou dans des lieux destinés au travail qui leur était assigné. Chacune, en s'occupant de son office particulier, observait un silence exact, et tel qu'il convient à des solitaires : c'est pour cette raison que Thérèse ne voulut point qu'il y eût de chambre commune pour le travail des mains, dans la crainte qu'on n'y trouvât des occasions de parler. Chacune travaillait et reposait dans sa cellule séparément, d'où même elle ne pouvait sortir sans une nécessité bien évidente. On sonnait la messe à huit heures en été, et à neuf en hiver. Après la messe, chaque religieuse retournait dans sa cellule pour vaquer au travail des mains. Un quart d'heure avant le diner on sonnait une petite cloche pour l'examen de conscience, que chaque religieuse faisait, ou dans sa cellule ou dans le lieu où elle se trouvait. Hors les jours de jeûne, on allait diner à dix heures; et durant les jeûnes commandés par l'Église, ou ajoutés par la règle, on ne dinait qu'à onze heures et demie. La plus ordinaire portion pour le diner de chaque religieuse était un œuf, avec un

potage de légumes; quelquefois on leur donnait un peu de poisson très commun, si ce n'est qu'on leur en envoyât d'autres par aumônes. Après le diner, la supérieure leur permettait de s'entretenir ensemble pendant un peu de temps; mais chacune portait son ouvrage à la récréation pour s'y occuper et s'y moins livrer à la conversation. A deux heures on allait à vêpres, et les religieuses se retiraient ensuite dans leurs cellules, où chacune employait une heure à faire une lecture spirituelle, et passait le reste de l'après-dîner à s'occuper du travail des mains jusqu'à complies, qui se disaient à cinq heures en été, et à six en hiver : ensuite on allait souper ou faire sa collation; aussitôt après on se retirait dans sa cellule jusqu'à huit heures, que l'on commençait l'oraison mentale du soir, qui durait jusqu'à neuf heures. On récitait ensuite matines, et l'on faisait l'examen de conscience. Quand on avait de la sorte achevé la journée, les religieuses se retiraient dans leurs cellules, où elles s'occupaient jusqu'à onze heures, que l'on donnait le signal pour se coucher; et la retraite était alors tellement recommandée, qu'il n'était permis à personne de se tenir hors de sa cellule.

On a depuis autrement distribué les heures et la manière de ces exercices, selon que l'expérience l'a fait juger à propos; mais on n'a jamais rien innové touchant la régularité et l'austérité de la vie. Dans le temps où l'auteur des *Annales des carmes réformés* écrivait son livre, on continuait encore avec ferveur à pratiquer toutes ses observances dans le couvent de Saint-Joseph d'Avila.

Thérèse et ses religieuses étaient dans la plus grande ferveur de leur zèle, lorsque le père Alphonse Maldonnat, de l'ordre de Saint-François, nouvellement revenu des Indes, passa à Avila. Il y rendit visite à notre sainte, il lui fit la peinture du malheur de tant de peuples idolâtres qui vivaient sans connaître le vrai Dieu, et mouraient hors de la vraie reli-

gion. Elle en fut si frappée, que, quand ce père l'eut quittée, elle alla se réfugier seule dans un des ermitages qu'elle avait fait construire aux extrémités du jardin pour y prier plus en repos. Elle y répandit devant Dieu beaucoup de larmes, et lui représenta la destinée de ces âmes malheureuses, à qui les vérités et les promesses de la foi étaient inconnues. Elle le conjurait instamment de lui ouvrir quelque voie pour travailler à leur salut, et réitéra plusieurs jours la même prière avec une extrême ardeur. Une nuit qu'elle continuait à demander à Dieu cette grâce, il l'assura que dans peu de temps elle verrait de grandes choses. Cette lumière la consola ; mais elle ne pouvait juger à quoi elle pouvait s'attendre, et demeura ferme néanmoins dans l'espérance que l'événement serait heureux.

On voit dans la conduite qu'a tenue la sainte depuis la conversation qu'elle eut avec le père Maldonnat combien son zèle pour la conversion des âmes la dévorait ; puisque, ne pouvant agir par un ministère extérieur, elle tâcha d'y suppléer en formant par la suite des communautés monastiques où l'on offrirait à Dieu de continuels sacrifices de prières et de pénitence pour obtenir aux pécheurs les lumières et les miséricordes divines.

Les généraux des carmes demeuraient ordinairement à Rome, et n'étaient jamais venus en Espagne. Mais, quand on s'y attendait le moins, Jean-Baptiste Rubéo de Ravenne, général de l'ordre, vint à Avila. C'en était assez pour effrayer beaucoup les religieuses de Saint-Joseph, qui ne se trouvaient pas soumises à son obéissance, et vivaient sous celle de l'évêque. Cependant, comme la sainte n'avait à se faire aucun reproche, non seulement elle ne chercha point à se soustraire à la vue de ce supérieur, mais elle fit même en sorte qu'il pût visiter le monastère.

Il fut extrêmement édifié des exercices de pénitence et de retraite qui se pratiquaient dans cette maison ;

il y admira le courage, la prudence et même la politesse de Thérèse, qui lui raconta naïvement toutes choses. « Je lui parlai, dit-elle, avec sincérité sur tout ce qui s'était fait, et je ne pus parler autrement. » De sorte que le général, loin de désapprouver l'entreprise, lui fit connaître combien elle lui était agréable; car il lui donna l'autorisation de fonder d'autres monastères, et il défendit qu'aucun provincial la troublât dans ses desseins. Elle n'avait jamais osé tant espérer, et cela ne lui était pas même venu dans l'esprit; mais le général fut tellement charmé de voir reflourir dans ce monastère la régularité primitive des anciens pères du Carmel, qu'il souhaita l'accroissement d'un si grand bien. Le caractère de sainte Thérèse lui plut si fort, que durant son séjour il retourna plusieurs fois la visiter, et lui donna toujours des témoignages de son estime.

Concluant de cette permission du général que c'étaient là les grandes choses que durant sa prière Dieu lui avait fait entendre qu'elle verrait, elle pensa que ce n'était pas à quelques couvents de religieuses qu'il fallait borner les vues de la Providence, mais y comprendre encore des monastères d'hommes. Aussi, pour ne point paraître trop se prévaloir de la condescendance de son supérieur, elle pria l'évêque de conférer avec lui sur ce sujet; mais la chose lui parut d'une exécution difficile, et ne put se régler avant son départ.

Lorsqu'il était déjà arrivé à Valence pour retourner à Rome, Thérèse, qui comprit que cet établissement serait agréable à Dieu et très avantageux à ses sœurs, écrivit à ce père une lettre qui faisait valoir toutes les raisons les plus fortes et les plus capables de combattre et de réfuter ce qu'on opposait. Le général en fut touché; tout le prévenait en faveur de la sainte, et il ne put résister à ses raisonnements, qui le persuadèrent et l'engagèrent à permettre la fondation de deux couvents d'hommes, sous le consentement du

provincial actuellement en place et de celui qui en était sorti. Ces deux pères eurent assez de peine à accorder leur agrément, mais ils ne purent le refuser aux pressantes sollicitations de l'évêque, qui s'employait avec plaisir pour tout ce qui intéressait Thérèse. Elle fut ravie d'avoir obtenu ce qu'elle demandait ; car, quoiqu'elle ne connût encore aucun religieux qui aspirât à cette austérité de vie, et qui désirât contribuer à ce nouvel établissement, la grandeur de son courage ne lui promettait que d'heureux succès ; sans cesse elle priait le Seigneur qu'il en suscît seulement un pour commencer.

Pendant qu'elle méditait sur cette fondation, Dieu lui inspira de penser à fonder un couvent de religieuses à Médine-du-Champ, ville assez voisine et assez opulente, propre à devenir la première colonie de son ordre.

La vie extérieure où cette longue suite de fondations a mis Thérèse ne fut pas de son choix et n'aurait pas été de son goût si l'ordre de Dieu ne lui eût rendu agréables toutes ses volontés. Mais, dans ses voyages et dans ses occupations les plus tumultueuses, elle ne perdit rien de son recueillement uniforme et de son application aux vérités célestes. Quand l'amour de Dieu remplit tout le cœur, l'action extérieure cesse d'être dangereuse ; il n'y a que l'amour imparfait qui ait besoin de repos.

Le père Balthazar Alvarez, ancien confesseur de la sainte, était alors à Médine ; elle lui écrivit par le père Julien d'Avila, chapelain de Saint-Joseph, et lui dit l'ample permission qu'elle avait du père général, afin qu'il en conférât avec l'abbé de cette ville, qui, pendant la vacance du siège épiscopal, administrait le diocèse. Il reçut avec joie cette proposition, et l'affaire fut négociée si rapidement par les soins de Julien d'Avila, qu'elle fut achevée en quinze jours. Thérèse, en même temps, pour plus grande sûreté, avait écrit au prieur des carmes de Médine de lui acheter une maison propre à faire un monastère ; de

sorte qu'elle se trouva avec deux maisons sans avoir l'argent pour les payer ni pour se mettre en route, son espérance étant sa seule richesse. « Tout se rédui-
« sait, dit-elle, à une pauvre carmélite chargée de
« patentes et de bons désirs. Que vous montrez bien,
« Seigneur, continue-t-elle, que votre puissance
« n'a point de bornes, lorsque vous donnez tant de
« hardiesse à une créature, ou, pour mieux dire,
« à une fourmi telle que je suis. »

Comme elle était dans cet embarras, une jeune demoiselle qui s'était présentée pour entrer au monastère de Saint-Joseph, et qui ne l'avait pu, parce que le nombre de treize était complet, offrit pour commencer l'œuvre de Médine-du-Champ la petite somme qu'elle avait destinée à sa dot; la sainte l'accepta volontiers, et donna l'habit à cette demoiselle avant toutes celles qu'elle reçut pour cette nouvelle maison.

Toutes ses mesures pour le voyage étant prises, elle choisit quatre religieuses de Saint-Joseph d'Avila pour les mener avec elle à Médine. Toutes celles qui restèrent, à la vue des préparatifs de son départ, furent aussi affligées qu'on peut le penser; la sainte ne l'était pas moins que les autres, mais elle eut soin de cacher sa douleur, et, après avoir passé bien du temps dans un des ermitages du jardin pour recommander à Dieu son monastère, elle partit accompagnée des religieuses qu'elle emmenait, de Julien d'Avila et de quelques autres personnes.

On fit ce qu'on put pour cacher son départ; mais on le connut, et cela excita de nouveaux murmures dans toute la ville. On l'accusa d'être étourdie, imprudente, d'aimer à courir et à se promener, et on lui donna toutes sortes de noms indignes. Ses amis avaient tâché de la détourner de ce voyage, qu'ils n'approuvaient pas; surtout l'évêque, qui s'en était plus affligé qu'un autre, parce qu'il n'aurait plus la consolation de la voir, et qu'il augurait mal de cette entreprise. Enfin d'autres disaient qu'il fallait voir

où de telles rêveries aboutiraient. Mais la fermeté de son esprit n'était pas accoutumée à s'étonner de ces sortes de choses : elle continua sa route, et, comme elle était en chemin, elle reçut un exprès qui lui apportait une lettre du propriétaire de la maison que Julien d'Avila avait achetée, par laquelle il lui mandait qu'il ne pourrait la mettre en possession de cette maison, les pères augustins, qu'il aimait beaucoup, et qui étaient proches voisins, voyant cette affaire avec peine.

Cette nouvelle la toucha vivement ; mais, pour ne point décourager ses compagnes, elle n'en parla point : après y avoir bien réfléchi, elle se rassura, et crut même que ce contretemps était un heureux présage.

Les mauvais chemins les firent arriver de nuit au bourg d'Aréval, où un prêtre de leurs amis leur avait fait préparer un logement chez des personnes dévotes. Comme le père Dominique Bagnez se trouvait en ce lieu par hasard, Thérèse le fit prier de venir la voir, afin de tout régler par ses avis. L'affaire lui parut facile à terminer. Le prieur des carmes de Médine, qui arriva le lendemain, l'assura que la maison qu'il avait achetée suffirait pour les commencements ; on approuva son expédient, et, après avoir conféré sur cela, il fut résolu que quatre des six religieuses resteraient dans une ville voisine. La sainte, accompagnée de deux autres religieuses, passa par Olmède, où était alors l'évêque d'Avila ; il la reçut avec grand plaisir, et au milieu de la nuit elle arriva enfin à Médine.

Elle avait vu sur sa route la propriétaire de la maison qu'on voulait lui louer ; elle l'avait tellement charmée par ses discours, que cette dame avait envoyé ordre à son homme d'affaires de sortir de la maison, et de prêter tous les meubles et tous les lits dont on aurait besoin pour l'établissement.

Julien d'Avila, qui était arrivé avant Thérèse, avait averti les pères carmes de sa venue, pour préparer tout ce qui concernait l'ornement du lieu ; de sorte

qu'au premier bruit que fit la voiture de la sainte, le prier et les religieux s'empressèrent de porter tout ce qui devait convenir à la maison nouvelle. Thérèse encouragea les travailleurs par ses paroles et par son exemple. La nuit ne fut pas bien longue ; car c'était la veille de l'Assomption. Comme on arrivait en foule des environs pour assister à un combat de taureaux, les rues se trouvaient pleines de monde, et l'on était fort étonné de voir des ecclésiastiques, des religieux et des religieuses porter ainsi au milieu de la nuit tant de paquets à la faveur des ténèbres ; les plaisanteries, les injures mêmes ne leur manquèrent pas. On arriva enfin dans une maison toute délabrée, où, après les formalités indispensables, on s'établit le mieux qu'on put.

Bientôt de tout le voisinage en accourut en foule, et l'on fut fort surpris qu'en une nuit on eût commencé et achevé un monastère. En peu de temps le concours du peuple fut si nombreux, que les religieuses durent se réfugier sous un petit escalier où elles entendirent la messe par les fentes de la porte, et se déroberent à la foule qui les accablait.

C'est ainsi que fut établi le monastère de Médine-du-Champ, en 1567, le jour de l'Assomption. On peut juger avec quel courage Thérèse conduisit cette entreprise.

Le succès la consola de toutes ses peines ; mais dans le temps où elle s'abandonnait au plaisir de voir Jésus-Christ adoré sur son autel, au milieu de ce nouveau sanctuaire, le démon éleva dans son âme une tempête semblable à celle qu'il avait formée à l'établissement du monastère d'Avila. Dieu, qui savait de quelle manière elle se conduisait dans ses combats, se plaisait à la voir lutter, pour se réjouir ensuite avec elle de ses victoires. Ainsi, de peur que les faveurs divines ne réveillassent en elle quelques complaisances trop humaines, les grandes grâces qu'elle reçut et les innocentes joies qu'elle goûta furent

toujours suivies d'épreuves qui la tinrent dans la dépendance et dans la crainte.

Après la messe elle sortit de son réduit pour examiner cette mesure, que pendant la nuit précédente elle n'avait pu bien reconnaître. Elle craignit que quelque hérétique caché n'outrageât l'eucharistie ; sa tristesse et son trouble augmentaient peu à peu ; elle se représentait les discours qu'on tiendrait d'elle, elle désespérait du succès de son entreprise ; la lumière céleste s'était éclipsée ; plusieurs pensées importunes la tourmentaient sur l'imprudence de son dessein ; elle commençait à douter si c'était Dieu qui le lui avait inspiré, et de là naissait en son âme une incertitude cruelle sur tout ce qui lui était arrivé durant le cours de sa vie. Car d'une seule illusion elle concluait que par le passé elle avait été toujours livrée à des illusions.

Il ne faut pas s'étonner que cet esprit sublime fût tout à coup sans courage et sans lumière, ni qu'après avoir méprisé les choses les plus difficiles, la seule pensée des difficultés l'effrayât. C'est ainsi que la sagesse divine se cache de temps en temps aux âmes éminentes, afin qu'elles connaissent ce qu'elles sont quand Dieu les fortifie, ou quand il les abandonne à elles-mêmes.

Thérèse renferma toute cette tempête dans le fond de son cœur pour ne point alarmer ses compagnes. Après avoir soutenu cette tentation depuis le matin jusqu'au soir, elle fut intérieurement éclairée ; Dieu lui fit connaître que cet orage était causé par le démon, et qu'elle devait se le persuader, puisque les autres religieuses étaient exemptes de ce trouble.

Cependant elle ne se contenta pas de désigner toutes les nuits quelques personnes pour adorer le saint Sacrement ; sa sollicitude la réveillait souvent, elle y venait elle-même.

Ce culte du saint Sacrement fut un des principaux motifs de ses fondations, et elle disait que rien ne lui

tenait tant à cœur que d'élever le plus qu'elle pourrait de trônes à Jésus-Christ sur la terre. Aussi sa dévotion au très saint sacrement fut cause que par la suite on rendit plus d'honneur à ce mystère, et que l'usage de la communion plus fréquente s'introduisit.

Après une semaine passée dans ces précautions pour empêcher la profanation des saints mystères, un vertueux marchand de Médine prêta à Thérèse la moitié d'un logis spacieux, jusqu'à ce que la nouvelle maison qu'on avait achetée fût entièrement disposée en monastère. La sainte fut visitée en ce lieu par quelques personnes pieuses, et entre autres par une nièce de l'archevêque de Tolède. Cette dame fut si contente et si touchée de la conversation de Thérèse, qu'en entrant chez elle son premier soin fut de faire le récit de tout ce qu'elle avait vu à sa fille, âgée d'environ dix-huit ans. Cette jeune personne sentit aussitôt un vif désir d'être carmélite; elle le déclara à sa mère, qui prit la même résolution qu'elle, et toutes deux vinrent s'offrir à notre sainte : avant de s'engager elles contribuèrent aux dépenses à faire pour la chapelle et le cloître des religieuses.

Au bout de deux mois, Thérèse se rendit au monastère, où le prieur des carmes faisait avancer les travaux, et où l'on envoyait d'abondantes aumônes qui servirent à payer les dettes. Cependant l'exemple de cette dame et de sa fille fit dans la ville tant d'impression, que plusieurs personnes de qualité, charmées de la beauté de cet état, voulurent s'y engager, et firent leur sacrifice avec un détachement si parfait, que Thérèse elle-même l'admira.

Après avoir surmonté toutes les difficultés de la fondation de Médine, l'établissement des monastères d'hommes l'occupa; elle en parla au père Antoine, prieur des carmes de la ville. Il goûta fort son dessein; mais comme elle remarqua qu'il n'était pas d'une constitution bien robuste, ni propre aux travaux d'une vie austère, elle ne le pressa pas beaucoup. Il lui dit

qu'un peu avant sa proposition il avait formé le projet de s'engager dans une vie plus pénitente, et qu'il était résolu d'entrer dans l'ordre des Chartreux. Thérèse s'en réjouit extrêmement, et l'exhorta à s'éprouver par des exercices d'une plus sévère discipline; il suivit son avis, et passa une année entière dans ces préludes de réforme.

Avant que Thérèse partit d'Avila, don Bernard de Mendoce, frère de l'évêque, lui avait parlé d'une donation qu'il voulait lui faire pour une fondation de carmélites. Il vint à Médine lui renouveler les mêmes offres pour l'établissement d'un monastère à Valladolid, et la pressa fort de ne pas différer de se mettre en possession d'une maison spacieuse, et d'un grand enclos qu'il lui donnerait dans cette ville. Notre sainte lui témoigna sa reconnaissance, mais ne savait comment satisfaire à l'empressement de cette dame chez qui elle avait demeuré six mois à Tolède, et qui la pria instamment de fonder un monastère à Malagon, dont la seigneurie lui appartenait. Don Bernard insistait toujours; et comme M^{me} Marie de Mendoce, sa sœur, devait emmener Thérèse avec elle, il voulut, avant son départ, passer un acte pour la donation de sa maison de Valladolid, et ne pas renvoyer sa liberté à un autre temps.

Pendant que Thérèse était à Médine, il y vint un religieux fort jeune encore, qui faisait ses études de théologie dans le collège des carmes de Salamanque. Il avait depuis peu reçu l'ordre de prêtrise, et il était venu à Médine pour accompagner un ancien religieux, qui dit de lui tant de bien à la sainte, et lui fit tant d'éloges de sa vertu, de sa ferveur et de sa pénitence, qu'elle conçut un grand désir de le voir.

L'ancien religieux le dit le lendemain à son compagnon. Le père Jean de la Croix, qui n'aimait nullement les visites, fut contraint néanmoins de se rendre aux instances qu'on lui faisait, et voir Thérèse. Elle ne l'eut pas plus tôt examiné pendant quelques

moments, qu'elle reconnut qu'il était propre à son dessein. Elle admira sa prudence et son courage dans une si grande jeunesse; et comme elle songeait au moyen de lui découvrir ses projets, il prévint lui-même sa pensée, et lui déclara qu'il se sentait appelé de Dieu à une vie plus austère que celle qu'il professait; et que ne pouvant suivre tous ses désirs dans l'ordre où il se trouvait engagé, il délibérait de se retirer parmi les chartreux, où, soutenu par l'exemple de ces fervents solitaires, et par le silence de leur retraite, il espérait que Dieu lui ferait la grâce de travailler plus efficacement et plus parfaitement à son salut.

La sainte remarquait de plus en plus en lui tant de talents et de mérites, et lui trouvait une sagesse et une doctrine si convenables à la conduite des couvents de sa réforme, que, ne pouvant plus retenir sa joie, elle lui découvrit à son tour le dessein qu'elle avait de fonder des monastères de carmes déchaussés, et le conjura d'attendre jusqu'à ce qu'il plût à Notre-Seigneur de lui donner une maison où il pourrait se consacrer à Dieu, et passer sa vie dans les exercices de la pénitence et de l'oraison; elle lui fit entendre qu'il ferait beaucoup mieux de travailler à la réforme de son ordre que de s'engager dans un autre.

L'éloquence de la sainte ne fit pas moins d'impression sur l'esprit du père Jean de la Croix que le mérite de ce grand religieux n'en avait fait sur elle. Il se rendit à ses conseils, et la pria seulement, pour contenter sa ferveur, d'exécuter son dessein au plus tôt.

Thérèse fut très satisfaite d'avoir rencontré pour ce nouvel édifice deux pierres fondamentales si bien choisies. Elle voulait néanmoins différer un peu pour éprouver davantage le père Antoine, à qui elle ne se fiait pas autant qu'au père Jean de la Croix. De sorte qu'une année s'écoula entre la fondation du monastère des religieuses de Médine et l'établissement du premier couvent des Carmes réformés.

Cependant Thérèse était invitée à aller visiter le couvent d'Alcala, où la béate qu'elle avait vue durant son séjour à Tolède avait fait un établissement de carmélites réformées. Elle partit donc de Médine avec M^{me} Marie de Mendoce, passa par Madrid, où l'on souhaitait fort de la voir, et descendit chez M^{me} de Mascareñas, qui avait été gouvernante du roi régnant Philippe II. Plusieurs dames s'y étaient rendues avec une extrême curiosité de connaître Thérèse et de découvrir dans sa personne quelque chose d'extraordinaire. Elle remarqua dans leur empressement, et à plusieurs paroles, qu'on attendait d'elle quelques entretiens d'une spiritualité peu commune. Aussi, dès qu'elle eut répondu aux premiers compliments, elle dit en s'asseyant : « Oh ! qu'il y a de belles rues dans Madrid ! » et elle engagea la conversation sur des sujets indifférents, qui n'avaient rien de surnaturel ni de sublime. Quelques dames moins éclairées perdirent une partie de la bonne opinion qu'elles avaient d'elle ; mais d'autres, plus habiles, ne laissèrent pas, au travers de ces innocents artifices, de démêler qu'il y avait en elle de très éminentes vertus.

La même chose lui arriva au monastère royal des religieuses déchaussées de Saint-François, où elle fut obligée d'aller avec la princesse Jeanne, sœur de Philippe II, fondatrice de ce couvent. Durant quinze jours que Thérèse demeura dans ce monastère avec la princesse, elle se déguisa si bien, qu'on ne vit rien en elle que de fort commun ; mais quelques personnes plus pénétrantes que les autres percèrent jusque sous les voiles de son ingénieuse modestie ; et l'abbesse, sœur de saint François de Borgia, dit en la voyant s'en aller : « Dieu soit béni de nous avoir fait voir une « sainte que nous pouvons imiter ; car sa vie est la « plus commune du monde. Elle parle, elle mange, « elle dort, elle marche comme nous ; sa conversation « est simple et sans ostentation, et l'on voit néan- « moins que Dieu est bien avant dans son cœur. »

La sainte se rendit à Alcalá, pour faire plaisir à M^{me} de Mascaregnas; elle embrassa toutes les religieuses avec des sentiments d'une véritable tendresse, comme si elles avaient été ses propres filles, et les excita pendant un séjour de deux mois à une telle ferveur, qu'elle leur inspira la régularité de sa réforme; elles l'ont toujours gardée depuis.

Du monastère d'Alcalá, Thérèse vint à Tolède, où la dame chez qui elle avait déjà passé six mois l'attendait, afin de prendre les mesures pour un établissement de carmélites réformées à Malagon. Quelque envie qu'eût la sainte de multiplier ses fondations pour la gloire de Dieu, elle se refroidit un peu pour celle-ci, quand elle réfléchit que la ville était trop petite pour y fonder un monastère sans revenus. Elle consulta, selon sa coutume, quelques théologiens, entre autres le père Dominique Bagnez. Comme elle vit qu'il faisait valoir le concile de Trente, qui permet les revenus en ces occasions, et que d'ailleurs cette dame la sollicitait fortement, elle consentit à ce qu'elle voulut.

Après avoir fait venir d'Avila cinq religieuses, elle fut conduite à Malagon par cette dame. Le monastère n'y étant pas encore tout à fait préparé, elles se retirèrent dans le château, d'où elles sortirent huit jours après, le dimanche des Rameaux, et se rendirent en procession à l'église, où elles entendirent la messe et le sermon. De là elles accompagnèrent le saint Sacrement jusqu'au lieu de leur retraite, se tenant cachées, selon leur coutume, sous leurs voiles noirs qui les couvraient; et c'est ainsi qu'à la vue de toute la ville, charmée d'un spectacle si touchant, elles entrèrent dans le troisième monastère fondé sous l'invocation de saint Joseph. Le lieu n'était pas très convenable, et le bruit de la place voisine le rendait peu propre au silence de la prière. Ainsi, grâce aux libéralités de la fondatrice, et aux travaux de Thérèse, qui portait elle-même les fardeaux et les matériaux pour la con-

struction d'un lieu plus commode, Dieu fit la grâce à ses religieuses d'y entrer au bout de quatorze jours, quoique les architectes eussent dit que cet ouvrage durerait six mois.

Quand Thérèse arriva à Malagon, elle fut attaquée d'un violent rhumatisme et d'une douloureuse contraction de nerfs. Cependant, dès qu'il fallut travailler, elle se sentit guérie : lorsque tout fut achevé, comme pour mieux faire voir la conduite de la providence divine, ses douleurs recommencèrent, et elle fut obligée de se mettre au lit.

Cette réforme de son ordre réussissait trop bien pour ne pas continuer à la propager. Elle pensa donc à la fondation de Valladolid, où don Bernard de Mendoce lui avait donné une grande maison et des domaines. Mais elle fut fort affligée d'apprendre qu'il était mort subitement à Ubède, sans pouvoir achever sa confession, quoiqu'il donnât de grands témoignages de pénitence. Elle pria Dieu instamment de répandre sur lui ses miséricordes; et durant sa prière elle se sentit portée à croire que cette âme serait délivrée des flammes qui la purifiaient, le jour où l'on dirait la première messe dans le nouveau monastère. Elle partit de Malagon, où elle avait séjourné deux mois, sans s'arrêter à la fondation qu'elle voulait faire à Tolède; et après avoir passé à la hâte par Avila et par Médine, elle se rendit à Valladolid avec six religieuses qu'elle avait prises dans ses couvents. Elles y arrivèrent très fatiguées. Le lieu destiné pour l'établissement lui déplut, quoiqu'il fût fort agréable; mais il fallait y faire beaucoup de dépenses, et d'ailleurs il y passait une rivière qui pouvait nuire beaucoup à sa santé. Elle n'en dit mot néanmoins, et la première messe y fut célébrée le second dimanche du mois d'août.

Julien d'Avila, qui la célébrait, s'aperçut, en donnant la communion à la sainte, qu'elle était tout absorbée dans une profonde méditation; et depuis

elle raconta qu'en ce moment elle avait été éclairée sur la délivrance de don Bernard de Mendoce.

Comme ce lieu était très malsain, et que tout le monde y tombait malade, M^{me} Marie de Mendoce demanda que cette maison lui fût cédée, et en donna une autre bien plus commode, où elle fit pour l'établissement plusieurs dépenses. La petite communauté de religieuses fut conduite solennellement à la maison nouvelle, d'où elles répandirent la bonne odeur de leurs vertus, qui ranimèrent la piété des habitants.

Les exemples de Thérèse y contribuèrent plus que tout le reste. Elle s'acquit dans cette ville une si grande réputation, que ses sentiments étaient des lois, et l'on n'osait penser autrement qu'elle.

Elle reçut à Valladolid une lettre qui l'invitait à travailler à la fondation du monastère de Tolède. Elle laissa le nouvel établissement en bon ordre, et revint à Avila pour y passer un peu de temps.

LIVRE QUATRIÈME

Premier établissement des carmes réformés. — Fondation d'un monastère à Tolède. — Sainte Thérèse est outragée dans une église. — Pauvreté de ses sœurs. — Établissement du couvent de Pastrane. — Elle va à Albe et à Médine, retourne à Pastrane. — Trait d'humilité et de douceur. — Érection du monastère de Salamanque et de celui d'Albe. — Guérison miraculeuse d'une malade. — La sainte est chassée du couvent de Médine, et y est bientôt rappelée comme prieure, d'où elle est envoyée en la même qualité à Avila. — État de ce monastère. — Elle triomphe des obstacles et y fait revivre la régularité. — Fondation de Ségovie. — Rappel des religieuses de Pastrane. — Établissement de la réforme à Véas.

Un gentilhomme d'Avila nommé don Raphaël, à qui sainte Thérèse n'avait jamais parlé, ayant appris qu'elle voulait fonder un monastère de carmes réformés, lui offrit une maison dans un hameau d'environ vingt feux, où demeurait un receveur des biens qu'il possédait en ces quartiers-là. Thérèse en loua Dieu, remercia ce gentilhomme, et comme elle était sur le point d'aller à Médine pour se rendre ensuite à Valladolid, elle lui promit de voir cette maison en passant. Elle y arriva un peu avant la nuit, et trouva la maison si sale, qu'elle ne put se résoudre à y coucher.

Après avoir jeté les yeux sur cette pauvre mesure,

elle en imagina la distribution. En arrivant à Médine, elle fit au père Antoine une description exacte du lieu qu'elle avait visité, et lui demanda s'il pourrait se résoudre à y passer quelque temps pour commencer cette œuvre. Ce père répondit qu'il était prêt à y aller, et à demeurer même, s'il le fallait, dans une étable.

Elle y envoya alors le père Jean de la Croix, pour que, sous sa direction, on rendit la maison un peu plus logeable.

Le père Jean de la Croix ne fut ni surpris ni découragé à la vue d'une si triste demeure. Comme il n'avait dans l'esprit que des idées de mortification et de pénitence, il ne conçut point d'autres moyens d'orner son nouveau monastère que d'y mettre beaucoup de croix et de têtes de mort.

Le père Antoine se rendit bientôt, avec deux religieux de son couvent, auprès du père Jean de la Croix, et commença à instruire avec lui les habitants du voisinage, et à les édifier par la vie la plus austère et la plus pénitente.

La sainte se rendit à Tolède le 24 mars 1569, et alla loger chez la sœur du duc de Medina-Cœli, chez qui elle avait déjà demeuré. Pendant deux mois, toutes ses démarches furent inutiles ; enfin elle obtint du gouverneur de la ville la permission qu'elle demandait, à condition que le monastère n'aurait ni rentes ni fondateur. La sainte ne laissa pas de regarder son ouvrage comme achevé, quoiqu'elle n'eût alors que quatre ou cinq ducats pour toute fortune. « Ce n'était pas grand'chose, dit-elle, que Thérèse et « si peu d'argent ; mais Dieu, Thérèse et quatre ou « cinq ducats, c'est beaucoup. » Elle acheta deux tableaux, et quelques meubles tous des plus simples ; mais il s'agissait d'avoir une maison, et là était la plus grande difficulté. Comme elle y songeait, un religieux de Saint-François, d'une rare vertu, lui envoya un jeune homme qu'il confessait, avec ordre

d'offrir ses services à la sainte pour sa fondation. Quoiqu'il fût pauvre, et parût n'avoir ni le crédit ni la prudence nécessaires pour conduire et pour presser une affaire de cette nature, Thérèse comprit que ce saint religieux ne lui aurait pas envoyé une personne inutile, et le pria de lui chercher et de lui trouver une maison. Bien des gens habiles n'avaient pu y parvenir ; mais Andrade, dès le lendemain, apporta les clefs d'une maison commode qu'il avait louée. Elle y fit porter aussitôt ses meubles, qu'un enfant, dit-elle, aurait portés tous sans être très chargé ; elle emprunta des ornements pour les saints mystères, et, afin de rendre solennels les exercices du monastère, y porta une de ces sonnettes dont on se sert à la messe, à l'élévation ; elle n'avait pas de plus grosses cloches. On ne trouva dans cette petite maison qu'une seule chambre qui pût être consacrée en chapelle. Le lendemain, le père prieur des carmes mitigés vint d'assez bonne heure dire la messe. Au son de la petite cloche, on assembla quelques personnes propres à être témoins de la prise de possession, le 14 mai 1569, et ce monastère fut établi sous le titre de Saint-Joseph.

Une vive opposition s'étant déclarée dans la ville, toute surprise d'un événement si singulier, défense fut faite de célébrer les saints mystères dans le nouveau monastère jusqu'à ce que le nouveau gouverneur, alors absent, eût fait connaître qu'il l'avait autorisé.

Obligée d'aller entendre la messe au dehors, Thérèse était un jour dans un coin retiré d'une église, enveloppée de son manteau pour n'être pas connue. Une femme ayant perdu un de ses souliers, et croyant que la sainte le lui avait dérobé, prit celui qui lui restait, et se jetant sur elle avec colère, lui en donna plusieurs coups sur la tête. Thérèse, quoique fort maltraitée, ne lui dit pas un mot ; elle conserva sa patience ordinaire, et se tournant seulement vers ses compagnes qui s'approchèrent : « Dieu bénisse, dit-

« elle, cette bonne femme, j'avais déjà bien mal à la tête. »

Quand le nouveau monastère ne fut plus inquiété, les religieuses y goûtèrent toutes les consolations promises aux âmes fidèles et véritablement détachées de la terre. Mais leur pauvreté fut extrême, jusqu'au moment où les aumônes leur permirent d'apaiser leur faim et de se garantir du froid. Plus tard un riche habitant de la ville acheta pour elles une grande maison.

Dès que ce nouveau monastère fut en état de les recevoir, Thérèse y conduisit ses religieuses, que la même ferveur et le même détachement des biens terrestres soutenaient toujours.

L'austère régularité se perfectionnait admirablement de jour en jour, et l'obéissance s'y gardait tellement à la lettre, que les supérieures étaient obligées de veiller prudemment sur ce qu'elles exigeaient de leurs religieuses ; car le moindre signe était aussitôt pris si sérieusement, qu'un jour la communauté se trouvant près d'un fossé plein d'eau, et la prieure ayant dit en riant à une de ses filles pour l'éprouver : « Vous jetteriez-vous là dedans si je vous le disais ? » la religieuse y fut plongée si promptement, qu'après qu'on l'eut retirée il fallut changer tous ses habits.

Le jour de la Pentecôte, toutes les réparations du couvent ayant été terminées la veille, Thérèse, accablée de fatigue, était au réfectoire avec les sœurs, mais ne pouvait manger, tant elle se trouvait heureuse d'être débarrassée des ennuyeuses occupations dans lesquelles elle venait de passer les quinze derniers jours. Tout à coup on entendit frapper rudement à la porte, et on lui amena un courrier de la princesse d'Éboli, qui la pria instamment de partir aussitôt pour venir fonder un monastère à Pastrane. Thérèse, qui jouissait en paix de son ouvrage, reçut avec chagrin cette lettre ; car l'établissement de Tolède, encore nouveau, semblait exiger sa présence.

Cependant la chose pressait ; le prince Ruygomez, mari de cette princesse, était favori du roi ; il fallait l'engager dans ses intérêts, afin que par son crédit il lui attirât la protection du souverain dans les différentes contrariétés qui menaçaient souvent ses saintes entreprises. Elle s'adressa dans sa prière à Jésus-Christ, qui lui fit entendre qu'elle devait partir, et porter avec elle ses institutions et sa règle. Elle voulut encore avoir l'avis de son confesseur, sans lui rien dire de sa révélation. Il lui conseilla le voyage, et elle partit le lendemain de la Pentecôte, le 30 mai 1569. Les suites ont fait voir que quand Dieu lui inspira de se mettre en chemin pour Pastrane, il avait en vue des choses plus importantes que l'établissement d'un couvent de carmélites. Elle passa par Madrid, et vint descendre, selon sa coutume, chez M^{me} de Mascareñas, dont la maison tenait au couvent des religieuses de Saint-François, qu'elle avait fondé. Cette dame avait alors chez elle un ermite fort respecté à la cour, Ambroise Marian, à qui elle avait donné une chambre écartée dans son palais. Elle dit à Thérèse qu'elle ne pouvait arriver plus à propos, et qu'elle voulait lui faire voir un homme d'une éminente vertu et d'un rare mérite, qui souhaitait fort de la connaître, et dont elle serait très contente.

Thérèse, dans la conversation qu'ils eurent ensemble, lui fit lire la règle et les constitutions de sa réforme. Il les lui demanda pour les relire en son particulier, et les communiqua à son compagnon le frère Jean. Tous deux y trouvèrent le véritable genre de vie qu'ils cherchaient depuis si longtemps. Ils en conçurent une extrême joie, et le lendemain matin ils déclarèrent à M^{me} de Mascareñas qu'ils étaient résolus d'embrasser la réforme des carmes déchaussés. Cette dame vint aussitôt apprendre une si agréable nouvelle à Thérèse, qui, transportée de joie d'avoir acquis à son ordre deux hommes d'une vertu si rare, en rendit à Dieu mille actions de grâces.

Lorsqu'elle retourna le lendemain voir le père Marian, elle lui témoigna sa joie. Le père Marian lui répondit que non seulement il était prêt à se consacrer à Dieu parmi les carmes réformés, mais même à céder à l'ordre un ermitage que le prince Ruygomez lui avait donné : c'était un lieu commode, solitaire, et très propre à fonder un couvent. Thérèse accepta ce qu'il proposait. Elle écrivit à l'évêque d'Avila pour solliciter auprès des deux provinciaux la permission de cet établissement. Elle dit au père Marian d'en attendre la réponse à Madrid avec le frère qui l'accompagnait, Italien comme lui, très simple et très détaché du monde, et elle prit le chemin de Pastrane avec quelques-unes de ses religieuses.

Le prince et la princesse la reçurent très bien, et la logèrent avec ses sœurs dans l'appartement le plus retiré de leur palais, tandis qu'on bâtissait la maison destinée pour le monastère, qui après quelques difficultés et quelques entraves, fut établi le 9 juillet 1569, sous le titre de Notre-Dame de la Conception.

Cependant le père Marian et son compagnon, ayant reçu des provinciaux des carmes leur permission, se rendirent à Pastrane avec un autre père du même ordre qui voulait aussi embrasser la réforme. Cette arrivée donna beaucoup de joie à la sainte, qui pourtant eut besoin de toute sa force et de toute sa prudence pour ménager l'esprit du prince, et le porter à la fondation des carmes. Il donna des pièces d'étoffe pour les habits des nouveaux religieux. Thérèse et ses compagnes les taillèrent et les ajustèrent. La vêtue se fit dans la chapelle du château, où le père carme mitigé fit une éloquente prédication. Un gentilhomme qui y assista fut si soudainement frappé de ce spectacle, qu'il voulut s'unir à ces fervents solitaires. Dès lors les couvents des carmes réformés se multiplièrent, et Thérèse ne s'en mêla plus.

Comme elle se préparait à retourner à Avila, François Velasquez, et sa femme Thérèse Delays, la solli-

citèrent par l'entremise de sa sœur, M^{me} Dahumade, de venir faire à Albe une fondation. Elle se rendit à leurs prières, et alla les voir, mais ne put alors rien régler, parce qu'ils exigeaient d'elle des conditions trop onéreuses à l'établissement. Elle revint à Médine, et ensuite à Pastrane, pour assister à la profession du père Marian, qui fit son sacrifice avec une générosité vraiment héroïque. De là elle fut obligée de se rendre encore à Tolède, où l'on pratiquait toujours les plus éminentes vertus.

C'était pour Thérèse un sujet de joie de visiter souvent ce monastère, où tout répondait à sa ferveur. Une demoiselle de quarante ans, très riche, vint lui demander l'habit et lui faire une donation de tous ses biens, qu'elle lui fit accepter avant même son engagement. Thérèse, pour l'éprouver, lui représenta que si elle n'était pas propre à l'austérité de leur vie, on la renverrait sans ménagement, et sans que sa donation pût l'empêcher. Cela ne la rebuta point; elle déclara volontiers s'exposer à ce risque pour la gloire de Dieu. Thérèse reçut ensuite une autre fille fort pauvre, et dit hautement qu'elle donnait entrée à cette seconde fille avec encore plus de joie qu'elle n'en avait eu en recevant celle qui était riche. Nulle considération humaine ne la déterminait et ne lui faisait impression.

Quelque progrès que fit sa réputation, et de quelque utilité que fût son séjour à Tolède, la jalousie ne laissait pas d'agir quelquefois contre elle. Un homme vint la demander un jour, et lui dit au parloir mille paroles outrageantes : il l'appela orgueilleuse et hypocrite. Elle l'écouta paisiblement tant qu'il voulut, et il s'en alla sans qu'elle lui eût rien répondu. Le confesseur du couvent, qui fut informé de cette aventure, voulut lui dire, pour la consoler, qu'il ne fallait pas s'arrêter aux discours d'un extravagant. « Oh ! mon « père, reprit Thérèse, n'appellez pas fou, je vous « prie, un homme qui m'a si bien dit mes vérités. »

Quand elle fut prête à partir de Tolède, un père

jésuite des plus célèbres de Salamanque lui écrivit qu'il était avantageux de faire en cette ville un établissement de sa réforme, et qu'il lui conseillait de s'y rendre. La sainte y avait déjà pensé, et, cet avertissement l'ayant déterminée, elle revint à Avila, d'où elle écrivit à ce père pour obtenir la permission de l'évêque, qui n'eut pas de peine à l'accorder. Il savait déjà les progrès et l'utilité de ce nouvel institut. On chercha secrètement une maison, qui fut louée sans qu'on le sût. L'affaire fut conduite avec prudence, de crainte qu'elle ne fût divulguée, car Thérèse a toujours été persuadée que pour ne point exciter la jalousie, elle ne devait faire connaître ses desseins que lorsque tout était en état d'être accompli. Elle partit donc d'Avila avec une seule religieuse, parce qu'il lui semblait inutile et plus prudent de n'en pas mener un grand nombre. Elle porta avec elle une grande provision d'espérance, mais fort peu d'argent; et elle arriva à Salamanque la veille de la Toussaint de l'année 1570, après avoir souffert bien des fatigues et parcouru bien des mauvais chemins.

Dès qu'elle fut à l'hôtellerie, elle envoya chercher le marchand qui lui avait loué la maison. Elle le chargea de mettre aussitôt les lieux en bon ordre, et s'y rendit elle-même vers le soir. Le recteur des jésuites, qui l'avait fait venir, lui envoya quelques frères pour travailler à ce qu'il y avait à faire, et mettre la chapelle en état d'y célébrer décemment la messe. Le lendemain de grand matin on prit possession; le saint sacrifice fut offert, et l'on donna au monastère le nom de Saint-Joseph.

Après un séjour de deux mois à Salamanque, Thérèse partit pour Avila, où elle reçut des lettres d'Albe qui lui apprenaient que Velasquez et sa femme acquiesçaient à ses raisons pour l'établissement du monastère. Thérèse y retourna. Le mari et la femme donnèrent un revenu suffisant, outre leur maison, et allèrent demeurer dans une autre. Depuis la fonda-

tion de ce couvent, le duc et la duchesse d'Albe allèrent visiter la sainte, et conçurent pour elle et pour ses filles une tendre inclination, aussi bien que pour les carmes réformés. Ainsi Thérèse acquit à son ordre de puissants protecteurs, qui dans toutes les occasions ont témoigné par leurs discours et par leurs œuvres leur attachement pour cet ordre qui se glorifie de leur appui.

Après la fondation du monastère d'Albe, Thérèse fut deux ans sans en faire d'autres.

Elle se ressentait toujours des maladies qu'elle avait eues : des vomissements toutes les nuits, souvent des maux de cœur et des coliques, une espèce de paralysie qui de temps en temps la prenait à la tête et aux bras. Comme elle était quelquefois obligée de se mettre en chemin avec ces incommodités, elle souffrait alors beaucoup ; car, outre sa pauvreté, qui la faisait manquer de bien des choses, il fallait encore essayer les difficultés et les dangers de la route, les pluies, les neiges, les vents, les orages, les chaleurs. Il lui arriva plusieurs fois de souffrir tout le jour la pluie ou la neige, et de faire plusieurs lieues sans trouver de bourgade ni de couvent, et de rencontrer ensuite de mauvaises hôtelleries où il n'y avait pas de feu pour la chauffer et sécher ses habits, où même on ne trouvait rien à manger ; et pour se reposer de toutes ses fatigues, se mettre sur un lit dur et sans toit, d'où l'on pouvait voir le ciel ; partir ensuite au point du jour encore toute mouillée, et ses habits percés de l'eau qui était tombée sur elle. Elle eût beaucoup mieux aimé ne sortir jamais et ne point quitter sa chère solitude ; mais son général lui avait ordonné de fonder autant de monastères qu'elle pourrait ; et Jésus-Christ lui-même lui commandait tous ces voyages, dont elle ne fit pas un sans inspiration divine bien avérée et sans ordre exprès de ses confesseurs. Cependant bien des gens qui ne voyaient pas ce feu continuel qui la dévorait pour la gloire de

Dieu, et ne remarquaient en elle qu'une simple femme, parlaient de temps en temps assez désavantageusement de sa conduite; mais aujourd'hui que toute la terre reçoit de si grands fruits de ses courses laborieuses, elles sont devenues les plus grandes preuves de son courage et de sa sainteté.

Durant ces deux années de repos, elle alla à Salamanque, où ses filles étaient dans la plus grande pauvreté; on les changea d'habitation, et elles furent mises dans un endroit commode, où la présence de leur mère leur attira beaucoup de bénédictions et d'aumônes.

Le comte et la comtesse de Moterei avaient obtenu des supérieurs que quand Thérèse viendrait à Salamanque, elle descendrait chez eux. Un jour le comte et la comtesse la supplièrent de visiter une malade qui leur était fort chère. C'était la femme du gouverneur de leurs enfants. Les médecins n'avaient aucun espoir de la sauver. Thérèse ne manqua pas de l'aller voir, s'approcha de son lit, et mit la main sur sa tête; cette mourante se réveilla en sursaut, et s'écria: « Qui est-ce qui me touche? Ah! que je me porte bien maintenant! » La sainte lui fit signe de ne rien dire; mais la malade continua toujours à lui témoigner sa reconnaissance. Tous ceux qui étaient présents rendirent mille actions de grâces à Thérèse de cet événement, et elle répondait: « Ne prenez pas garde à cela, Messieurs; ne voyez-vous pas que cette pauvre dame rêve? » Au même instant la malade se leva et se trouva parfaitement guérie.

Peu de temps après elle fut obligée de se rendre à Médine pour régler quelques différends entre les religieuses et les parents d'une novice. Comme elle approuva la conduite des religieuses, celui sous l'autorité duquel était ce couvent lui ordonna d'en sortir, ce qu'elle fit aussitôt et sans hésiter, et revint à son couvent d'Avila. A cette époque le pape Pie V venait de nommer des visiteurs pour tous les ordres reli-

gieux. Le père Ferdinand, dominicain, homme d'une rare sagesse et d'une vertu distinguée, avait été choisi comme visiteur des carmes.

Quoiqu'il connût déjà Thérèse de réputation, il l'estima davantage quand il l'eut vue.

Il l'envoya en qualité de prieure à Médine, d'où on l'avait chassée, et où elle avait été élue par les suffrages unanimes des religieuses. Trois mois après, ce même père la fit revenir à Avila pour être prieure du monastère mitigé de l'Incarnation. Quelque peine qu'elle éprouvât à diriger une maison qui ne suivait point sa réforme, elle ne balança pas, et s'étant rendue à Saint-Joseph d'Avila, elle y fit vœu entre les mains du père visiteur d'observer la règle de la réforme en quelque lieu que l'obéissance l'obligeât d'aller, et signa cet engagement le 13 juillet 1571. Le père visiteur accepta sa déclaration, et fit inscrire Thérèse au nombre des religieuses conventuelles du nouveau monastère de Salamanque après l'avoir reconnue dégagée de celui de l'Incarnation, quoiqu'elle vint d'en être élue prieure par le visiteur même, et par les pères de son ordre.

Dans la visite que le père Ferdinand avait faite au couvent de l'Incarnation, il avait vu le besoin qu'il avait d'une prieure habile pour en rétablir le spirituel et le temporel, et Thérèse lui avait paru très propre à atteindre ce but.

Cette élection fit beaucoup de peine aux religieuses, que l'on n'avait point consultées, et d'ailleurs elles craignaient que la sainte ne vint leur interdire beaucoup de choses qu'elles s'étaient permises depuis longtemps. Enfin Thérèse fut conduite au monastère, et l'on ne saurait exprimer le trouble que son arrivée y excita. Quelques religieuses, en très petit nombre, se soumirent; mais les autres se répandirent en plaintes, en murmures, et réclamèrent contre cette nomination.

Thérèse les réunit, leur parla avec tant de dou-

ceur, de force et de charité tout à la fois, que l'ordre se rétablit et que toutes se soumirent avec empressement. Bientôt, malgré les oppositions et les obstacles, l'ordre et la régularité succédèrent aux désordres qui s'étaient introduits.

Cependant, quoique cette administration exigeât d'elle beaucoup de vigilance et de soins, son zèle s'étendait à tous les monastères qu'elle avait établis, et du fond de sa retraite elle les dirigeait tous. Elle fut même obligée, après deux années, de se transporter, par ordre du visiteur, à Salamanque, où ses religieuses sollicitaient sa présence. Un jour qu'elle y était en oraison, elle reçut une forte inspiration de Jésus-Christ d'aller fonder un couvent à Ségovie. La chose lui paraissait impossible, parce que le visiteur voulait qu'elle revint au plus tôt à l'Incarnation, où elle était nécessaire. Elle lui en écrivit néanmoins sans lui parler de son inspiration, et il y consentit.

Ayant obtenu la permission de l'évêque, elle fit louer une maison, et, prenant avec elle quatre religieuses, elle arriva à Ségovie, et le monastère fut fondé le jour et sous le titre de Saint-Joseph. La messe y fut célébrée le 19 mars 1574. L'absence de l'évêque suscita à notre sainte quelques contrariétés ; mais elle ne s'en émut pas, et persuadée qu'à son retour tout s'expliquerait, elle envoya Julien d'Avila et un autre prêtre pour ramener à Ségovie toutes les religieuses de Pastrane. Voici à quelle occasion.

Le prince Ruygomez, duc de Pastrane, était mort à Madrid le 29 juillet de l'année précédente 1573. Il avait été assisté par le père Marian et le père Balthasar de Jésus, prieur de Pastrane. La princesse d'Éboli, sa femme, excessivement affligée de cette mort, et ne consultant que l'impétuosité de son caractère, voulut entrer en religion, et demanda l'habit de carmélite ; mais comme, en prenant cet austère costume elle n'avait déposé ni son orgueil, ni son désir de dominer, ni son amour du faste, ses

exigences mirent bientôt aux plus pénibles épreuves la patience des religieuses. Les choses en vinrent à un tel point, que sainte Thérèse jugea nécessaire de les retirer de Pastrane et de les appeler à Ségovie.

Quand les trois années de ses fonctions de prieure du monastère de l'Incarnation d'Avila furent près d'expirer, elle partit, quoique avec peine, et laissa prieure à Ségovie celle qui l'avait été à Pastrane. A son arrivée elle trouva les religieuses de l'Incarnation dans un grand mouvement pour tâcher d'obtenir qu'elle continuât d'être leur prieure. Elles ne purent cependant réussir, et pleurèrent amèrement le départ de celle dont l'entrée leur avait causé tant d'inquiétudes. Trois années après, elles l'élurent pour leur prieure et sollicitèrent les provinciaux, le visiteur, les puissances séculières, et même écrivirent au roi pour faire maintenir cette élection. Mais à cette occasion elles furent violemment persécutées : on les réduisit au pain et à l'eau ; on les excommunia même assez peu juridiquement ; Thérèse fut comprise dans ces procédures.

Lorsque les trois années de prieure dont nous parlons furent expirées, il n'est pas surprenant qu'elle sentit quelque peine à quitter. Elle s'en retourna au monastère de Saint-Joseph, où elle fut mise à la tête de ses chères filles avec une joie universelle et un consentement unanime. Pendant qu'elle était encore prieure de l'Incarnation, durant le peu de séjour qu'elle avait fait à Salamanque, une demoiselle qui demeurait à Veas, sur les confins de l'Andalousie, lui avait écrit pour la presser instamment de s'y rendre, et de venir y fonder un monastère. La chose avait paru très difficile à Thérèse ; mais pour ne pas s'opposer à l'ordre de son général, elle avait envoyé au père visiteur la lettre de cette demoiselle. Il lui avait répondu qu'il fallait consentir à de si pieux désirs, et partir quand on aurait obtenu la permission de l'ordinaire. Cette permission fut accordée ; et

quand la sainte fut affranchie de toutes les affaires qui l'avaient embarrassée, quand elle eut fait revenir les religieuses de Pastrane, établi celles de Ségovie, déposé le gouvernement de l'Incarnation, elle se rendit à l'appel de cette demoiselle, qui se nommait Catherine de Sandoval. Pendant sa jeunesse, et à l'âge de quinze ans, elle avait donné dans un tel excès de vanité, que jamais personne n'avait poussé plus loin les sentiments de l'orgueil. Sa naissance, sa fortune et son ambition l'avaient aveuglée, l'éclat de sa beauté l'avait éblouie ; les applaudissements continuels du monde l'avaient étourdie. Tandis qu'elle se livrait à l'égarement de ses pensées, un jour qu'elle était dans une chambre, elle regarda un crucifix dont elle lut l'inscription ; elle jeta ensuite les yeux sur le Christ, et cette vue fut accompagnée d'un rayon de grâce si vif et si perçant, qu'aussitôt toute sa vanité s'évanouit. Une lumière soudaine l'enflamma d'un violent amour pour le Sauveur ; elle vit sa propre faiblesse, à laquelle succédèrent aussitôt un désir ardent de souffrir, un profond mépris d'elle-même, et une haute idée des avantages de l'obéissance.

Depuis ce jour, elle s'imposa des règles et des heures pour prier, elle affligea son corps par les rigueurs de la pénitence, et pendant trois ans elle donna des marques d'un très grand mépris du monde.

En même temps que Dieu la toucha, il lui inspira l'envie de se faire religieuse ; mais elle avait beau en demander le consentement à ses parents, ils le lui refusaient toujours. Elle continua de vivre dans les exercices de la mortification et de la retraite, autant qu'elle put, et passait les nuits en prière, parce que durant le jour on ne lui en laissait pas la liberté. Souvent il arrivait qu'en se mettant en oraison à dix heures du soir, elle y demeurait jusqu'au jour. Son père et sa mère moururent, et elle commença alors à songer à la fondation d'un monastère pour s'y retirer ; mais peu après leur mort elle fut attaquée

d'une complication de maladies fort graves qui la tinrent au lit pendant dix ans. Ses amies se moquaient un jour de son projet de fondation et de son dessein de se faire religieuse. « S'il plaisait à Dieu, leur « répondit-elle, que je fusse guérie dans un mois, ne « croiriez-vous pas qu'il approuve ce que je sou- « haite? » Dès ce moment elle commença d'instantes prières pour demander à Dieu, ou qu'il la guérit de ses maux, ou qu'il lui ôtât les désirs de religion ou de fondation. Avant que le mois fût passé sa santé se rétablit parfaitement, et ce fut en ce temps qu'elle avait écrit à notre sainte la lettre dont nous avons parlé.

Thérèse, qui était informée de toute cette histoire, dit que c'était avec de telles âmes qu'elle aimait à entrer en communication. Elle partit aussitôt d'Avila, passa par Tolède, et y prit quelques religieuses. Elle fut attaquée à Malagon d'une fièvre ardente; et ayant dit à Dieu dans sa prière : « Comment pourrai-je, « Seigneur, supporter ce mal et continuer mon che- « min ? » elle fut tout à fait guérie.

Lorsque la sainte arriva à Veas, la demoiselle dont nous avons parlé jouissait d'une santé robuste, et son exemple avait persuadé à une sœur plus jeune qu'elle de s'engager dans la même réforme. Thérèse et ses filles furent conduites chez les deux sœurs, solennellement en procession, par les prêtres revêtus de leurs surplis et avec la croix, et furent reçues avec toute la joie que pouvaient ressentir des personnes qui les souhaitaient depuis tant d'années. Le monastère fut établi le jour de Saint - Mathias en 1574. L'ainée des deux sœurs désirait être mise au nombre des converses; mais Thérèse ne le voulut pas, et crut devoir à ses vertus de refuser ce qu'elle demandait.

LIVRE CINQUIÈME

Fondation de Séville et de Caravaque. — Extrait d'une lettre de sainte Thérèse à son frère. — Persécution. — Sa résignation. — Rétablissement de la paix dans l'ordre. — La sainte fait une chute et se blesse. — Sa patience dans ses souffrances. — Elle écrit le *Château de l'âme*. — Opinions des inquisiteurs sur ses ouvrages. — Fondations des monastères de Villeneuve-Laxave, de Palence et de Sorie. — Retour à Avila. — Établissement de Grenade et de Burgos. — Difficultés vaincues. — Retour à Albe. — Sa mort. — Introduction de sa réforme en France. — Sa canonisation.

Les carmes et les carmélites de la réforme n'avaient point encore de supérieurs particuliers, et vivaient sous l'autorité des carmes de l'observance mitigée. Mais, par une conduite spéciale de la Providence, le père Jérôme Gratien, religieux de la réforme, fut nommé commissaire et visiteur apostolique des carmes des deux observances dans l'Andalousie.

Depuis longtemps il avait entendu parler de Thérèse, qu'il souhaitait fort de connaître. Comme il sut qu'elle était à Veas, il s'y rendit; et dès cette première entrevue ils formèrent entre eux cette union de sentiments qui les intéressa l'un pour l'autre dans toutes les occasions où, par la suite, leur zèle pour la gloire de Dieu et pour les progrès de leur ordre les mit à de si rudes épreuves.

A peine le père Gratien était-il arrivé à Veas, que le nonce Hormanet l'envoya querir pour le faire aussi visiteur de la Castille, à la place du frère Ferdinand, qui se déposait ; mais avant de partir de Veas, il pria Thérèse d'aller fonder un monastère à Séville, où elle était fort souhaitée ; il l'assura que les aumônes y abonderaient, et que l'archevêque le protégerait. La sainte y consentit pour lui plaire, quoiqu'elle n'approuvât pas fort ce projet, et elle hâta son voyage à cause des chaleurs qui s'avançaient. Elle se mit en chemin, après avoir choisi pour l'accompagner six religieuses très propres à partager avec elle les peines qu'elle devait souffrir. Elles en eurent, en effet, beaucoup.

Lorsqu'il leur fallut passer dans un bac la rivière de Guadalquivir pour arriver à Cordoue, les chariots ne purent descendre à l'endroit où le câble était tendu, et l'on fut obligé de prendre plus bas, en se servant néanmoins de ce câble. Ceux qui le tiraient l'ayant lâché, le bac s'en alla sans rames à la dérive. Toutes les religieuses se mirent en prières, et les autres passagers jetèrent de grands cris. Un gentilhomme qui, de son château, voyait le danger, avait envoyé à leur secours avant qu'on eût lâché le câble, que les religieux et les autres tenaient de toutes leurs forces, et que la rapidité de l'eau les contraignit enfin de quitter. Dieu eut pitié d'eux, le bac s'arrêta sur un banc de sable.

Le lendemain matin, seconde fête de la Pentecôte, lorsqu'elles entrèrent à Cordoue, quantité de gens s'approchèrent de leurs chariots pour voir qui était dedans, et lorsqu'elles arrivèrent à l'église où Julien d'Avila devait dire la messe, elle était remplie de monde, car elle était dédiée au Saint-Esprit. L'équipage parut surprenant à tout ce peuple, et un si grand murmure s'éleva, que Thérèse attribue la cessation de sa fièvre à la peur qu'il lui causa. « Lorsqu'ils
« nous virent entrer, dit-elle, avec nos manteaux

« blancs et nos voiles baissés, ils furent aussi émus
« que s'ils avaient vu entrer une troupe de taureaux
« dans l'église. » Un bon homme eut la charité de
faire écarter la foule. Thérèse le pria de les mener
dans quelque chapelle, où il les enferma. Elle dit
qu'elle fut fort impatiente de sortir de cette église,
quoiqu'elle ne sût où se retirer le reste du jour,
qu'elles furent obligées de passer sur un pont, dans
leur chariot.

Cependant nulle souffrance extérieure n'enleva
jamais à Thérèse la gaieté qui faisait le fond de son
caractère ; elle offrait toutes ses peines à Dieu, et de
là vint l'habitude qu'elle s'était formée d'employer à
tout propos son héroïque devise : *Ou souffrir ou
mourir*. Enfin elle arriva à Séville trois jours avant
la Trinité. Les pères mitigés vinrent lui demander
en vertu de quoi elle fondait tant de monastères.
Elle répondit simplement que c'était par ordre du
père général ; le père Marian avait loué une maison ;
mais l'affaire ne put se terminer aussitôt que la
sainte l'avait pensé ; car quoique l'archevêque eût
accordé la permission, il ne voulait pas que le mo-
nastère fût établi sans revenu. Thérèse n'y pouvait
consentir ; car la ville lui paraissait trop grande et
trop célèbre pour ne pas espérer que les aumônes
suffiraient à la subsistance des religieuses. Le père
Marian sollicita l'archevêque avec tant d'instance,
qu'il se rendit à la fin, et permit que la messe fût
célébrée le jour de la Trinité, 29 mai 1575 : cette
maison fut encore mise sous la protection de saint
Joseph. L'archevêque avait accordé sa permission avec
assez de restrictions et de peines ; mais dès qu'il eut
entretenu Thérèse, il fit tout ce qu'elle voulut, et dit
en la quittant : « Je ne crois pas que personne puisse
« jamais lui rien refuser. »

Le monastère eut à souffrir dans les commence-
ments, et il est étonnant qu'une ville aussi opu-
lente, et d'où les richesses des Indes se répandent

dans toute l'Europe, n'ait été pauvre que pour ces ferventes religieuses. Jamais elles ne souffrirent davantage les rigueurs de la pauvreté. Thérèse y fut attaquée par la maladie, par l'ennui, par la médisance, par l'oubli des hommes, et par beaucoup d'autres épreuves qui firent éclater sa vertu. On avait reçu dans ce monastère une personne dont on vantait la sainteté ; mais les instructions qu'elle avait eues dans le monde étaient fort différentes de celles que l'on donnait dans le couvent. Son indocilité parut bientôt. Enfin, ne pouvant plus supporter la régularité de cette vie, elle sortit ; et peu s'en fallut que la bonne opinion qu'on avait d'elle ne nuisit beaucoup à ce nouvel établissement. Quelques gens de son parti poussèrent si loin les choses, que la sainte fut dénoncée à l'inquisition ; mais son innocence y fut aussitôt reconnue.

D'un autre côté, Dieu, qui la comblait ordinairement de consolations et de faveurs, semblait l'avoir abandonnée à sa propre faiblesse, et ne faisait plus briller pour elle ses lumières. Depuis le mois de mai qu'elle était à Séville jusqu'au carême suivant, elle n'avait reçu de secours d'aucune espèce, et son départ approchait ; elle eut recours à son moyen ordinaire, et dans la ferveur d'une prière ardente elle crut entendre Dieu lui dire : « Je vous ai exaucée, prenez confiance. » Cela lui parut suffire pour l'accomplissement de son œuvre.

En effet, son frère, Laurent de Cépède, arriva des Indes, et vint à Séville, où il lui fournit abondamment et avec plaisir toutes les choses dont elle eut besoin ; on chercha une maison spacieuse, qui fut bientôt trouvée. Au milieu d'un grand concours d'habitants, le saint Sacrement y fut apporté d'une autre église par l'archevêque, qui y dit la messe solennellement, et ce nouveau lieu fut consacré, avec beaucoup d'éclat, le 3 juin 1576.

Une dame fort riche et d'une vertu solide, ayant

appris l'indigence où avaient été jusque-là ces religieuses, fut inspirée de les secourir. Comme elle ne voulait pas que le public connût ses libéralités, elle choisit pour les faire une femme à qui elle défendit de dire d'où venait ce secours. Cette femme disposa de ces aumônes selon sa propre dévotion, et les distribua à plusieurs personnes de sa connaissance, supposant que des religieuses n'étaient pas tant à plaindre, et qu'elles n'en avaient pas tant besoin ; de sorte que sans scrupule elle reçut, durant plusieurs jours, les aumônes que cette dame lui commandait de porter aux carmélites, qu'elle laissait languir dans leur pauvreté. Enfin Dieu, qui ne voulut pas exercer plus longtemps la patience de ses épouses, permit que cette dame apprît l'infidélité de son intermédiaire, dont elle ne se servit plus, et les religieuses commencèrent à jouir des aumônes qui leur étaient destinées. Le prieur de la chartreuse des Grottes, qui fut informé de leur misère, les assista aussi beaucoup pendant longtemps, et Thérèse, dans ses lettres, témoigne en plusieurs endroits combien elle était redevable à la générosité de ce grand religieux.

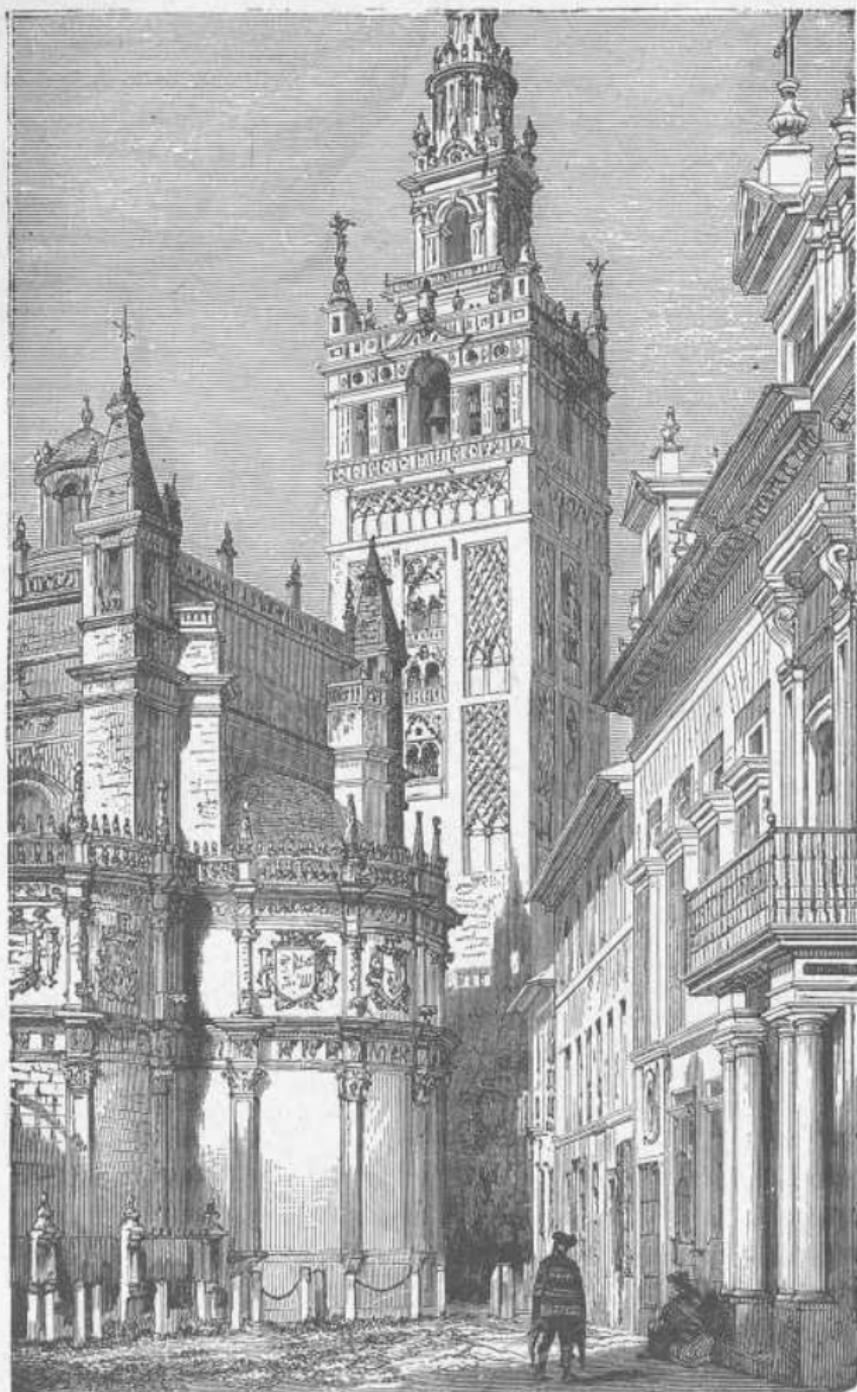
Le couvent se vit bientôt en meilleur état, et notre sainte, qui depuis un an demeurait à Séville, prit ses mesures pour en partir, après y avoir tout mis en ordre. On ne saurait dire combien ses filles furent touchées de ce départ ; ces séparations étaient aussi toujours une de ses plus sensibles peines. « Ce n'était
« pas pour moi, dit-elle, une petite violence, que de me
« séparer de mes sœurs pour aller dans un autre en-
« droit. La tendresse dont je les aime est si vive, que
« je puis bien dire avec vérité que ces adieux étaient
« bien tristes pour moi, surtout quand je pensais
« que je ne les verrais plus. La douleur qu'elles res-
« sentaient de leur côté leur faisait répandre quantité
« de larmes ; car, quoi qu'elles soient détachées de
« tout le reste, Dieu ne leur a pas fait la grâce de
« l'être de moi. Je faisais tous mes efforts pour ne

« pas leur témoigner ma douleur, et je les reprenais
« même d'être encore si imparfaites ; mais leur incli-
« nation était si forte, que mes remontrances ne ser-
« vaient de rien. »

Elle partit le plus tôt qu'elle put, pour éviter les chaleurs, et vint se livrer à d'autres travaux. Elle eût voulu ne plus fonder d'autres maisons ; car il y avait longtemps qu'elle désirait finir sa vie dans le repos et dans la retraite ; mais lorsqu'elle était sur le point de partir d'Avila pour Veas, la femme d'un des auditeurs du conseil lui avait écrit de Caravaque pour la prier instamment d'y venir fonder un monastère. Trois jeunes demoiselles distinguées par leur naissance, toutes trois parentes, et toutes trois nommées Françoise, après avoir été fortement touchées par une éloquente prédication d'un père jésuite, avaient renoncé généreusement au monde, et s'étaient renfermées dans la maison de cette dame, qui les avait mises dans un appartement solitaire, où elles ne s'occupaient qu'à la méditation des choses divines. La réputation de Thérèse ayant pénétré dans leur retraite, elles souhaitaient ardemment être admises au nombre de ses filles. Lorsque la sainte l'avait appris, elle s'était disposée à aller à Caravaque dès qu'elle aurait eu achevé l'établissement de Veas ; mais le père Gratien, nouveau visiteur, avait jugé à propos qu'elle différât, et qu'elle fit auparavant celui de Séville.

Ce retard avait été très sensible à ces demoiselles ; aussi Thérèse ne fut pas plus tôt libre, qu'elle fit partir cinq religieuses pour Caravaque, où elles arrivèrent huit jours avant la fête de Noël. Dès que toutes choses eurent été réglées et les permissions obtenues, on prit possession le premier jour de l'année 1577. Le monastère fut consacré sous le nom de Saint-Joseph, et les trois demoiselles y prirent l'habit.

A la fin de l'année précédente, la sainte avait écrit l'histoire de ses fondations jusqu'alors, commencée



Séville.

en 1574, durant son séjour à Salamanque, par ordre du père Ribalda, jésuite, son confesseur. Elle n'a point fait d'ouvrage où son caractère soit mieux dépeint que dans celui-ci; car non seulement elle rend agréable le détail de ses relations, mais elle ne fait jamais mieux paraître la gaieté de son humeur que lorsqu'il y a des événements fâcheux et des marches fatigantes à raconter.

Après cette fondation de Caravaque, Thérèse fut quatre ans sans en faire d'autres. Elle écrivit même au père général pour lui demander la grâce de n'en plus faire; mais il refusa, et lui manda qu'il voudrait qu'elle pût fonder autant de couvents de carmélites qu'elle avait de cheveux sur la tête. La sainte, après la fondation de Caravaque, était retournée à Tolède pour quelques réglemens qui exigeaient sa présence. Elle y eut occasion d'écrire à son frère, qui depuis son retour des Indes, demeurait à Avila, et l'on voit dans ses lettres avec quelle facilité elle traite toute sorte de sujets. « Le nonce m'a mandé de lui envoyer
« le nombre de mes religieuses, leur origine, leur
« âge, leurs noms. Si c'est pour en choisir quelques-
« unes et les envoyer réformer d'autres couvents,
« cela ne nous conviendrait pas. Je vous prie de dire
« à la sous-prieure d'Avila de m'envoyer les noms
« de toutes les professes, l'année de leur réception
« et leur âge, et de signer cet écrit; mais je fais à
« présent réflexion que je suis prieure de ce couvent,
« et je signerai moi-même... La fête du saint nom
« de Jésus, qui était hier, fut fort solennelle pour
« nous. Je n'ai rien à vous envoyer pour tous vos
« bienfaits, que ces chansons que mon confesseur
« m'ordonna de faire pour réjouir mes sœurs. Je ne
« saurais les mieux divertir; l'air en est beau, et je
« souhaiterais que le petit François le pût apprendre...
« Les stances que j'ai faites n'ont ni pied ni tête,
« mais on ne laisse pas de les chanter... Quelle cer-
« velle de fondatrice! Que vous semble-t-il de son

« jugement ? Cependant j'en croyais avoir beaucoup
« quand je fis ces vers.

« Je vous envoie un cilice dont vous vous servirez
« quand vous vous trouverez trop dissipé durant la
« prière : écrivez-moi comment vous vous accom-
« moderez de cette bagatelle ; on peut bien l'ap-
« peler ainsi, quand on se souvient de ce que Jésus-
« Christ a souffert pour nous. Je ne puis m'empêcher
« de rire lorsque je pense que pour les confitures et
« l'argent que vous nous avez envoyés, je vous fais
« présent d'un cilice.

« Le docteur Velasquez, mon confesseur, m'est
« venu voir aujourd'hui ; je lui ai communiqué ce
« que vous me marquez de la tapisserie et de la vais-
« selle d'argent que vous voulez acheter ; il dit que
« cela ne fait ni bien ni mal, pouvu que vous soyez
« bien persuadé de la vanité de ces sortes de choses,
« et que vous n'y soyez pas attaché ; il avoue même
« qu'il est juste que vous ayez une maison meublée
« selon votre qualité, puisque vous devez marier vos
« enfants. A vous parler franchement, ce parent, qui
« est venu ici, m'a beaucoup ennuyée ; que voulez-
« vous faire à cela ? Il faut passer ainsi la vie ; je ne
« m'étonne donc pas de votre ennui. »

Les carmes mitigés tinrent un chapitre général à Plaisance, en Italie, où il fut ordonné que la sainte ne ferait plus nulle fondation, et qu'elle se tiendrait dans une chambre du monastère qu'elle choisirait pour sa demeure, avec défense d'en sortir. On avait écrit contre elle au général des choses très désavantageuses et très injustes, et l'on n'épargna pas davantage les carmes réformés, qu'on traitait de désobéissants et de séditieux. Ce chef d'ordre changea si promptement toutes les dispositions favorables où il était auparavant, qu'il crut, pour le bien de la paix, devoir entièrement détruire cette réforme ; un tel dessein parut ébranler toutes les fondations. Un nouveau nonce prévenu à Rome contre les carmélites et les

carmes déchaussés leur faisait éprouver diverses peines ; la prison , les pénitences , les censures ecclésiastiques accablaient ces innocents religieux. On leur défendit d'entreprendre aucune affaire ; on déposa le père Gratien ; on nomma pour visiteur à sa place le père Ange Salazar , et tout paraissait sur le penchant de sa ruine.

Thérèse apprit ces nouvelles à Séville , où quelques affaires l'avaient appelée , et fut fort affligée des peines qu'éprouvaient ces pères , à qui leurs vertus attiraient des croix si pesantes ; car , pour elle , son cœur ne perdit rien de sa tranquillité ordinaire. Dans la lettre qu'elle écrivit au général à cette occasion , il semble que cet événement lui soit étranger ; elle le félicite d'abord sur le succès de ses entreprises dans la congrégation de Mantoue ; elle lui rend compte des derniers établissements qu'elle a faits ; elle lui demande grâce pour le père Gratien et le père Marian , qu'on avait accusés devant lui ; car , quoiqu'elle ne les croie pas coupables , elle le suppose , pour ne pas faire penser au général qu'il les faisait persécuter mal à propos. Elle lui rapporte , pour les justifier dans son esprit , des raisons qu'elle le prie de considérer. « Peut-être , lui dit-elle , n'êtes-vous pas si bien « informé en Italie que moi , qui suis sur les lieux ; « et nous autres femmes , quoique nous ne soyons « pas propres à donner des conseils , quelquefois « pourtant nous rencontrons bien. » Lorsqu'elle vient ensuite à ce qui la regarde , il y a du plaisir à voir comment elle le fait.

« J'ai appris , dit-elle , l'ordonnance du chapitre qui « me défend de sortir du couvent que je choisirai. « Le père Ange Salazar , provincial , l'avait envoyée « au père Ulloa , avec ordre de me la signifier. Ce « bon père , qui crut que cela me fâcherait (car on ne « me l'a procurée qu'à ce dessein) , la gardait dans « sa chambre , de crainte de m'affliger. Il y a un peu « plus d'un mois que , l'ayant su par une autre voie ,

« j'ai fait en sorte qu'il me la signifiât. En vérité,
 « j'eusse été ravie que vous m'eussiez déclaré vos
 « ordres par une lettre, où j'eusse été bien contente
 « de remarquer que vous aviez pitié de moi, et de
 « tous les travaux que j'ai essayés dans ces fondations;
 « car je ne suis pas assez forte pour souffrir beau-
 « coup. Si, pour récompense de mes fatigues, vous
 « m'eussiez ordonné de me reposer, cela m'eût fort
 « satisfaite. Mon respect pour Votre Révérence, et ma
 « délicatesse pour tout ce qui vient de vous, ont
 « beaucoup contribué au ressentiment que j'ai eu
 « que cette ordonnance m'ait été signifiée comme à
 « une personne fort désobéissante; le père provincial
 « en a parlé de la sorte à toute la cour, et il le croyait
 « de même; car, comme si j'eusse eu quelque répu-
 « gnance à me soumettre à vos volontés, il me man-
 « dait que je pourrais m'adresser au pape; mais ce
 « n'est pas là ma conduite; quand j'aurais toute l'op-
 « position imaginable à vos commandements, je
 « n'aurais pas moins d'exactitude à les suivre. J'ai
 « voulu exécuter vos ordres vers les fêtes de Noël;
 « mais, comme le chemin est trop long, on ne me
 « l'a pas permis; on a cru que ce n'était pas l'inten-
 « tion de Votre Révérence que je hasardasse ma
 « santé dans une saison si rigoureuse. Je ne prétends
 « pas demeurer toujours dans cette maison, mais
 « seulement jusqu'à la fin de l'hiver; car je ne me
 « trouve pas bien avec les gens de l'Andalousie. En
 « quelque endroit que je sois, je vous supplie fort de
 « ne pas discontinuer de m'écrire. Comme je n'ai
 « plus d'affaire à présent, ce qui me plaît beaucoup,
 « je crains que vous ne m'oubliez, mais je vous en
 « empêcherai bien, et quand je devrais vous ennuyer,
 « je ne cesserai point de vous écrire; il y va de mon
 « repos. »

Ce que nous venons d'extraire de cette lettre ne montre pas une personne fort aigrie; aussi Thérèse ne l'était-elle pas : les choses qu'on déposa contre

elle et contre les religieux et les religieuses de la réforme furent si diffamantes, qu'on n'ose en faire le récit. On dit contre elles les calomnies les plus atroces, et tout ce qu'on peut reprocher à la femme la plus perdue; les écrits injurieux couraient d'une main à une autre; peu s'en fallut même que le nonce n'ajoutât foi à ces faux bruits; il la traita de femme inquiète et vagabonde, lorsqu'elle fut à Tolède, où elle avait choisi sa résidence. L'évêque de Terrassonne, qui avait alors soin de sa conscience, dit qu'il admirait sa joie et sa constance, tandis que tout le monde se déchainait contre elle sans l'épargner. En la présence de cet évêque elle reçut une lettre du père Gratien, où il paraissait désespérer du succès de leurs affaires; cette nouvelle découragea tout à fait le père Marian, qu'elle avait auprès d'elle; mais elle n'en fut nullement abattue, et dit d'un air assuré : « Nous souffri-
« rons bien des travaux; mais la réforme subsistera. » Tous les jours on lui faisait de nouveaux rapports de tout ce qu'on disait contre sa conduite. On vint lui dire un jour qu'un homme, dans une conférence de gens graves, l'avait comparée à une femme décriée dans toute l'Espagne. « Ah! dit-elle, s'il me connais-
« sait, il en dirait de moi bien davantage. » Comme elle passait ensuite dans une chambre voisine, elle se heurta rudement au front contre le pivot d'une porte, et le coup retentit fort loin. On accourut, et on la trouva qui riait : « Ma sœur, dit-elle, je suis bien
« blessée, et je sais bien où je le suis, mais pour ce
« qu'on me disait tout à l'heure, je ne sens nul
« endroit où cela me fasse mal. »

Voici, au reste, sur la persécution qu'on lui faisait subir, le commencement de la lettre qu'elle écrivit de Tolède à Pastrane à un carme déchaussé d'une éminente vertu, nommé Jean de Jésus Roca.

« J'ai reçu votre lettre dans cette prison où je suis
« renfermée, avec un extrême plaisir de voir que je
« souffre tous ces travaux pour mon Dieu et pour ma

« religion; tout ce qui m'afflige est de penser que
« vous êtes en peine de moi, et votre affliction est la
« seule que je ressente; ainsi, mon fils, ne vous cha-
« grinez pas, ni vous ni les autres religieux, car je
« puis dire comme saint Paul, quoique je ne sois pas
« sainte comme lui, que les prisons, les travaux, les
« persécutions, les tourments, les calomnies que je
« souffre pour ma religion et pour mon Sauveur,
« sont autant de bienfaits de sa main divine. Je ne
« me suis jamais vue avec moins d'embarras que
« maintenant. Dieu protège et assiste les prisonniers
« et les affligés; je lui rends mille grâces; et il est
« juste que vous le remerciez aussi des faveurs qu'il
« me fait dans cette captivité. Hélas! mon père, est-il
« un plus grand plaisir que de souffrir pour un Dieu
« si bon? Les saints ont-ils été jamais dans leur centre
« et dans le comble de leur joie, comme quand ils
« ont souffert pour lui? La croix est le chemin le
« plus sûr et le plus frayé pour aller à Dieu. Cher-
« chons donc la croix, mon père, embrassons-la;
« soupignons après les souffrances; malheur à notre
« réforme, malheur à nous tous, si elles viennent à
« nous manquer! Vous me marquez dans votre lettre
« que le seigneur nonce a fait défense de fonder aucun
« couvent de carmes déchaussés, et même qu'à l'in-
« stance du père général, il a ordonné de détruire
« ceux qui sont déjà fondés. Vous ajoutez qu'il est
« en colère contre moi; que tout le monde s'est armé
« contre mes enfants, qui se cachent dans les grottes
« obscures des montagnes, et dans les maisons les
« plus retirées, de peur d'être trouvés et d'être pris.
« Voilà ce que je ressens dans mon cœur, voilà ce
« qui m'afflige. Est-il possible que mes enfants
« doivent souffrir, pour une pécheresse et une mau-
« vaise religieuse, tant de persécutions et tant de
« peines? Mais je suis sûre que Dieu n'abandonnera
« point ceux qui le servent avec ferveur et fidélité. »
Thérèse avait raison de l'espérer. Dans tous les

monastères réformés on levait les yeux et les mains au ciel pour implorer du secours. Tous les amis de la réforme agissaient pour elle, et rien ne réussissait en apparence; mais bientôt après on vit la providence divine se déclarer en sa faveur.

Pendant ce temps elle fut encore tourmentée par d'autres peines qui ne regardaient pas sa réforme (car tous les maux de l'Église, de quelque nature qu'ils fussent, l'affligeaient), à l'occasion de la mort de Charles IX, roi de France. Elle fit voir combien elle appréhendait que la mort de ce prince ne facilitât dans le royaume le progrès de l'hérésie calvinienne. A la manière dont elle s'explique sur cela dans une lettre au seigneur don Teuton de Bragance, on voit combien les intérêts de Jésus-Christ lui tenaient au cœur; et comme elle était également sensible à tout ce qui pouvait y avoir quelque rapport, tout ce qui contribuait au salut des âmes, en quelque façon que ce fût, lui donnait autant de joie que leur perte lui causait de peine. Il paraît, par une autre lettre qu'elle lui écrit, que le mérite du père Gratien était le principe de tout cet orage. Ce grand homme excitait la jalousie non seulement à cause de ses qualités personnelles, mais de la confiance que Thérèse avait en lui plus qu'en tout autre, ainsi tous les coups retombaient sur elle, comme elle le déclara. Jamais ses vertus ne jetèrent tant d'éclat qu'en cette circonstance; tout ce qui la regardait uniquement ne la touchait guère, mais elle succombait à la douleur que lui causaient les calomnies qu'on faisait contre ses religieuses et contre le père visiteur. Elle dit qu'elle les a souffertes comme un autre saint Jérôme, et laisse entrevoir qu'elles roulaient sur des impostures du même genre que celles qu'on avait faites contre ce Père de l'Église.

Après que la sainte eut répandu bien des larmes devant Dieu, bien redoublé ses mortifications et ses jeûnes, elle se crut obligée de solliciter le crédit des

grands du royaume, et elle écrivit au roi en faveur de ses enfants, pour lui demander de les protéger. Ses paroles produisirent tant d'effet sur l'esprit de ce prince, qu'elles obtinrent ce que par tous les autres moyens on n'avait pu obtenir. Le père Ferdinand, dominicain, autrefois visiteur de l'une et de l'autre observance, avait informé le roi de la vie régulière des réformés et des ennemis qu'ils avaient; mais quoique ce prince et les évêques d'Espagne eussent instruit de la vérité le nouveau nonce, il était si prévenu, que cela n'eût pas été capable de le détromper, si le roi n'eût jugé à propos de lui donner quatre assesseurs pour connaître avec lui des affaires de cette réforme. Les carmes déchaussés avaient pendant ce temps-là député à Rome pour obtenir la séparation des deux observances; ainsi le résultat de la députation d'Italie et les délibérations des commissaires examinateurs, en Espagne, fut qu'on séparerait les mitigés des réformés, et qu'ils auraient les uns et les autres un provincial particulier. Cette décision rétablit la paix dans les monastères des carmes et des carmélites, et notre sainte en rendit à Dieu mille actions de grâces.

Comme le couvent des carmélites de Séville avait donné naissance à toutes ces agitations, la sainte de temps en temps écrivait à la prieure pour la consoler, mais laissait apercevoir, par le style libre et enjoué de ses lettres, que les persécutions n'ébranlaient guère le calme de son esprit.

Durant tous ces jours de captivité qu'elle passa à Tolède, elle fut exposée à toutes sortes d'épreuves; mais à son retour à Saint-Joseph d'Avila, les douleurs extérieures ne l'attaquèrent pas moins que les peines de l'esprit. Un jour qu'elle allait à complies avec une lumière à la main, après avoir monté l'escalier qui était devant l'entrée du chœur, elle chancela, fit quelques pas en arrière, et tomba du haut de l'escalier jusqu'en bas. Le coup fut si rude, que les reli-

gieuses crurent la trouver morte; elles accoururent avec beaucoup de promptitude et de trouble, et en la relevant lui trouvèrent le bras gauche cassé. La douleur qu'endura Thérèse fut excessive; elle souffrit encore plus quand on vint la panser; car il se passa bien du temps avant qu'on eût trouvé quelque personne assez habile pour une telle opération. Lorsqu'elle arriva, la blessure s'était fort aggravée; la sainte ne laissa pas de se résoudre à faire remettre l'os à sa place. Elle comprenait les difficultés et les risques de cette opération dangereuse; mais son désir insatiable de souffrir l'encouragea de telle sorte, qu'elle se mit entre les mains de l'opératrice, après avoir ordonné à toutes les religieuses d'aller au chœur et d'y prier pour elle. Ainsi elle demeura seule avec cette dame, et une autre qu'elle avait amenée. Ces deux femmes, qui ne manquaient pas de force, commencèrent alors à lui tirer le bras si violemment chacune de son côté, qu'elles firent faire un éclat à un os de l'épaule. Le bras demeura un peu moins estropié qu'auparavant; mais Thérèse souffrit des douleurs insupportables. Durant tout ce temps elle ne pensa, dit-elle, qu'à ce qu'avait souffert Jésus-Christ lorsqu'on étendit ses bras sur la croix, et ne se plaignit pas plus que si l'on eût fait cette opération à une autre personne. Quand les religieuses revinrent, elles la trouvèrent aussi tranquille que s'il ne lui était rien arrivé. Elle fut longtemps si incommodée par cet accident, qu'elle ne pouvait presque remuer le bras, et elle en demeura même estropiée; car le reste de sa vie elle ne put s'en servir pour s'habiller, ni pour mettre un voile sur sa tête.

Pendant ce long séjour que Thérèse fit à Tolède, les maux et les peines qu'elle y souffrit l'avaient tellement dégagée de la vie présente, qu'elle ne respirait plus que pour le ciel. C'est dans ces dispositions de détachement qu'elle commença son livre appelé communément *le Château de l'âme*. Le père Gratien, qui

se trouvait avec elle dans le fort des persécutions, lui dit un jour la peine qu'il ressentait de voir que le livre qui contenait l'histoire de sa vie, où elle avait renfermé tant de lumières et tant d'instructions admirables pour l'oraison, se trouvait comme supprimé depuis que l'Inquisition s'en était saisie. Il ajouta que, pour remédier à cette perte, elle n'avait qu'à composer un autre livre, où, ne rapportant rien de ce qui la regardait, elle enseignerait la même doctrine, pour servir à instruire ses religieuses sur une matière qu'il importe si fort de bien savoir. La sainte fit sur elle un grand effort pour obéir; car elle était alors accablée de maux et d'afflictions qui ne laissaient guère de liberté à son esprit. Elle entreprit néanmoins ce travail, et déclare au commencement que jamais l'obéissance ne lui a paru si difficile et si pénible que dans la composition de cet ouvrage. Elle y traite avec méthode des différentes manières dont une âme peut être élevée jusqu'à la sublime contemplation des vérités éternelles, bannir de son esprit toutes les images sensibles, et s'abîmer dans le sein de Dieu même. Heureux celui qui peut avoir l'intelligence de ces mystères inconnus à la plupart des hommes. La sainte n'aurait eu garde de les exposer à leur examen et à la critique, si le docteur Velasquez, son confesseur, ne l'eût encore obligée d'écrire sur un tel sujet. Elle commença cet ouvrage la dernière année qu'elle passa à Tolède, et l'acheva la même année dans son couvent d'Avila, après son retour.

Pendant que Thérèse avait demeuré à Veas pour y établir un monastère de son ordre, elle avait appris que le livre de sa vie était à l'Inquisition, par l'imprudence qu'avait eue la duchesse de Pastrane d'en envoyer des copies à Madrid; elle sut par la suite qu'à ce tribunal on en faisait un examen très sérieux; et cela lui fit plaisir, parce qu'elle regardait la décision des examinateurs comme un moyen d'être en repos non seulement sur ce qu'il fallait penser de son

ouvrage, mais des choses extraordinaires qu'elle y rapportait.

Un peu avant de quitter Tolède, elle eut occasion de rendre visite à l'archevêque, qui était président de l'Inquisition, pour lui demander la liberté de fonder un monastère de ses religieuses à Madrid. Ce prélat,



L'Escorial.

après avoir traité avec elle de la fondation dont il s'agissait, lui dit qu'il était fort édifié d'apprendre les grandes grâces que Dieu lui avait faites, et qu'elle l'en devait beaucoup remercier, parce que tous les dons excellents viennent de lui. « On nous a présenté, « continua-t-il, à l'Inquisition, un certain livre qu'on « vous attribue; je l'ai lu tout entier, et plusieurs « personnes très doctes l'ont lu aussi; nous n'y avons « tous rien remarqué qu'on pût reprendre, de sorte

« que bien loin que ce livre ait fait à Votre Révérence
 « aucun préjudice, je puis l'assurer qu'il lui fait
 « honneur. Cela m'a donné même envie de m'offrir
 « à vous pour être à l'avenir votre très humble cha-
 « pelain : je vous prie donc d'agréer les offres de mon
 « service, et de voir en quoi je puis m'employer pour
 « vous et pour tout votre ordre. »

Le père Gratien, qui accompagnait la sainte, a rapporté ce discours de l'archevêque, qui était alors le cardinal Quiroga. Néanmoins ni Thérèse ni ce religieux ne voulurent point presser ce prélat de leur rendre ce livre; mais peu de temps après, la prieure de Madrid le supplia de remettre ce trésor entre les mains des disciples de sainte Thérèse, qui était morte peu auparavant. L'archevêque en fit la proposition au conseil, qui non seulement accorda volontiers que le livre fût rendu à l'ordre, mais voulut même contribuer à la dépense qui serait nécessaire pour l'imprimer.

L'écrit que nous avons de sainte Thérèse sur la manière de visiter les monastères de religieuses fut composé en ce temps-là. C'est un ouvrage très excellent, très utile, et fait avec une sagesse très éclairée. Elle y donne des avis sur le soin qu'il faut prendre de ces communautés par rapport au temporel et au spirituel.

Nous ne disons rien des méditations sur le *Pater*, quoique l'ouvrage soit très édifiant et très bien écrit; mais plusieurs critiques ne l'attribuent pas à sainte Thérèse, et, en effet, il est d'un style différent des autres.

Il n'y a point eu d'ouvrage de notre sainte qui n'ait eu l'approbation du public. Dès que ses œuvres parurent, le tribunal de l'Inquisition les approuva par un décret authentique et très honorable. Le roi Philippe II, qui voulut en avoir les originaux à sa disposition, les fit mettre dans sa bibliothèque de Saint-Laurent dans l'Escorial. Quoiqu'il y ait en ce

lieu plusieurs autres écrits originaux de divers saints, il y en eut trois auxquels ce prince voulut qu'on rendit un honneur particulier, qui sont les ouvrages de saint Augustin, de saint Chrysostome et de sainte Thérèse, qu'il fit placer sous une grille de fer dans une riche armoire toujours fermée, et dont il porta la clef sur lui.

Cependant les commissaires que le roi avait associés au nonce, pour juger avec lui les différends entre les carmes de l'une et de l'autre observance, firent un peu revenir ce dernier de ses préventions ; il nomma pour supérieur de la réforme le père Ange de Salazar, très affectonné à ce nouvel institut, et qui commença par rendre à Thérèse la liberté d'aller où elle voudrait. Elle avait reçu de Dieu antérieurement l'assurance que la persécution finirait bientôt. Les réformés, dans une assemblée où ils délibérèrent sur ce qu'ils avaient à faire pour la conservation de leur ordre, ayant décidé qu'il fallait envoyer à Rome pour y soutenir leurs intérêts, prièrent Thérèse de choisir entre eux pour député celui qui lui paraîtrait le plus propre à cette négociation. Elle jeta les yeux sur le père Jean de Jésus Roca, qui lui soumit beaucoup de difficultés pour éluder son choix ; mais elle les détruisit toutes, et le fit se résoudre à partir.

Elle continua de vivre dans une tranquillité parfaite jusqu'à ce que cette affaire fût tout à fait terminée. On voit, par une lettre qu'elle écrivit alors à son frère, que les persécutions ne lui ôtaient pas la liberté de son esprit. Enfin tout réussit à Rome et en Espagne à l'avantage des carmes réformés, dont on reconnut l'innocence ; on y fut persuadé de l'utilité que cette réforme apportait à l'Église ; il fut réglé qu'ils auraient un provincial particulier, et que les mitigés n'auraient plus nulle inspection sur eux.

Après que la paix eut été parfaitement rétablie dans l'ordre des Carmes, on nomma le père Gratien

provincial de la réforme, et ce fervent religieux n'oublia rien pour contribuer de tout son pouvoir à donner plus d'étendue aux nouveaux établissements commis à ses soins. Thérèse lui écrivit une belle lettre pour le féliciter sur la fin de toutes ses peines.

Elle vit renaître avec plaisir les occasions de fonder d'autres monastères. Il y avait à Villeneuve-Laxave neuf demoiselles retirées ensemble depuis quelques années, qui vivaient dans une grande mortification, et souhaitaient fort d'être carmélites. On avait écrit à la sainte pour la prier de répondre à leurs désirs, et de venir faire un établissement de son ordre en ce lieu. Cette fondation lui parut assez difficile pour plusieurs raisons : elle ne pouvait s'assurer si ces filles avaient les qualités requises ; elles n'avaient pas de maison, ni même de quoi subsister ; et d'ailleurs il ne lui paraissait pas facile qu'un si grand nombre de personnes pût s'habituer à la manière de vivre des carmélites, ni qu'accoutumées depuis longtemps à un genre de vie qu'elles s'étaient prescrit, elles se soumissent volontiers dans un noviciat aux premiers éléments de la discipline religieuse. Cependant ses meilleurs amis lui conseillèrent cette fondation, et Jésus-Christ lui fit connaître dans la prière qu'elle ne devait pas différer. Elle n'y mit donc plus d'obstacle. Après avoir quitté Tolède, et passé quelque temps dans le couvent d'Avila, elle se mit en route avec trois ou quatre religieuses.

Depuis qu'elle était sortie si honorablement des persécutions qu'elle avait souffertes, sa réputation avait encore reçu un nouvel éclat. Tous les peuples accouraient pour la voir, et pour recevoir sa bénédiction. Ceux qui l'accompagnaient ne pouvaient empêcher la foule de l'accabler, particulièrement dans un lieu appelé *Ville-Roblede*, où la sainte alla loger dans la maison d'une bonne femme. Il y vint tant de monde, qu'on fut obligé de mettre deux gardes à la porte, afin qu'elle pût dîner en repos. Cela ne fut

pas même suffisant ; car il y eut des gens qui montèrent sur les murailles de la cour. Au sortir de cette bourgade il se trouva tant de peuple assemblé, qu'aux jours des plus grandes fêtes et aux processions les plus solennelles il n'y en eut pas davantage. Le bruit de sa venue courait d'un lieu à un autre avant qu'elle fût arrivée, et l'on se disputait à qui aurait l'honneur de la recevoir. Un riche laboureur, fort affectionné à l'ordre des Carmes, sachant que Thérèse devait passer par son village, fit préparer sa maison et réunir toute sa famille, qui était très nombreuse. Il fit assembler aussi ses troupeaux, afin que Thérèse pût bénir à la fois les animaux et les hommes. Quand elle arriva à ce village, elle ne voulut ni ne put s'y arrêter ; de sorte que ce bon laboureur sortit avec tout son monde pour recevoir sa bénédiction, qu'il n'avait pas eue dans son logis. Thérèse fut touchée de ce spectacle. Elle recommanda toute cette famille au Seigneur.

Elle passa outre, et trouva sur son chemin un monastère des carmes déchaussés nommé *Notre-Dame-du-Secours*, où elle s'arrêta. Il avait été bâti dans un désert autrefois habité par la bienheureuse Catherine de Cardonne, que ses éminentes vertus et sa naissance illustre ont rendue si célèbre en Espagne. Cette fervente solitaire avait renoncé depuis plusieurs années aux avantages de sa condition, aux emplois éclatants qu'elle avait eus à la cour, et s'était retirée dans une solitude, où par inspiration divine elle avait dans la suite établi un couvent de carmes déchaussés qu'elle avait fait venir de Pastrane. Il n'y avait que trois ans qu'elle était morte lorsque Thérèse passait par ce désert, et l'on y racontait encore avec admiration ses dons sublimes d'oraison et ses mortifications excessives qui réjouirent beaucoup la piété de notre sainte, et dont elle fait un détail bien édifiant dans le livre de ses fondations.

Les Carmes de ce monastère vinrent en procession au-devant de leur prieur, qui accompagnait la sainte.

Leur contenance modeste, leur profond recueillement et leurs voix mortifiées, qui chantaient le *Te Deum*, touchèrent sensiblement notre sainte. « Je ne vis rien
« en ce lieu, dit-elle, qui ne m'édifiât extrêmement ;
« mais ma consolation était mêlée d'une confusion
« qui dure encore, quand je pense que celle qui a
« passé sa vie dans une pénitence si dure était fille
« comme moi, plus délicatement élevée à cause de
« sa condition, moins pécheresse sans comparaison
« que je ne suis, moins prévenue des faveurs que le
« Seigneur m'a faites en tant de manières, dont une
« des plus grandes et des plus touchantes est de ne
« m'avoir pas précipitée dans l'enfer, que j'avais
« mérité par mes péchés. » Elle quitta ce désert toute
remplie de l'idée des vertus qu'on y pratiquait, et se
rendit à Villeneuve, où elle fut reçue solennellement.

Les neuf demoiselles, qui depuis longtemps l'attendaient, furent ravies de joie à son arrivée. Elle examina leurs dispositions ; elle admira leur ferveur, dont elle faisait, dit-elle, plus d'estime que des revenus les plus considérables, et les perfectionna beaucoup par ses instructions. Loin de trouver dans cette ville des oppositions à son dessein, elle n'y reçut que des acclamations publiques. Le monastère fut fondé sous le titre de Sainte-Anne. Les neuf demoiselles y prirent l'habit ; et après que la sainte eut fait en ce lieu un séjour de deux mois, elle en partit pour Tolède, où sa présence était nécessaire.

Pendant qu'elle y était, on donna l'évêché de Palence à l'évêque d'Avila. Thérèse, qui depuis longtemps souhaitait de voir sous l'obéissance de l'ordre le monastère de Saint-Joseph d'Avila, prit cette occasion pour l'y mettre, et ayant su la translation de cet évêque avant qu'il partit pour Palence, elle traita de cette affaire avec les religieuses ; ainsi cela se fit avec le consentement de toutes les personnes intéressées. L'évêque, par inclination pour sa réforme, n'était pas d'abord de cet avis ; mais elle le détermina par ses

raisons, et elle lui écrivit sur cela une lettre bien prudente.

Ce prélat, qui connaissait le mérite de la sainte mieux que personne, et l'utilité des couvents qu'elle fondait, voulut en avoir un dans son diocèse, et il l'avait invitée à venir l'établir. Comme elle passait par Valladolid pour se rendre à Palence, elle y fut surprise par une paralysie si dangereuse, et par des maux de cœur si violents, qu'elle se crut au moment de sa mort ; de sorte qu'elle fut obligée de s'arrêter pendant un mois, sans que son courage pût surmonter la faiblesse de la nature. Durant son séjour à Valladolid, elle reçut des lettres de la prieure de Ville-neuve-Laxave, qui lui mandait que son couvent avait à souffrir beaucoup de privations, et qu'elle avait peine à se résoudre à faire faire profession à neuf demoiselles qui n'apportaient presque rien à la communauté. Thérèse répondit qu'on se gardât bien d'en renvoyer une seule, et qu'il fallait avoir confiance en Dieu pour l'avenir. Les suites firent voir qu'elle avait bien jugé ; car Dieu fit plusieurs miracles pour secourir ces religieuses.

L'année qui précéda cette fondation avait été stérile dans cette contrée. Les religieuses, pour provision de leur année, n'avaient en tout qu'environ neuf boisseaux de farine, sans argent pour en acheter d'autre, et sans crédit pour en emprunter. La prieure s'était donné beaucoup de peine pour faire venir quelques aumônes au monastère, et n'avait reçu que deux réaux ; mais, pleine de la confiance en Dieu que la sainte lui avait inspirée, elle fit distribuer la farine qui était dans sa maison, où dix-sept personnes s'en nourrirent pendant six mois sans qu'elle leur manquât jusqu'au nouveau blé.

Pendant le cours d'une maladie qui répandit la misère dans tout le pays, les religieuses en furent attaquées comme les autres, et, ne trouvant point à vendre leurs ouvrages, se virent bien embarrassées ;

mais Dieu permit qu'un poirier de leur enclos fût chargé d'une si grande quantité de fruits, qu'elles en cueillaient tous les jours autant qu'il en fallait pour le couvent, les accommodant tantôt d'une façon, tantôt d'une autre. Elles en vendirent même dans la ville, et cette abondance dura deux mois, autant que la maladie.

Les incommodités que la sainte souffrait à Valladolid ne l'empêchèrent pas de travailler à l'explication du Cantique de Salomon. Nous n'avons plus qu'un fragment de son ouvrage sur ce livre plein de mystères. Elle l'avait commencé par obéissance à son confesseur, et le cessa par soumission à un autre.

Quand Thérèse quitta cette ville, elle n'était pas encore bien guérie; elle en partit néanmoins pour Palence, où elle arriva le lendemain de la fête des Innocents. La maison avait déjà été préparée par un chanoine de ses amis, qu'elle en avait prié. Le monastère fut érigé le jour suivant sous le nom de Saint-Joseph. L'évêque, plein de joie à la vue de cet établissement, fit la consécration de l'église; il y répandit beaucoup d'aumônes, et toute la ville parut se réjouir de cette fondation. L'esprit de ces peuples plaisait fort à Thérèse, et de jour en jour ce monastère lui donnait une satisfaction nouvelle.

Avant de quitter Palence, elle reçut des lettres de l'évêque d'Osme, qui la priait d'aller fonder un monastère à Sorie. Une dame riche et sans enfants souhaitait avec ardeur cet établissement. Ce diocèse avait pour évêque le docteur Vélasquez, qui, du temps qu'il était chanoine à Tolède, avait confessé Thérèse pendant le long séjour qu'elle y avait fait; et elle lui avait trop d'obligations pour le refuser. Elle prit donc avec elle six religieuses, et se fit accompagner de quelques pères réformés. Lorsqu'elle fut arrivée à Sorie, les religieuses, sans nul obstacle, furent mises dans une grande maison qu'on leur avait destinée. On célébra la première messe le 14 juin 1581, et ce lieu fut nommé le monastère de la Trinité.

Après être restée quelque temps dans cette ville, elle en partit pour revenir à Avila avec sa fidèle compagne, la sœur Anne de Saint-Barthélemy, si célèbre par son esprit et par ses grandes vertus, qui n'ont pas moins brillé en France qu'en Espagne. La sainte fut fort incommodée en route par ses diverses maladies et par les difficultés des chemins. Dès qu'elle fut arrivée, le père provincial vint la voir, et les religieuses de Saint-Joseph le conjurèrent instamment de leur donner Thérèse pour prieure. Elle était si fatiguée de tous ses voyages, qu'elle ne se trouvait guère en état de les continuer, et le séjour de son premier monastère lui convenait mieux que tout autre. La religieuse qui était alors prieure lui céda volontiers sa place. Dès que Thérèse fut prieure, elle prit soin de rétablir dans ce monastère la discipline, qui s'y trouvait beaucoup affaiblie par la dépendance où les avait mises leur pauvreté, et par les complaisances qu'elles avaient eues pour les gens du monde. Elle pourvut à tout, et prit également soin de la nourriture des corps et des âmes.

Il n'y avait pas trois mois qu'elle était en charge lorsque le père Jean de la Croix lui amena des voitures pour la conduire à Grenade, afin d'y faire une fondation depuis longtemps projetée. La sainte se trouva trop affaiblie pour y aller ; mais elle y envoya quatre religieuses, dont elle en nomma une prieure. Une dame de distinction, à la prière de qui cet établissement se formait, les reçut honorablement et les enrichit de ses bienfaits.

Cependant depuis six ans quelques pères de la compagnie de Jésus invitaient Thérèse à faire un établissement de carmélites à Burgos. L'archevêque en avait déjà donné la permission, à la prière de l'évêque de Palence, son ami ; mais il avait averti que, si l'on voulait établir ce monastère sans revenu, il fallait avoir la permission des magistrats de la ville. Une dame qui s'intéressait beaucoup à cet éta-

blissement écrivit que la permission était obtenue, et qu'on lui serait obligé de partir le plus tôt qu'on pourrait. Quelque envie qu'elle en eût, cela lui parut assez difficile à cause de l'accablement où elle était réduite. La rigueur de l'hiver ne convenait guère à son état de maladie, qui lui faisait craindre le froid, auquel elle était fort sensible, et qui se faisait toujours sentir à Burgos beaucoup plus qu'ailleurs : de sorte qu'elle eût bien voulu donner la conduite de cette affaire à la prieure de Palence ; mais Jésus-Christ lui fit entendre dans la prière qu'elle ne devait pas s'effrayer, et qu'il était la véritable chaleur.

Nous avons pu remarquer plusieurs fois, dans le cours de cette histoire, qu'elle eut souvent de ces inspirations claires et décisives, qu'on appelle, dans le langage de la théologie spirituelle, des voix intérieures ; mais jamais Thérèse ne se régla sur tout ce qu'elle entendit de la sorte. Quand ses confesseurs lui ordonnaient de faire autrement, elle leur obéissait sans résistance, après leur avoir déclaré ce qui se passait dans son âme.

Elle reçut encore une seconde lettre de cette dame, qui la pressait de partir ; aussi le lendemain de la Circoncision, en 1582, elle se mit en chemin avec trois religieuses d'Avila, cinq autres qu'elle devait prendre à Palence, et trois pères carmes, dont le provincial, qui voulait visiter le couvent de Sorie, « ou plutôt, dit-elle, qui, la croyant encore bonne « à quelque chose, et la voyant vieille et infirme, « voulait prendre soin de sa santé dans une saison « si rigoureuse. »

Thérèse approchait de la mort, et Dieu, qui voulait couronner une si belle vie par le triomphe de ses souffrances, lui en préparait de nouvelles. Elle s'en douta bien par le redoublement de courage qu'elle se sentit, car cela ne manquait jamais de lui arriver quand la Providence lui destinait quelque nouveau sujet de peine. Dès les premiers jours du voyage, les

pluies, les neiges et toutes les autres incommodités de l'hiver vinrent fondre sur cette petite troupe. Thérèse fut fort tourmentée par sa paralysie. Elle passa par Médine, et de là alla à Valladolid, où son mal augmenta si considérablement, que les médecins lui persuadèrent d'en partir au plus tôt, parce que, si elle différait, elle n'aurait plus la force de le faire. Elle se hâta donc d'aller à Palence, où une si grande foule vint au-devant d'elle, qu'à peine pouvait-elle descendre de son chariot. Les religieuses la reçurent en chantant le *Te Deum*. Elles avaient même tapissé leur cloître, et elles la prièrent instamment de passer quelques jours dans leur monastère. Il semblait même à propos de le faire à cause des pluies qui continuaient; les chemins étaient tellement inondés, qu'on aurait dû plutôt voyager en bateaux qu'en chariots. La sainte insistait toujours pour partir; mais, afin de ne rien faire imprudemment, elle envoya reconnaître les chemins par un homme qui rapporta qu'ils étaient impraticables. Thérèse réfléchit sur son rapport, et en même temps Jésus-Christ lui dit intérieurement de ne rien craindre, qu'il serait avec elle; cette parole la détermina à partir. Ce n'était point du tout le sentiment de ses amis, qui ne pouvaient approuver la témérité de son entreprise. On eut beau lui présenter toutes sortes de raisons, elle conjura ses compagnes d'avoir pour elle cette complaisance, et Dieu fut fidèle à sa parole.

Un religieux de sa réforme qui l'accompagnait dans ce voyage lui parlant en chemin de la réputation de sainteté qu'elle avait, elle lui fit cette réponse : « On a dit de moi trois choses : que j'étais assez bien faite, que j'avais de l'esprit, et que j'étais sainte; j'ai cru les deux premières durant quelque temps, et je me suis confessé d'une vanité si pitoyable; mais pour la troisième, je n'ai jamais été assez folle pour me la persuader un moment. »

Le jour qu'elles sortirent de Palence, leurs cha-

riots enfonçaient tellement dans les boues qu'il fallait prendre les chevaux de l'un pour les atteler à l'autre. La présence du père provincial encourageait beaucoup Thérèse, qu'il soulageait de son mieux. Ses soins s'étendaient à tout, et son esprit égal et tranquille ne s'inquiétait de rien. Elles s'arrêtèrent le soir à une hôtellerie si pauvre, qu'on n'y trouva pas même un lit pour la sainte, quoique, dans l'état où elle était, elle eût eu assez besoin de ce petit soulagement. On lui annonçait de si mauvaises nouvelles du chemin qui restait à faire jusqu'à Burgos, qu'il semblait être prudent de s'arrêter en ce lieu, tout incommode qu'il était; mais Thérèse, rassurée par Jésus-Christ, encouragea ses compagnes à continuer le voyage, et l'on prit un guide. L'eau était répandue sur toute la campagne; on ne voyait dans une grande étendue de pays que le ciel et l'eau; pour arriver à Burgos il fallait passer sur des ponts que l'inondation couvrait d'un pied, et qui avaient si peu de largeur, que pour peu que les chariots vinssent à s'écarter, ils seraient tombés dans la rivière. Lorsqu'on fut près de ces ponts, le péril parut tel qu'il était. Quelque courage qu'il eût, le père Gratien, lorsqu'il se vit au milieu de l'eau, sans savoir le chemin qu'on devait prendre, et sans le secours d'aucun bateau, ne laissa pas d'appréhender; et la sainte elle-même, quelque assurance que Jésus-Christ lui eût donnée, ne fut pas exempte de frayeur. On peut juger en quel état étaient ses compagnes. Toutes se confessèrent, et la sainte les embrassa tendrement avec les paroles les plus héroïques et les plus touchantes. Quand elles eurent récité le symbole de la foi, Thérèse, sans être troublée, mais conservant tout son calme, les exhorta de la sorte : « Quel plus grand bonheur, mes
« filles, pourrait-il vous arriver que de mourir en
« cette occasion, et par ce genre de martyre, pour la
« gloire de Dieu? Mais attendez, je vais passer la
« première; si je suis submergée, je vous en conjure

« instamment, retournez à l'hôtellerie. » A ces mots elle s'avança d'un pas ferme, et, comme si les eaux eussent respecté la grandeur de sa foi, elle passa sans nul accident. Quand elle fut sur l'autre bord, quoique la paralysie embarrassât sa langue, elle se fit entendre du mieux qu'elle put à sa troupe pour l'encourager. Ils avaient été tous si frappés de sa résolution hardie, que personne ne balançait plus à la suivre, et leur confiance ne fut point trompée. Enfin, après tant de traverses et de péril, on arriva à Burgos ce même jour 25 janvier ; et la sainte, avant de songer à se reposer, voulut aller se prosterner devant le crucifix célèbre et miraculeux que l'on garde avec tant de vénération dans cette ville. « Je vous avoue, dit-elle « en faisant le récit de cette aventure, que je ne suis « jamais si contente que quand ces établissements se « font après beaucoup d'obstacles et de peine ; et ce « sont ceux que je vous raconte le plus volontiers. »

Avant de se coucher, elle s'était tenue assise auprès du feu plus qu'à l'ordinaire, parce que ses habits étaient fort mouillés ; la nuit suivante elle fut tourmentée par ses vomissements et par des ulcères à la gorge. Le lendemain, comme elle ne pouvait se lever, on approcha son lit d'une fenêtre, où elle fit des réponses et régla beaucoup d'affaires. La ville lui députa quelques principaux citoyens pour lui faire compliment, et elle les reçut avec sa politesse accoutumée.

Le provincial, sans perdre de temps alla trouver l'archevêque, qui refusa la permission, et alléguait pour raisons que, quand il avait proposé cet établissement à Thérèse il n'avait pas pensé qu'elle l'entreprît si promptement ; il avait voulu seulement la faire venir sur les lieux pour y examiner toutes choses. Peut-être ce prélat ignorait-il les lettres réitérées et pressantes qu'elle avait reçues. Thérèse, au bout de quelques jours, alla elle-même lui rendre visite ; mais elle n'en put rien obtenir, quoiqu'il l'affectionnât fort ; il voulut qu'on différât. La sainte, qui

tâchait de se conserver avec ses filles dans une grande retraite, allait avec elles de grand matin à l'église les jours de fête seulement, et se trouvait fort incommodée de la boue et des eaux qui étaient en abondance dans la ville. Un jour qu'elle eut à passer un ruisseau dans un endroit très étroit, elle pria une femme qui se trouva au milieu de lui faire un peu de place. Cette femme, qui la vit si pauvrement vêtue, lui répondit avec mépris : « Passe si tu veux, » et la poussa si rudement, qu'elle la jeta dans la boue. Les compagnes de Thérèse s'en irritèrent ; mais elle leur dit : « Laissez, laissez, mes filles ; cette bonne « femme a bien rencontré, et a fait cela fort à « propos. »

Cependant le provincial commençait à s'ennuyer de tant de démarches inutiles, et pensait à s'en retourner. Rien ne pouvait être plus fâcheux pour la sainte que cette résolution. Elle eut recours à la prière, et Jésus-Christ la fortifia de telle sorte qu'elle fut la première à persuader au père provincial, qui devait prêcher le carême à Valladolid, de ne point s'inquiéter d'elle, de partir sans retard, et de la laisser à Burgos pour poursuivre l'affaire.

Ce père, avant son départ, fit en sorte qu'on donât à ces religieuses un petit logement dans l'hôpital de la Conception. Elles y souffrirent beaucoup du froid, car on les logea dans de mauvaises petites chambres près du toit : elles eurent même beaucoup de peine à les obtenir, parce qu'elles faisaient partie de quelques appartements qu'avaient dans cet hôpital des dames dévotes qui s'étaient fait prier beaucoup pour les prêter.

Thérèse fut toujours malade en ce lieu. Elle avait un si grand dégoût, qu'elle ne pouvait même regarder la viande. Un jour elle dit qu'elle croyait qu'une orange lui ouvrirait l'appétit ; peu d'heures après, une dame lui en envoya quelques-unes excellentes. La sainte les reçut avec grand plaisir ; et, les ayant

mises dans sa manche, elle dit qu'elle voulait descendre dans les salles pour y visiter un malade qui se plaignait beaucoup. Lorsqu'elle fut avec les pauvres, elle leur distribua toutes ces oranges; ses compagnes s'affligèrent qu'elle n'en eût point réservé pour elle. « Je les désirais plus pour eux que pour moi, répondit-elle d'un air content. Me voilà fort joyeuse d'avoir fait cette distribution. »

Il y avait dans cet hôpital un homme qui souffrait des douleurs aiguës, et qui poussait de si hauts cris, qu'il incommodait tous les malades. La sainte, qui compatissait aux maux des uns et des autres, vint le trouver; dès qu'il l'aperçut, il ne cria plus. « Mon enfant, lui dit Thérèse, pourquoi criez-vous si haut? Tâchez d'endurer ce mal avec patience pour l'amour de Dieu. » Le malade lui répondit que ses douleurs étaient si grandes, qu'il semblait qu'on lui arrachait le cœur. Elle demeura quelque temps auprès de lui, et le recommanda à Dieu. Ses douleurs et ses cris cessèrent; et, quoiqu'on lui appliquât encore des remèdes violents, il ne criait pas plus que s'il n'eût point eu de mal. Jamais personne n'eut dans ses manières et dans ses discours un art plus sûr pour consoler les personnes affligées. Les pauvres conjuraient souvent l'hospitalière de leur amener cette sainte femme, parce qu'ils n'avaient qu'à la voir pour être aussitôt consolés; aussi, quand elle s'en alla, tous les malades la pleurèrent, et se crurent abandonnés.

Enfin, après avoir vaincu beaucoup d'obstacles, elle obtint la permission de l'archevêque, et on lui chercha une maison. Celle qu'on lui trouva ne paraissait lui convenir du sentiment de personne. Elle l'alla voir elle-même, et elle lui plut si fort, qu'elle l'acheta. Ce qu'il y eut de plus surprenant, c'est qu'en ce temps-là plusieurs communautés voulant bâtir dans la ville, la même maison avait été souvent visitée et examinée, sans que personne l'eût trouvée.

à son gré ; il semblait que Dieu l'eût réservée pour Thérèse. Le monastère fut érigé sous le titre de Saint-Joseph, avec les formalités accoutumées. Le même jour, l'archevêque prêcha : il témoigna de son estime pour Thérèse, et s'excusa d'avoir retardé sa fondation.

Quand elle eut achevé cet ouvrage, elle y jeta les yeux, et pria Dieu de donner la nourriture à celles à qui il venait de donner une maison. Dieu l'assura du secours de sa providence, et lui fit connaître qu'elle pouvait partir sans inquiétude.

Elle vint de Burgos à Palence, d'où elle écrivit à don Sanchez d'Avila une lettre où l'on voit, par le naturel de son style, que ses indispositions excessives ne l'inquiétaient pas beaucoup. Ensuite elle vint à Médine, d'où elle se disposait à revenir à son couvent d'Avila, dont elle était prieure ; mais elle connut qu'il fallait prendre d'autres mesures, et changer de dessein ; car le père Antoine de Jésus, vicaire provincial, l'attendait à Médine, pour la conduire à Albe, où la duchesse la demandait. Cette nouvelle l'affligea beaucoup, parce qu'elle se trouvait plus utile à Avila ; mais, sans répliquer ni consulter le besoin qu'elle avait de se reposer après tant de travaux et de maladies, elle monta fort accablée dans un chariot, et près d'un petit bourg qui est sur la route elle tomba en faiblesse, au point de toucher de pitié ceux qui l'accompagnaient. Elle ne trouva en ce lieu rien de propre à manger qu'un peu de figes. La sœur Anne de Saint-Barthélemy, sa compagne, en était désolée. « Ne vous affligez pas, ma fille, lui dit Thérèse, ces figes-là sont fort bonnes, et il y a bien des pauvres qui n'en ont pas tant pour se nourrir. » Elle arriva le lendemain après dîner à la ville d'Albe, toute fatiguée des violentes secousses de la voiture et des incommodités de la route. Elle descendit chez la duchesse, qui l'attendait, et voulut lui offrir à souper pour la soulager un peu ; mais la sainte refusa, parce

qu'il y avait dans la ville un monastère de son ordre. Après avoir donné plusieurs heures à la duchesse, elle se rendit à son couvent sur les six heures du soir, le jour de Saint-Matthieu 1582. La prieure et les religieuses la supplièrent instamment de se coucher pour se reposer; elle leur obéit en disant: « Dieu
« veuille m'aider! je me sens dans une lassitude et
« un abattement extrêmes. Il y a plus de vingt ans
« que je ne me suis couchée d'aussi bonne heure. »

Le lendemain elle se leva, visita toute la maison, entendit la messe, communia; elle continua de s'acquiescer de tous les exercices avec la ferveur d'un ange, jusqu'à la fête de saint Michel, tantôt succombant à ses maux, tantôt se relevant.

Le jour de Saint-Michel, après avoir entendu la messe et communié, elle se trouva si affaiblie, qu'elle se mit au lit; sa fidèle compagne, la sœur Anne de Saint-Barthélemy, demeurait nuit et jour auprès d'elle, pour satisfaire encore plus à son amitié qu'à son devoir, et même pour consoler la communauté, qui savait l'attachement que la sainte avait pour elle. Le 1^{er} octobre, après avoir passé toute la nuit à prier, elle fit appeler le père Antoine de Jésus pour se confesser. Ce père, après sa confession, la conjura de s'adresser à Dieu, pour en obtenir qu'il ne la retirât pas encore du monde. Elle lui répondit qu'elle n'y était plus nécessaire; et dès ce jour elle commença à donner à ses religieuses de salutaires avis, en leur annonçant qu'elle devait bientôt les quitter. Le père Antoine lui demanda si elle ne voulait pas qu'après sa mort son corps fût porté à Saint-Joseph d'Avila, son propre couvent. « Ai-je quelque chose qui m'appartienne, lui répondit-elle, et ne me donnera-t-on pas bien ici un peu de terre? » La veille de Saint-François, sentant sa mort approcher, elle demanda les sacrements: tandis qu'on était allé chercher le saint viatique, elle joignit les mains, et dit à ses religieuses ces touchantes et dernières

paroles : « Mes filles et Mesdames, je vous en prie
« pour l'amour de Dieu, que les règles et les consti-
« tutions soient exactement observées, et que vous
« ne vous arrétiez pas aux exemples de cette indigne
« pécheresse qui va mourir ; pensez plutôt à lui par-
« donner. »

Ce discours fit fondre en larmes toutes ses sœurs, dont aucune n'eut la force de lui répondre. Dès qu'elle aperçut dans sa cellule Jésus-Christ sous les voiles eucharistiques, tout accablée qu'elle était, elle se leva si courageusement sur son séant, que si on ne l'eût retenue elle se serait jetée à terre. Son amour, à la vue de cet aliment céleste, lui donna des forces. Son visage se ranima, et parut s'embellir et rajeunir ; alors, tournant ses yeux ardents vers Jésus-Christ, elle dit : « Venez, Seigneur ; venez, cher époux ;
« enfin l'heure est arrivée où je vais sortir de cet
« exil. Il est temps, et il est bien juste que je vous
« voie, après que ce violent désir a si longtemps pos-
« sédé mon cœur. » Quand elle eut reçu cette divine nourriture, elle demanda l'extrême-onction, et répondit attentivement à toutes les prières du prêtre. Elle ne se lassait point de répéter : « Enfin, Seigneur, je
« suis fille de l'Église ; » elle trouvait dans cette pensée une consolation sensible. Le jour de Saint-François, après avoir passé la nuit dans de vives souffrances, vers sept heures du matin, elle pencha la tête sur les bras de la sœur Anne de Saint-Barthélemy, tenant dans sa main défaillante un crucifix, qu'elle ne quitta point, et qu'on ne put lui ôter qu'après sa mort. Elle demeura paisiblement dans cette position, les yeux ouverts, et fixement attachés sur l'image du Sauveur jusqu'à neuf heures du soir, qu'elle mourut entre les bras de cette tendre et fidèle amie.

Thérèse vécut soixante-sept ans six mois sept jours. Elle passa quarante-sept ans en religion, vingt-sept au monastère de l'Incarnation, et les vingt der-

niers dans sa réforme, dont elle vit seize couvents de religieuses, et quatorze de religieux. Le jour de sa mort, 4 octobre 1582, se trouve le quinzième depuis la reformation du calendrier.

La mort n'effaça point ses traits ; les rides de la vieillesse disparurent de son visage, et ses membres demeurèrent aussi flexibles que si elle eût été encore en vie. Une odeur agréable parfuma non seulement toute sa cellule et les environs, mais se répandit dans le monastère.

L'ordre de la réforme de Thérèse s'étendit en Espagne, et les monastères des carmes et des carmélites se multiplièrent. Les dons célestes ne cessaient d'enrichir ces paisibles retraites, et ces âmes pures et détachées répandaient au loin la bonne odeur de leurs vertus. Le cardinal de Bérulle fit un voyage en Espagne pour y travailler à l'établissement d'une colonie de cet ordre en France. Son projet réussit, et il amena en 1603 quelques carmélites choisies parmi les plus éminentes en sainteté, et les plus familières compagnes de Thérèse.

La pieuse et admirable vierge fut déclarée bienheureuse par le pape Paul V, et canonisée par Grégoire XV.

BULLE DE LA CANONISATION

DE LA

BIENHEUREUSE VIERGE THÉRÈSE



GRÉGOIRE, ÉVÊQUE

SERVITEUR DES SERVITEURS DE DIEU

A perpétuelle mémoire.

Le tout-puissant Verbe de Dieu, étant descendu du sein de son père en ce bas monde pour nous retirer de la puissance des ténèbres, après avoir accompli le temps de sa dispensation, et devant retourner de ce monde à son Père, n'a point choisi beaucoup de personnes nobles, ni beaucoup de philosophes du siècle, pour propager dans l'univers entier l'Église de ses élus, qu'il avait acquise par son sang, comme aussi pour l'instruire par la parole de vie, pour confondre la sagesse des sages du monde, et pour détruire tout orgueil qui s'élevait contre Dieu; mais il a fait choix des personnes du peuple, qui étaient comme la lie et le rebut des hommes, lesquelles pussent s'acquitter de la fonction à laquelle il les avait prédestinées de toute éternité, non point dans la sublimité du style ni dans les paroles d'une sagesse humaine, mais dans

la simplicité et dans la vérité. Et aussi dans la suite des temps, lorsque, suivant ses décrets éternels, il a daigné visiter son peuple par ses fidèles serviteurs, souvent il a employé pour ce ministère des hommes simples et humbles par le moyen desquels il a communiqué de grands biens à l'Église catholique, leur révélant ainsi, suivant ses paroles, les mystères du royaume du ciel cachés aux grands du monde, les illuminant des grâces divines si abondamment, qu'ils enrichissent l'Église par les exemples de toutes les vertus, et lui donnent un nouvel éclat par la gloire des signes et des prodiges. Mais, en nos jours, il a opéré un salut signalé par les mains d'une femme en suscitant dans son Église, comme une nouvelle Débora, la vierge Thérèse, laquelle ayant remporté une victoire admirable en domptant sa chair par une virginité perpétuelle, triomphant du monde par une humilité merveilleuse, et terrassant toutes les embûches du démon par un grand nombre de vertus éminentes, aspirant à de plus hauts exploits, et s'élevant au-dessus de la condition et de la portée de son sexe par la grandeur de son courage, elle a ceint de force ses reins, et a formé un bataillon de personnes fermes et valeureuses, qui combattissent avec des armes spirituelles pour la maison du Dieu des armées, pour sa loi et pour ses commandements; laquelle vierge, pour l'accomplissement d'une si grande œuvre, Notre-Seigneur a remplie de l'esprit de sagesse et d'entendement, et l'a tellement inondée des trésors de sa grâce, que sa splendeur, comme une étoile dans le firmament, éclate et brille dans la maison de Dieu pour une éternité. Nous avons donc jugé digne et convenable que celle que JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur, Fils unique du Père éternel, a daigné manifester à son peuple comme une épouse ornée d'une couronne et parée de ses joyaux dans la gloire des miracles; suivant notre sollicitude pastorale dans l'Église universelle à laquelle, bien que sans le mériter, nous présidons, nous avons, dis-je, jugé convenable de décréter d'autorité apostolique qu'elle soit honorée comme une sainte et une élue du Seigneur, afin que tous les peuples confessent Dieu dans ses merveilles, et que tout homme connaisse que ses miséricordes ne sont point taries; en sorte que, bien que nos péchés exigeant les fléaux de sa justice, il nous visite avec la verge de son

indignation, il ne retient pas néanmoins, ou ne retire point ses miséricordes et ses largesses par les traits acérés de sa colère, lorsque, dans nos afflictions, il nous munit de nouveaux secours, et va multipliant ses amis, qui défendent et protègent son Église par les suffrages de leurs mérites et de leur intercession; et afin que tous les fidèles de JÉSUS-CHRIST entendent quelle abondance de son esprit Dieu a versée sur sa servante, et qu'ainsi la dévotion croisse de jour en jour à son égard, nous avons trouvé à propos d'insérer ici quelques-unes de ses vertus signalées et éminentes, et aussi quelques merveilles de celles que Dieu a opérées par elle.

Thérèse naquit à Avila, au royaume de Castille, l'an de notre salut 1515, de parents nobles de race et de vertu, par lesquels étant élevée en la crainte de Dieu, elle donna des témoignages admirables de sa future sainteté dès son jeune âge, d'autant que lisant les actions et les exploits des saints martyrs, son cœur fut tellement pénétré du feu du Saint-Esprit, qu'elle s'enfuit de la maison de ses parents avec son frère, qui était encore dans l'enfance, pour passer en Afrique et y répandre son sang pour la foi de JÉSUS-CHRIST. Mais étant détournée de son dessein par la rencontre de son oncle, déplorant par des larmes continuelles la perte de l'heureux partage qu'on lui avait ravi, elle compensa le désir ardent du martyre par des aumônes et autres œuvres pieuses. Étant parvenue à l'âge de vingt ans, elle se consacra entièrement au service de JÉSUS-CHRIST, et suivant la vocation du Ciel, elle prit l'habit de religieuse dans le monastère de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, qui gardait la règle mitigée, afin qu'étant plantée dans la maison du Seigneur, elle y poussât des fleurs. Après dix-huit ans de profession dans cette maison, affligée de maladies graves, et tourmentée par diverses tentations, sans être soulagée des consolations d'en haut, elle supporta le tout avec l'assistance de Dieu, si constamment, que, par cette preuve de sa foi, elle fut trouvée plus précieuse que l'or qui est affiné par le feu, et digne d'honneur, de louange et de gloire au jour de la révélation de JÉSUS-CHRIST. Et parce que, pour élever un haut édifice des vertus chrétiennes, il a fallu mettre le fondement de la foi, Thérèse l'a posé si ferme

et si stable, que, suivant la parole du Seigneur, elle doit être comparée à l'homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre, d'autant qu'elle croyait et révérait tellement les saints sacrements de l'Église, et les autres points et mystères de notre religion, qu'elle ne pouvait avoir plus de certitude d'aucune chose que ce fût, comme elle le disait et le témoignait souvent. Étant éclairée de cette lumière de la foi, elle contemplait si clairement des yeux de l'âme le corps de JÉSUS-CHRIST au saint sacrement de l'eucharistie, qu'elle disait qu'elle ne portait point envie à ceux qui le voyaient des yeux du corps. Quant à la vertu d'espérance, elle en avait une si vive en Notre-Seigneur, qu'elle déplorait sans cesse sa captivité de cette vie mortelle, qui lui empêchait la jouissance continuelle de sa majesté, et assez ordinairement étant ravie en extase, et considérant les joies du paradis, elle croyait y participer. Entre toutes les vertus de Thérèse, a particulièrement éclaté l'amour de Dieu. Il était si ardent dans son cœur, que ses confesseurs admiraient et louaient sa charité, non comme celle d'un homme, mais comme celle d'un chérubin, laquelle a été aussi augmentée par Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST en plusieurs visions et révélations, lui ayant fait la grâce de la prendre pour son épouse, en lui donnant la main droite, et lui disant ces paroles : « Désormais, comme une vraie épouse, tu soigneras mon honneur; maintenant je suis ton unique, et tu es tout à moi. » Elle a vu aussi un ange qui lui traversait les entrailles avec un trait ardent; alors l'amour divin remplissait tellement son cœur, que, guidée par ce feu sacré, elle fit un vœu bien difficile à exécuter, savoir : de faire toujours ce qu'elle connaîtrait de plus parfait, et à la plus grande gloire de Dieu. Mais après sa mort, en une vision, elle déclara à une religieuse qu'elle n'était pas morte par la force de la maladie, mais par l'excès d'un embrasement de l'amour divin. Rien ne put égaler sa charité envers le prochain; elle pleurait continuellement les ténèbres des infidèles et des hérétiques; et, pour obtenir leur conversion, elle offrait au Seigneur des jeûnes, des disciplines et autres mortifications. Cette sainte vierge résolut aussi dans son cœur de ne laisser passer aucun jour sans rendre quelque office de charité au prochain; en quoi elle a tellement été favorisée, qu'elle n'a jamais manqué d'occasions

pour l'exercer. Quant à ce qui est d'aimer ses ennemis, elle a merveilleusement imité Notre-Seigneur Jésus-CHRIST, parce que, souffrant de grandes adversités et d'horribles persécutions, elle aimait néanmoins ceux qui la persécutaient, elle priait pour ceux qui la haïssaient; les injustices et les injures qu'on lui faisait redoublaient son amour et sa charité : aussi de graves personnages avaient-ils coutume de dire que celui qui voulait être aimé de Thérèse devait l'offenser ou lui nuire. Pour les vœux qu'elle a prononcés lors de sa profession, elle les a remplis avec un zèle scrupuleux; non seulement elle soumettait toutes ses actions à l'avis et à la direction de ses supérieurs avec la plus grande humilité, mais elle prit le ferme propos de conformer toutes ses pensées à leur volonté. Elle a aussi jeté au feu, en vertu de cette soumission, un livre rempli d'une insigne piété, qu'elle avait composé sur le Cantique des cantiques, pour obéir en cela à son confesseur. Elle avait coutume de dire qu'elle pourrait se tromper à discerner les visions et les révélations, mais non pas à rendre l'obéissance aux supérieurs. Elle a tellement chéri la pauvreté, qu'elle gagnait sa nourriture par le travail de ses mains. Lorsqu'elle trouvait quelque religieuse mal vêtue, elle échangeait aussitôt ses habits avec les siens; et si quelquefois le nécessaire venait à lui manquer, elle s'en réjouissait, rendant plus de grâces à Dieu de cette disette que d'un bienfait signalé. Parmi toutes les vertus dans lesquelles elle a excellé comme épouse de notre divin Sauveur, celle de la chasteté a paru encore avec plus d'éclat : elle a accompli rigoureusement, jusqu'à la mort, le vœu qu'elle en avait fait dès son enfance, et a conservé, tant en corps qu'en esprit, une pureté angélique et sans tache. Elle était humble de cœur. Favorisée de plus en plus des dons de l'Esprit-Saint, elle demandait au Seigneur qu'il mit des bornes à ses grâces, et qu'il n'oublîât pas sitôt ses offenses. Pour les insultes et les affronts, elle les désirait ardemment; ayant en horreur les honneurs du monde, elle fuyait jusqu'à la vue des hommes. Patiente à l'excès, sa devise était *pâtir ou mourir*. Outre ces présents de la libéralité divine, le Tout-Puissant l'a encore enrichie d'une infinité d'autres grâces. Il l'a remplie de l'esprit d'intelligence, de manière que non seulement elle laissa

dans l'Église de Dieu des exemples de bonnes œuvres, mais encore qu'elle l'arrosa des pluies d'une sagesse céleste, ayant écrit des livres de théologie mystique, et d'autres qui abondent en piété, desquels les fidèles recueillent des fruits en abondance, y étant excités à désirer de jouir du séjour des saints. Inspirée par la grâce divine, elle a commencé la réforme du Carmel, et a réussi non seulement à l'égard des femmes, mais même à l'égard des hommes. Plusieurs monastères de religieux et de religieuses ont été établis par toute l'Espagne et en d'autres lieux de la chrétienté, quoiqu'elle n'eût ni argent ni revenu quelconque, se confiant à la seule miséricorde de Dieu dans ces fondations. Pour l'établissement de ces maisons, non seulement elle était dépourvue de tout secours et appui humain, mais aussi souvent elle a éprouvé la résistance et la contradiction des princes et des puissants du siècle. Cependant, le Seigneur bénissant ses œuvres, les monastères ont pris racine et accroissement, et ont abondamment fructifié dans la maison du Seigneur. Dieu a voulu signaler les grandes vertus de Thérèse par des miracles lorsqu'elle était encore sur la terre. Nous en insérerons ici quelques-uns. Ayant une grande disette de blé dans le diocèse de Cuence, et se trouvant à peine dans le monastère de Villeneuve-Laxave autant de farine qu'il en fallait pour nourrir l'espace d'un mois dix-huit religieuses, par les mérites et l'intercession de cette sainte vierge, le Tout-Puissant, qui nourrit et sustente ceux qui espèrent en lui, la multiplia tellement, que, bien que pendant six mois on en tirât abondamment pour la nourriture des servantes de Dieu, jamais elle ne diminua jusqu'à la récolte. Anne de la Trinité, religieuse du couvent de Médine-du-Champ, était atteinte de fièvre et d'un érysipèle au visage. Thérèse la caressa d'abord, puis touchant légèrement les parties affligées : « Courage ! » dit-elle, ma fille. Dieu vous délivrera, j'espère, de cette « maladie. » Aussitôt la fièvre et l'érysipèle disparurent. Alberte, prieure du même monastère, était en danger de mort par suite d'une pleurésie ; mais la sainte vierge Thérèse, lui ayant touché le côté où était le mal, dit qu'elle se portait bien, et lui commanda de se lever. La religieuse, parfaitement guérie, se leva en louant Notre-Seigneur. Enfin étant venu le temps auquel elle devait

recevoir de la main de Dieu la couronne de gloire, tant pour les maux supportés pour son honneur que pour les bonnes œuvres faites en vue de l'utilité de l'Église, elle tomba malade à Albe. Pendant tout le temps de sa maladie, elle s'entretenait avec ses sœurs de l'amour divin, remerciant souvent Dieu de l'avoir mise dans le sein de l'Église catholique, recommandant comme premières vertus la pauvreté et l'obéissance aux supérieurs; ayant reçu en toute humilité le sacré viatique de son pèlerinage et le sacrement de l'extrême-onction, tenant en main l'image de JÉSUS-CHRIST crucifié, son âme s'envola aux demeures de la béatitude éternelle. Or Dieu a manifesté par plusieurs signes à quel sublime degré de gloire il a élevé Thérèse; car elle a apparu à plusieurs religieuses dévotes et craignant Dieu; l'une a vu sur le toit de l'église, dans le chœur et sur la chambre où elle est morte, une multitude de lumières célestes. L'autre a vu près de son lit Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST éclatant de splendeur et entouré d'une grande troupe d'anges. Une autre a vu beaucoup de personnes vêtues de blanc entrer dans sa cellule et se mettre autour de son lit. Il y en eut une aussi qui, au moment où elle rendit l'esprit, vit sortir de sa bouche une colombe blanche; une autre vit sortir par la fenêtre une splendeur semblable à du cristal. Même un arbre près de sa chambre, couvert de chaux, masqué par une muraille et sec depuis longues années, se trouva soudainement chargé de fleurs à l'instant où elle expira. Son corps parut, après ce dernier passage, d'une très grande beauté, sans aucune ride, d'une blancheur merveilleuse, ainsi que les habits et les linges dont elle avait usé pendant sa maladie, exhalant une odeur délicieuse, au grand étonnement et à l'admiration de chacun. Il y a eu aussi plusieurs miracles que Dieu a opérés par les mérites de sa servante, qui ont rendu glorieuse son entrée dans le ciel. Une religieuse, qui depuis longtemps avait mal aux yeux et une douleur de tête, prit la main de la vierge défunte, et, l'ayant portée sur la tête et sur les yeux, fut guérie sur-le-champ. Une autre, baisant ses pieds, recouvra le sens de l'odorat qu'elle avait perdu, et sentit corporellement l'odeur du parfum qu'elle exhalait par la vertu divine. Son corps fut mis dans un cercueil de bois, sans aucun préparatif, et inhumé bien avant dans la terre; la

fosse fut même remplie de chaux et de grosses pierres; cependant il sortait de son sépulcre une odeur si merveilleuse, qu'on résolut de déterrer ce sacré corps. Il fut trouvé entier, sans corruption et aussi flexible que s'il eût été fraîchement enterré, étant en outre trempé d'une liqueur odoriférante qu'il rend encore jusqu'à présent, Dieu témoignant la sainteté de sa servante par un miracle continuel. C'est pourquoi le corps fut revêtu de nouveaux habits et posé dans un nouveau cercueil, les autres étant consumés de pourriture; il fut porté après au même lieu, où, ayant demeuré l'espace de trois années, le sépulcre fut ouvert pour en retirer ce précieux dépôt, et le porter à Avila. Souvent visité par l'ordre des commissaires apostoliques, il fut toujours trouvé incorrompu, maniable, trempé de la même liqueur et exhalant une pareille odeur. Or, dans la succession des temps, Dieu a manifesté aux hommes la gloire de sa servante par de fréquentes grâces qu'il a accordées par son intercession à ceux qui se sont recommandés pieusement à ses prières. Un enfant âgé de quatre ans avait le corps tellement retiré et si difforme, qu'il ne pouvait ni marcher ni remuer étant couché. Ayant cette maladie depuis sa naissance, et n'en ressentant aucune douleur, on le jugeait tout à fait incurable; mais, ayant été porté pendant neuf jours dans la chambre où la sainte vierge avait demeuré pendant sa vie, il sentit en lui une vertu extraordinaire, et fut soudainement guéri. Les forces lui revinrent, il marcha sans aide et sans appui, au grand étonnement de tous, et publia hautement qu'il avait obtenu sa guérison par le moyen de la mère Thérèse de Jésus. Anne de Saint-Michel, religieuse, tourmentée depuis deux ans de douleurs aiguës, ayant trois chancres à la poitrine, ne pouvant reposer, tourner le cou ni élever les bras, s'appliqua une parcelle des reliques de sainte Thérèse. S'étant recommandée à elle du fond de son cœur, elle fut guérie en un instant de toutes les plaies de son corps, et même d'un mal intérieur dont elle était travaillée depuis longtemps. François Perez, recteur d'une église paroissiale, était tellement tourmenté d'un abcès qui s'était formé à l'entrée de l'estomac, que, le bras s'étant aussi retiré, il ne put célébrer la messe pendant l'espace de cinq mois. Les remèdes humains étant impuissants, il eut recours aux divins. Élevant ses

yeux vers les montagnes de Dieu, il obtint la santé; car, portant sur sa poitrine une lettre écrite de la main de Thérèse, il fut guéri du mal qu'il avait en cette partie; et visitant son sépulcre et appliquant le bras qui se garde à Albe sur le sien, qui était encore retiré, il en obtint une parfaite guérison. Jean de Leyra avait un mal de gorge si violent, qu'il pouvait à peine respirer; et déjà il était réduit à toute extrémité, lorsqu'il mit avec une grande confiance un mouchoir dont sainte Thérèse s'était servie sur la partie où était le mal; s'étant ensuite laissé aller au sommeil, il se trouva guéri à son réveil, et s'écria qu'il devait sa guérison aux mérites de la bienheureuse Thérèse. La sainteté de Thérèse étant reconnue dans toutes sortes de nations, son nom était en très grand honneur parmi les fidèles. Dieu, par son intercession, opérant tant de miracles, qui s'augmentent de jour en jour ainsi que sa vénération, on en a dressé des procès-verbaux dans différents endroits de l'Espagne, qui ont été envoyés à ce saint-siège; et Philippe, troisième roi catholique d'Espagne, faisant en ceci grande instance, l'affaire diligemment discutée, tant à la sacrée congrégation des rites que dans la rote, notre prédécesseur Paul V, d'heureuse mémoire, a permis qu'on fit son office dans tout l'ordre des Carmes, comme d'une vierge bienheureuse. Le même Philippe III, ayant supplié derechef notre prédécesseur Paul V de passer outre à la canonisation de la bienheureuse vierge Thérèse, il commit de nouveau l'affaire aux cardinaux de la sacrée congrégation des rites, qui décrétèrent qu'on ferait de nouveaux procès-verbaux par autorité apostolique, et députèrent à cet effet le cardinal Bernard de Rojas, de bonne mémoire, archevêque de Tolède, et les vénérables frères évêques d'Avila et de Salamanque, qui, s'étant acquittés avec soin de cette commission, en renvoyèrent tous les actes au même Paul V, notre prédécesseur. Il ordonna à trois auditeurs des causes du palais apostolique, savoir : François, archevêque de Damas, lieutenant, maintenant cardinal de la sainte Église romaine; Jean-Baptiste Coccone, doyen, et Alphonse Mauzanède, d'examiner ces actes avec la plus grande attention et de lui en dire leur avis. Ayant considéré soigneusement toutes choses, selon que le requérait l'importance de l'affaire, ils ont fait

rapport que la sainteté de la vie et les miracles de la bienheureuse vierge Thérèse étaient pleinement justifiés, et que tout ce qui est requis par les sacrés canons pour sa canonisation s'y trouvait abondamment vérifié, et qu'on y pouvait passer outre. Afin que l'affaire se fit avec la maturité qui était convenable à une chose si importante, le même Paul ordonna à nos chers fils les cardinaux de la sainte Église romaine, de la congrégation des rites sacrés, qu'ils vissent de nouveau lesdits procès, et prissent connaissance exacte de toute la cause. Or le même Paul V ayant achevé son pèlerinage en cette vie mortelle, et nous, quoique sans aucun mérite, par la seule bonté de Dieu, ayant été appelé au gouvernement de l'Église, nous avons cru qu'il fallait avancer cette affaire pour l'augmentation de la gloire de Dieu et l'utilité de la sainte Église; et avons aussi estimé que ce serait un grand moyen pour adoucir les misères de ces temps, si la dévotion des fidèles de JÉSUS-CHRIST était accrue envers les saints et les élus de Dieu, qu'ils intercédassent pour nous dans de si grandes nécessités. Partant nous commandâmes auxdits cardinaux d'exécuter au plus tôt ce qui leur avait été enjoint par notre prédécesseur. Ce qu'ayant accompli avec la diligence convenable, et tous ayant opiné uniquement à ce qu'on canonisât la vierge Thérèse, notre vénérable frère François Maria, évêque du Port, cardinal du Mont, exposa brièvement devant nous, dans notre consistoire, le sommaire de tout le procès, et son avis avec celui de ses collègues. Ce qu'étant entendu, les autres cardinaux qui étaient présents prononcèrent d'un commun suffrage qu'il fallait passer outre. Donc, notre cher fils Jules Zambecarius, avocat consistorial de notre cour, ayant harangué pour sa canonisation, et nous ayant supplié humblement au nom de notre cher fils en JÉSUS-CHRIST Philippe, roi catholique d'Espagne, d'y daigner procéder, nous fîmes réponse que nous consulterions sur une chose si importante nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Église romaine, et les évêques qui pour lors étaient en cour; nous exhortâmes ardemment, au nom de JÉSUS-CHRIST, les cardinaux et les évêques présents à persister soigneusement en oraison, et à humilier leurs âmes devant Dieu par des jeûnes et des aumônes; à prier avec nous le Seigneur de répandre sur

nous la lumière de vérité, pour connaître et accomplir sa divine volonté. Dans le consistoire demi-public qui fut tenu ensuite, non seulement les cardinaux y étant appelés, mais aussi les patriarches, archevêques et évêques qui étaient en notre cour, nos notaires du siège apostolique, les auditeurs des causes du sacré palais, aussi présents, ayant mentionné plusieurs faits relatifs à la sainteté insigne de la servante de Dieu, à la multitude des miracles et à la dévotion des peuples envers elle dans toute la chrétienté, après avoir aussi exposé les instances qui nous étaient faites, non seulement au nom de très grands rois, mais aussi au nom de notre cher fils en JÉSUS-CHRIST Ferdinand, roi des Romains, élu empereur, et de plusieurs autres princes chrétiens, tous d'un accord et d'une commune voix, bénissant le Seigneur, qui honore ses amis, ont été d'avis qu'il fallait canoniser la bienheureuse Thérèse et la mettre au rang des saintes vierges : desquels tous ayant ouï le consentement, nous nous sommes grandement réjoui d'une intime affection de cœur au Seigneur, rendant grâce à Dieu et à son Fils Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, de ce qu'il avait regardé son église des yeux de la miséricorde, et qu'il avait voulu l'illustrer d'une si grande gloire. Partant nous publiâmes le jour de la canonisation, et enjoignîmes à nos mêmes frères et fils de persévérer en oraisons, et de continuer à faire des aumônes, à ce que dans l'exécution d'une si grande œuvre la splendeur du Seigneur fût sur nous, et que sa majesté dirigeât l'œuvre de nos mains, pour accomplir sa volonté. Enfin toutes les choses qui devaient être faites suivant les sacrées constitutions et la coutume de l'Église romaine ayant été exécutées aujourd'hui dans l'église Saint-Pierre, nous nous sommes assemblés avec nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Église romaine, avec les patriarches, archevêques, évêques, prélats de la cour romaine, officiers et nos amis, le clergé séculier et régulier, et une très grande multitude de peuple. Les demandes pour la canonisation ayant été réitérées au nom de notre très cher fils en JÉSUS-CHRIST Philippe, roi catholique, par notre bien-aimé fils Louis, cardinal du titre de Sainte-Marie-Transpontine, surnommé Ludovisio, notre neveu selon la chair; par Jules, l'avocat susdit, après avoir chanté les sacrées prières et

les litanies, et ayant imploré humblement les grâces du Saint-Esprit en l'honneur de la sainte Trinité et à l'exaltation de la foi catholique, avec l'autorité du Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, celle des bienheureux apôtres et la nôtre, du conseil et du consentement unanime de nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Église romaine, des patriarches, archevêques et évêques présents en cour de Rome, nous avons défini que la vierge Thérèse, de bonne mémoire, native d'Avila, de laquelle la sainteté était pleinement vérifiée, avec sa sincérité de foi et l'excellence de ses miracles, doit être tenue comme sainte, et avons décrété qu'elle doit être enrôlée au catalogue des saintes vierges, comme nous le définissons, le décrétons et l'admettons par la teneur de ces présentes; avons mandé et mandons que tous les fidèles de JÉSUS-CHRIST l'honorent et la révèrent comme vraiment sainte, ordonnant que, par toute l'Église, on puisse bâtir et consacrer en son honneur des temples et des autels dans lesquels on offre des sacrifices à Dieu, et que tous les ans, le cinquième d'octobre, auquel jour elle a été transportée à la gloire céleste, son office puisse être célébré comme d'une sainte vierge, suivant l'usage du bréviaire romain. Avec la même autorité, nous avons remis et remettons miséricordieusement en Notre-Seigneur, à tous les fidèles de JÉSUS-CHRIST qui tous les ans en la même fête visiteront le sépulcre où repose son corps, une année et une quarantaine; et à ceux qui le visiteront dans l'octave de cette fête, quarante jours de pénitence à eux enjointe, ou due en quelque manière que ce soit. Finalement, ayant rendu grâces à Dieu de ce qu'il lui avait plu illustrer son Église de cette insigne et nouvelle lumière, et après avoir chanté en l'honneur de sainte Thérèse l'oraison solennelle des saintes vierges, nous avons célébré la messe à l'autel du prince des apôtres, avec la commémoration de cette sainte vierge; et avons concédé à tous les fidèles de JÉSUS-CHRIST qui étaient là présents, indulgence plénière de tous leurs péchés. Il est donc raisonnable que, pour un si grand bienfait, avec toute sorte d'humilité, nous bénissions et nous glorifions tous Celui auquel convient toute bénédiction, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles, demandant à Dieu par des prières continuelles

que, par l'intercession de son élue, il détourne sa face de nos péchés, qu'il nous regarde et nous montre la lumière de ses miséricordes, et qu'il envoie sa crainte aux nations qui ne le connaissent point, afin qu'elles sachent qu'il n'y a point d'autre Dieu que le nôtre. Au reste, parce qu'il serait difficile que nos présentes lettres fussent portées en tous les lieux où il serait nécessaire, nous voulons que partout on ajoute la même foi aux copies et même à celles qui seront imprimées, étant signées de quelque notaire public, et munies du sceau de quelque personne constituée en dignité ecclésiastique, qu'on ferait à ces présentes, si elles étaient produites ou montrées. Que personne donc n'entreprenne d'enfreindre ce témoignage de nos définitions, décret, adscription, commandement, statut, ordonnance et volonté, et d'y contrevenir avec une hardiesse téméraire. Que si quelqu'un avait cette présomption que d'attenter à ceci, qu'il sache qu'il encourra l'indignation de Dieu tout-puissant et de ses bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul.

Donné à Rome à Saint-Pierre, l'an de l'incarnation de Notre-Seigneur 1621, le douzième jour de mars, et le deuxième de notre pontificat.

FIN



TABLE

LIVRE PREMIER

Naissance de sainte Thérèse. — Son enfance. — Son désir du martyre. — Son portrait. — Sa ferveur diminue. — Elle est envoyée dans un couvent. — Sa maladie. — Son retour à la piété. — Elle embrasse la vie religieuse. — Nouvelle maladie. — Cruelles douleurs. — Ses relations avec le monde incompatibles avec la perfection. — Ses combats. — Son retour à Dieu. — Son désir d'une vie plus austère et plus parfaite 7

LIVRE DEUXIÈME

Projet de réforme. — Obstacles. — Voyage de sainte Thérèse à Tolède. — Elle écrit sa vie. — Son retour à Avila. — Bénédiction du nouveau monastère. — Peines intérieures de la sainte. — Soulèvement général dans la ville. — Calme succédant à la tempête. 39

LIVRE TROISIÈME

Sainte Thérèse écrit le livre du *Chemin de la perfection*. — Multiplication des monastères de la réforme. — Fondation de Médine-du-Champ. — Projet de réforme des couvents de carmes. — Le père Jean de la Croix. — Établissement des monastères de Malagon et de Valladolid. 59

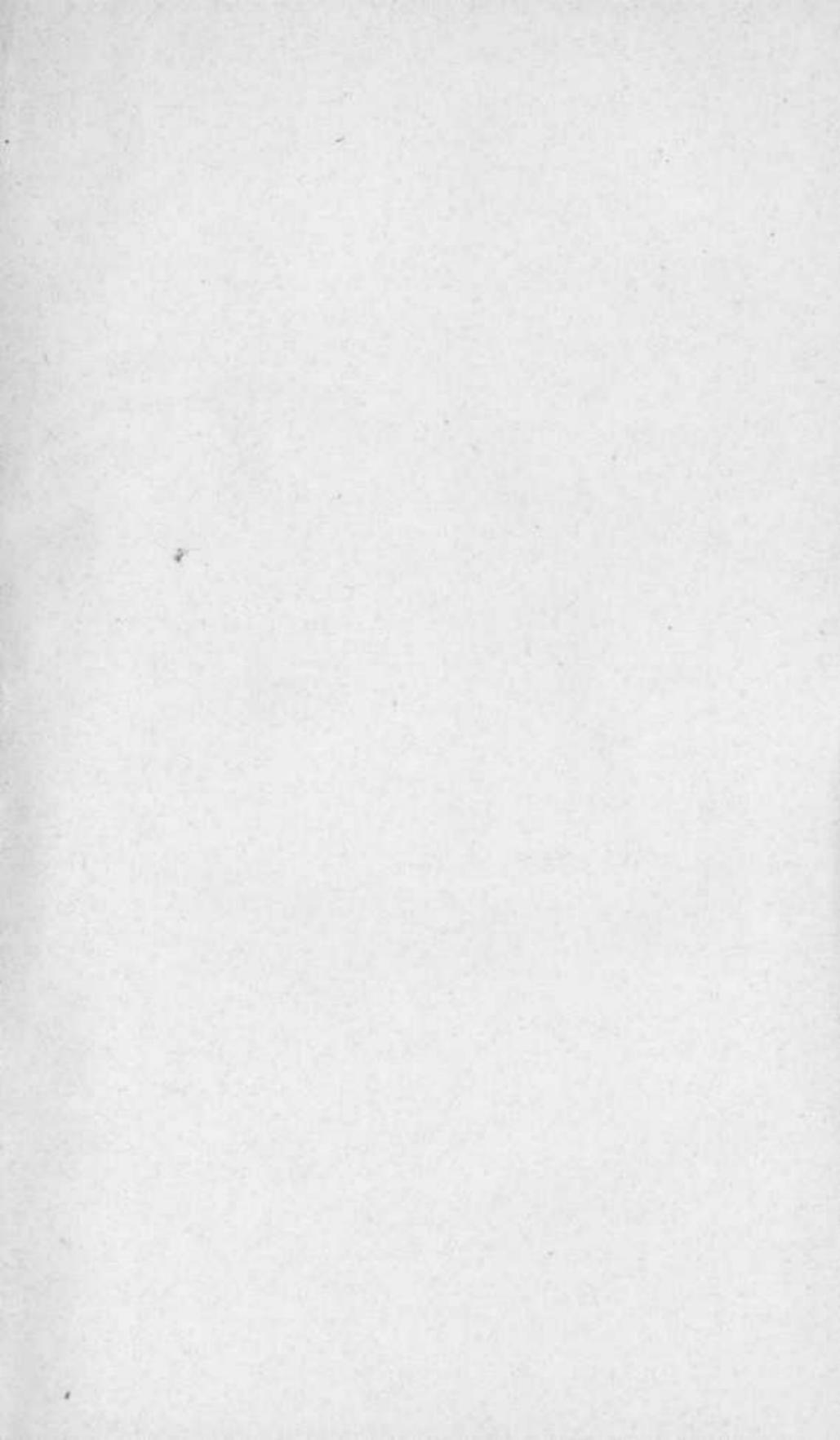
LIVRE QUATRIÈME

Premier établissement des carmes réformés. — Fondation d'un monastère à Tolède. — Sainte Thérèse est outragée dans une église. — Pauvreté de ses sœurs. — Établissement du couvent de Pastrane. — Elle va à Albe et à Médine, retourne à Pastrane. — Trait d'humilité et de douceur. — Érection du monastère de Salamanque et de celui d'Albe. — Guérison miraculeuse d'une malade. — La sainte est chassée du couvent de Médine, et y est bientôt rappelée comme prieure, d'où elle est envoyée en la même qualité à Avila. — État de ce monastère. — Elle triomphe des obstacles et y fait revivre la régularité. — Fondation de Ségovie. — Rappel des religieuses de Pastrane. — Établissement de la réforme à Véas. 76

LIVRE CINQUIÈME

Fondation de Séville et de Caravaque. — Extrait d'une lettre de sainte Thérèse à son frère. — Persécution. — Sa résignation. — Rétablissement de la paix dans l'ordre. — La sainte fait une chute et se blesse. — Sa patience dans ses souffrances. — Elle écrit le *Château de l'âme*. — Opinions des inquisiteurs sur ses ouvrages. — Fondation des monastères de Villeneuve-Laxave, de Palence et de Sorie. — Retour à Avila. — Établissement de Grenade et de Burgos. — Difficultés vaincues. — Retour à Albe. — Sa mort. — Introduction de sa réforme en France. — Sa canonisation . . 91

BULLE de la canonisation de la bienheureuse vierge Thérèse. 129



MARQUES DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOGRAFIA TERESIANA

SECCIÓN III

Libros escritos exclusivamente sobre Santa Teresa de Jesús

Número.....	3052	Precio de la obra....	Ptas.
Estante...95.		Precio de adquisición. >
Tabla.....	5	Valoración actual.... >



ARMA ME
& FILS
TOURS

1911

3052

THREE

1911

1911

1911